

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



ÉTATS-UNIS
OREGON
LA NOUVELLE
TERRE PROMISE

N° 469. MARS 2018

BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT/CONT. : 6,90 € - DOM : Avion : 9 € ; Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 69 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 7,500 XAF - Zone CFA Bateau : 2,000 XPF - Bateau : 1,000 XPF.

WWW.geo.fr

KYOTO L'ESPRIT DU JAPON



Sibérie

LA GRANDE MIGRATION
DES MORSES



SÉNÉGAL
COMMENT
LE SOLAIRE
CHANGE
LA VIE

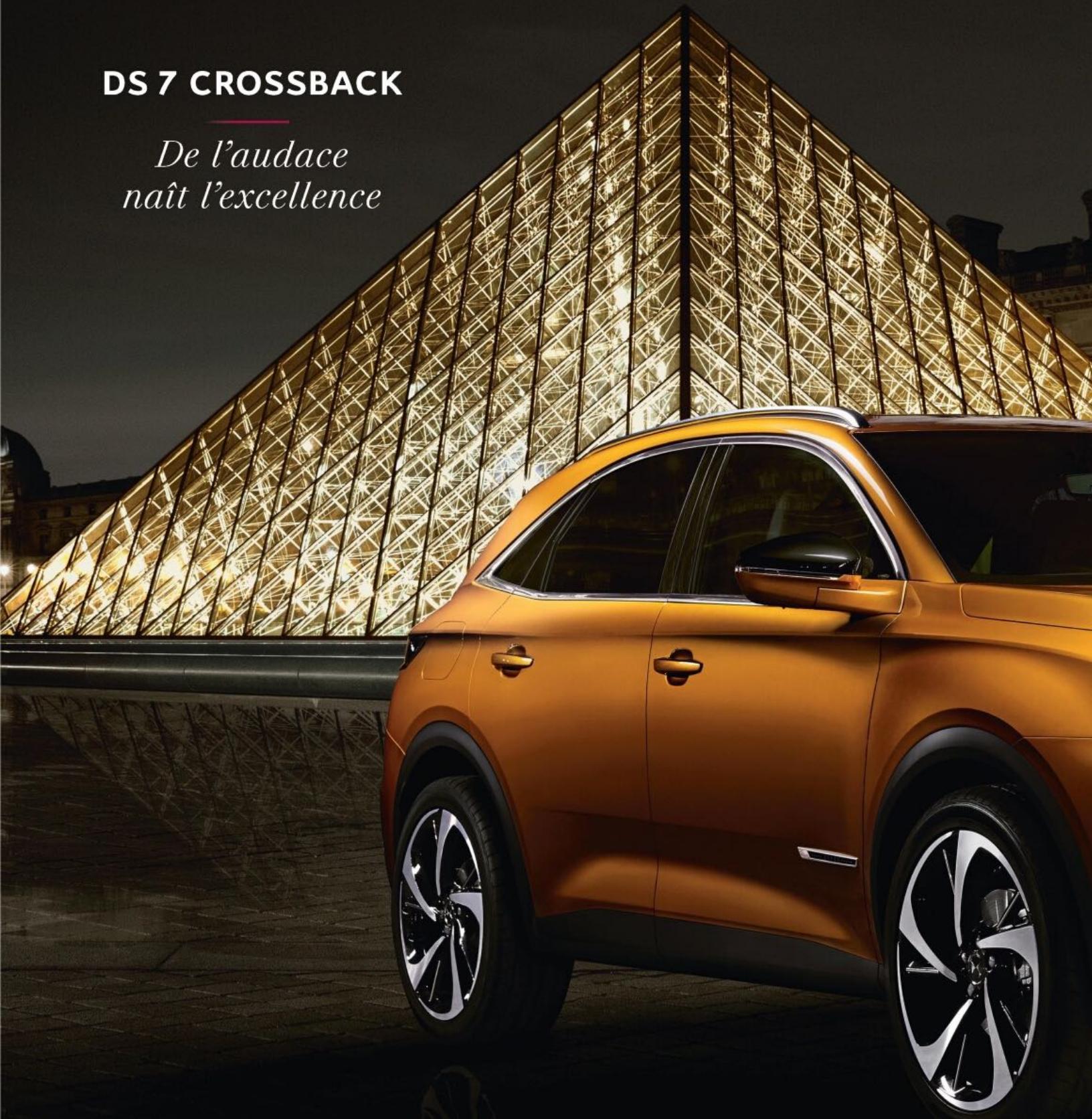


Regard
LES VESTIGES VIVANTS
DU COMMUNISME



DS 7 CROSSBACK

*De l'audace
naît l'excellence*



DS préfère TOTAL

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS7 CROSSBACK : DE 3,9 À 5,9 L/100 KM ET DE 101 À 135 G/KM (données provisoires en cours d'homologation).

Automobiles Citroën RCS Paris 642 050 199



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE



DSautomobiles.fr

PRODUIT EN FRANCE



Nouveau Dacia Duster





Le SUV décomplexé
à partir de 11 990 €⁽¹⁾

www.dacia.fr/nouveau-duster

Modèle présenté : Nouveau Dacia Duster finition Prestige TCe 125 4x4 avec options à 20 850 €
hors malus au tarif 2207-01 du 9 janvier 2018. (1) Prix maximum conseillé pour Nouveau Dacia Duster SCe 115 4x2 (niveau de finition Duster) hors malus. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,4/8,8. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 115/156. Données provisoires en attente d'homologation.



**La carrière disait coupé.
Le chien disait SUV.
Je dis Arona.**

**Nouvelle
Arona Style.
Do your thing.**

**À 179 €/mois⁽¹⁾
3 ans d'entretien
et de garantie inclus⁽²⁾⁽³⁾**



Do your thing = Suivez vos envies.

(1) Location longue durée sur 37 mois. 1^{er} loyer de 2 000 € suivi de 36 loyers de 179 € sous condition de reprise. Exemple pour une Nouvelle SEAT Arona Style 1.0 EcoTSI 95 ch BVM5 en location longue durée sur 37 mois et pour 30 000 km maximum. (2) Contrat d'entretien VIP obligatoire souscrit auprès de Volkswagen Bank GmbH. (3) Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs SEAT (France métropolitaine) présentant ce financement et valable jusqu'au 28/02/2018 95 ch passée avant le 28/02/2018 et livrée avant le 30/04/2018. Offre sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank – SARL de droit allemand – Capital 318 279 200 € -Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune, 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise 451 618 904 - Mandataire d'assurance et mandataire d'intermédiaire d'assurance enregistré à l'ORIAS 08 040 267 (www.orias.fr) - RCS Soissons 832 277 370.

Modèle présenté : Nouvelle SEAT Arona FR 1.0 EcoTSI 115 ch avec options à 24 495 € en location longue durée, 1^{er} loyer de 2 000 € suivi de 36 loyers de 296 € sous condition de reprise pour 30 000 km maximum au tarif n°2018.1 du 05/01/2018.

Nouvelle SEAT Arona FR 1.0 EcoTSI 115 ch : consommation mixte (l/100 km) : 5. Émissions de CO₂ (g/km) : 114.

Afrique, sombre géant



Derek Hudson

C'est une carte du monde que j'aime regarder, un dessin abstrait presque, une vue de la planète de nuit que publie la Nasa. La Terre y apparaît comme un ciel où scintillent des étoiles. Un ciel dans une nuit sombre où seules les mégapoles émergent comme de rares feux. Rio, Shanghai, Tokyo, Mexico... La côte est des Etats-Unis, celle de la Chine, l'Europe... Ailleurs, les océans font corps avec les ténèbres. En Amazonie, en Australie, en Sibérie apparaissent ces mondes des vides, des fenêtres closes, des lieux où quand vient le soir, s'éteint la vie. Parmi eux, au centre, sombre géant du monde, l'Afrique. Hormis quelques filets de lumière autour de Lagos, du Cap, de Johannesburg, et une guirlande jaune le long de la vallée du Nil, le continent disparaît dans la nuit.

Parmi les grands défis du monde d'aujourd'hui – l'explosion démographique, les catastrophes climatiques, le terrorisme, le fanatisme religieux – et qui tous s'entrechoquent en Afrique, le continent en affronte un autre, qui lui est propre : le manque d'électricité. Les

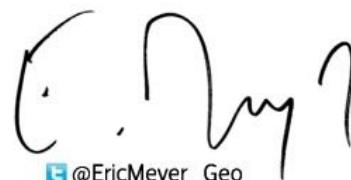
infrastructures et les réseaux sont, surtout en zone rurale, souvent inexistant ou délabrés. Le ronflement des générateurs au fuel fait partie de la musique quotidienne. Les raccordements illégaux des habitants aux réseaux sont fréquents. Pour l'anecdote, on peut rappeler qu'en 2016 au Kenya, la simple chute d'un singe, tombé sur un transformateur, avait provoqué un black-out de quelques heures dans le pays. Alors, solutions ? L'énergie solaire apparaît évidemment comme une réponse séduisante. Les projets et inaugurations se multiplient, de fermes et de centrales solaires gigantesques, accompagnés d'une communication politique optimiste et opportuniste. Certaines de ces cathédrales solaires finiront en «éléphants blancs», en raison de problèmes de maintenance, de coût trop élevé du kWh ou de corruption. Mais le pire serait de ne pas essayer. Des initiatives existent (lire p. 110) qui ont le mérite d'apporter l'électricité là où elle change vraiment la vie des populations. Une heure de «jour» en plus et ce sont des enfants qui peuvent étudier le soir, des aliments frais ou des vaccins qui peuvent être conservés, des femmes qui peuvent accoucher autrement qu'à la lumière d'une lampe au kérosène, et quelques morsures de serpents et de scorpions en moins. Voilà autant d'étoiles minuscules qui ne se verront pas sur la carte de la Nasa, mais qui sont déterminantes : les 1,2 milliard d'Africains qui ont aujourd'hui besoin d'électricité, seront 2,4 milliards en 2050. ■



AU BOUT DU MONDE

C'est un habitué des reportages au long cours, en Russie, en Afrique, en Antarctique... Pourtant, son voyage en Tchoukotka, en Sibérie, au bord du détroit de Béring où il est parti photographier la migration des morses (lire p. 26), reste pour Jean-François Lagrot (à g.) une aventure incomparable : «Le fait de mettre quatorze jours pour arriver à bon port fut déjà un bonheur. Jalonné de galères, mais un bonheur tout de même. C'est devenu si rare, sur une planète où l'on circule désormais si vite.» Sa rencontre avec le peuple tchouktche l'a profondément touché : «J'ai été épater par la capacité des Tchouktches à être en prise avec le mouvement général du monde tout en conservant un mode de vie basé sur leurs valeurs traditionnelles.»

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



Eric Meyer

@EricMeyer_Geo

NOUVELLE PEUGEOT 308

AUGMENTED TECHNOLOGY*

*NETC Automobiles (RUGIC) 552 144 503 RCS Paris.



REPRISE ARGUS®
+ 3 600 €⁽¹⁾

ORIGINE
FRANCE®
GARANTIE

BVGCert. 6033203

NOUVELLE BOÎTE AUTOMATIQUE 8 RAPPORTS**

NAVIGATION 3D CONNECTÉE ET PEUGEOT CONNECT**

AIDES À LA CONDUITE DERNIÈRE GÉNÉRATION**

MOTION & EMOTION



PEUGEOT

*TECHNOLOGIE AUGMENTÉE. **DE SÉRIE OU OPTION SELON FINITION.

(1) Soit 3 600 €, ajoutés à la valeur de reprise de votre véhicule, d'une puissance réelle inférieure ou égale à celle du véhicule neuf acheté. La valeur de reprise est calculée en fonction du cours de l'Argus® du jour de la reprise, applicable à la version du véhicule repris, ou le cas échéant à la moyenne du cours des versions les plus proches de celui-ci, ledit cours ou ladite moyenne étant ajusté en fonction du kilométrage, des éventuels frais de remise en état standard et déduction faite d'un abattement de 15% pour frais et charges professionnels. Offre non cumulable, réservée aux particuliers, valable pour toute commande d'une Nouvelle 308, neuve et en stock, hors Access et Active commandée avant le 31/03/2018 et livrée le mois de la commande dans le réseau PEUGEOT participant. Offre non valable pour les véhicules au prix Peugeot Webstore.

PEUGEOT RECOMMANDÉ TOTAL Consommation mixte (en l/100 km) : de 3,5 à 6. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 93 à 139.

SOMMAIRE



56

ÉVASION

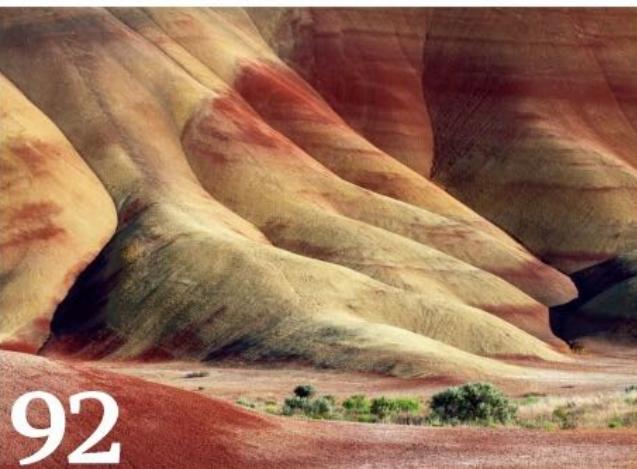
Kyoto, l'esprit du Japon Souvent, on se contente de visiter le Pavillon d'or ou le Kiyomizu-dera. GEO est allé plus loin et a poussé les portes des sanctuaires de l'ancienne capitale impériale pour rencontrer leurs gardiens. Des bonzes et des prêtres qui ne sont pas si contemplatifs...

SOMMAIRE

110



26



Couverture : Gettyimages. En haut : Andréa Pozzi / Photononstop. En bas et de g. à d. : Jean-François Lagrot ; Pascal Maître / Cosmos ; Jan Banning / Rea. Encarts Pub : Art & Vie : Encart 2 pages posé sur C4. Booking : Encart 2 pages posé sur la C4. Encarts marketing : 4 cartes abonnement, 1 lettre Welcome pack.

Pascal Maître / Cosmos

Jean-François Lagrot

Andrea Pozzi / Sime / Photononstop

ÉDITORIAL	7
-----------	---

VOUS@GEO	12
----------	----

PHOTOREPORTER	14
---------------	----

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE	20
---------------------	----

Les Chinois voient la ville en vert.

LE GOÛT DE GEO	22
----------------	----

Le ketchup : l'autre emblème de l'Amérique.

L'ŒIL DE GEO	24
--------------	----

A lire, à voir.

DÉCOUVERTE	26
------------	----

La brigade des morses Ils arrivent par dizaines de milliers sur les côtes sibériennes lors de leur migration dans le détroit de Béring. Le spectaculaire débarquement de ces mammifères marins n'avait jamais été photographié. Notre reporter raconte.

REGARD	44
--------	----

Vestiges du rouge Un siècle après la révolution russe et bientôt trente ans après l'effondrement du bloc de l'Est, que reste-t-il des partis communistes autour du monde ? Un photographe leur a rendu visite dans cinq pays.

EN COUVERTURE	56
---------------	----

Kyoto et sa région Un voyage empreint de sérénité et d'originalité. Avec douze balades à proximité, entre plantation de thé, montagne sacrée et château de shogun.

DÉCOUVERTE	92
------------	----

Oregon, la nouvelle terre promise Pour les Américains, cet Etat de l'Ouest eut longtemps la réputation d'être un «trou paumé», qui ne méritait pas le détour. Aujourd'hui, les amoureux de la nature s'y précipitent. Reportage.

LE MONDE EN CARTES	106
--------------------	-----

Pollution de l'air : là où il y a urgence

GRAND REPORTAGE	110
-----------------	-----

Précieuse lumière en Afrique L'absence d'électricité est un des fléaux du continent. Au Sénégal, on a fait le pari de l'énergie solaire pour que la vie continue à la nuit tombée.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO	130
------------------------	-----

LE MONDE DE... Daphné Roulier	134
-------------------------------	-----

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 130.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 130.

arte

SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

Bon plan

L'incroyable iPhone X pour profiter de tout Orange Bank.

orange™

Jusqu'à
160€*
offerts

pour l'achat d'un iPhone X,
iPhone 8 ou iPhone 8 Plus
et l'ouverture d'un compte
Orange Bank



DAS : 0,98W/kg⁽¹⁾

iPhone X

*Soit 80€ remboursés pour l'achat d'un iPhoneX, iPhone 8 ou iPhone 8 Plus (avec les forfaits Play et Jet Open et en version «avec mobile» et un engagement de 24 mois) et l'ouverture d'un 1^{er} compte bancaire Nouvelle offre Orange Bank⁽²⁾ et 80€ de bienvenue offerts pour l'utilisation des moyens de paiement⁽³⁾.

⁽¹⁾ Kit mains-libres recommandé. ⁽¹⁾ Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. ⁽²⁾ Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine, réservée aux clients Orange Play et Jet (version «avec mobile» ou Open et avec engagement de 24 mois) ayant, entre le 08/02/2018 et le 04/04/2018, acheté un iPhone X, iPhone 8 ou iPhone 8 Plus en boutique Orange et ouvert un 1^{er} compte bancaire Nouvelle offre Orange Bank. Remboursement effectué par virement sur votre compte bancaire Nouvelle offre Orange Bank dans les 8 semaines environ suivant la réception du coupon de remboursement dûment complété et des pièces justificatives (RIB Orange Bank, facture d'abonnement mobile Orange, facture et code-barres de l'emballage de l'iPhone). Envoi du coupon et des justificatifs avant le 04/06/2018. Un seul remboursement par compte bancaire Nouvelle offre Orange Bank. Offre non cumulable avec toute autre promotion sur l'achat des produits concernés et/ou sur l'ouverture du compte Nouvelle offre Orange Bank. Plus d'infos sur <https://boutique.orange.fr/bon-plan-promo/iphone-banque-orange> ⁽³⁾ Offre de bienvenue de 80€ : à partir de 3 paiements ou retraits réalisés avec une carte «Visa Orange Bank» et/ou le paiement mobile Orange Bank avant la fin du mois qui suit l'ouverture d'un 1^{er} compte bancaire «Nouvelle offre Orange Bank». Prime créditée dans les 30 jours suivant la 3^e opération. Offre valable jusqu'au 30/06/2018. Carte délivrée après accord de la banque et personnalisation du code secret. Service de paiement mobile soumis à conditions, émis et opéré en France métropolitaine par Wirecard Bank AG (Einsteinring 35, 85609 Aschheim, Allemagne - n° d'enregistrement HRB 161178) sur le réseau Visa, en partenariat avec Orange Bank et sous licence Visa (marque déposée de Visa Inc.). Voir conditions sur orangebank.fr - Offre cumulable avec l'offre de 80€ sur l'iPhoneX, iPhone 8 ou iPhone 8 Plus. Mandataire exclusif en opérations de banque et en services de paiement d'Orange Bank - Oris n° 13 001 387. Orange Bank - SA au capital de 320 575 712 € - 67 rue Robespierre 93107 Montreuil Cedex - 572 043 800 RCS Bobigny - Oris n° 07 006 369 (www.orias.fr).

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

ENVIES D'AILLEURS



Marion Puysegur

|| Des récits de voyage, des photographies, des coups de cœur... Voilà ce que je partage sur mon blog depuis 2015. Comme lors de mon road trip au Sri Lanka, lorsqu'un chauffeur de taxi nous a invités à un barbecue chez un ami. Accueillis comme si nous nous connaissions depuis toujours, nous avons cuisiné ensemble un succulent rice and curry. Ils ont partagé avec nous leur savoir-faire. Pas besoin de mots, les regards suffisaient. || plus-loin-ailleurs.blogspot.fr



Randonnée dans le Quiraing, île de Skye (Ecosse).



Pêcheurs sur la plage d'Uppuveli, sur la côte est du Sri Lanka.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

À LA PÊCHE AUX PÉPITES DE SEL



La récolte du sel dans le salar d'Uyuní (Bolivie)
 Léo Jolly photos.geo.fr/member/41783-LEO-JOLLY



@
 Mellovestravels

[Au sujet de la playlist qui accompagnait notre numéro de janvier, GEO n° 467] La musique a une place de choix sur mon blog, je n'ai pas hésité quand j'ai découvert cette étonnante playlist de @GEOfr entre îles Marquises et musique berbère. Deux univers, deux fiertés.
bit.ly/geo-playlist-marquises-berberes



Benjamin
 Att-Ali

[Au sujet du choix du Canada comme pays GEO de l'année] J'ai vécu un an à Toronto. Une ville magnifique. Et l'Ontario, où elle se trouve, est une contrée qui offre beaucoup de possibilités. Il n'y a pas que le Québec au Canada ! Cette province est belle, mais il y a aussi les autres. Je pense notamment à la Colombie-Britannique.

ERRATUM

Dans notre dossier sur les îles Marquises (GEO n° 467), nous avons indiqué que l'île de Ua Pou se trouve à l'est de Nuku Hiva, alors qu'elle est au sud. Toutes nos excuses à nos lecteurs.



LE NOUVEAU COOL
C'EST LE CONFORT



NOUVELLE BERLINE
CITROËN C4 CACTUS



- Sièges Advanced Comfort*
- Boîte de vitesses automatique 6 rapports EAT6**
- Suspensions avec Butées Hydrauliques Progressives™**
- Tablette tactile 7'' avec Mirror Screen*
- 12 aides à la conduite*
- Citroën Connect Nav*

PHOTOREPORTER

BAC LIÊU, VIETNAM

TROIS ANGES SUR UN NUAGE D'AZUR

Voici un travail qui exige une patience d'ange. Peut-être est-ce pour cela que ces trois habitantes de Bac Liêu, une ville du delta du Mékong, dans le sud du Vietnam, semblent posées sur un nuage céleste. Elles sont en train de préparer et de ravauder d'immenses filets de pêche de couleur bleue, une tâche qui réclame des heures d'application. «Le sujet, les tenues de ces femmes, les couleurs, la lumière, tout était parfait, au fond, je n'ai fait qu'appuyer sur le bouton», commente modestement l'auteur de cette image, Nese Ari, originaire d'Istanbul, qui était de passage dans le pays. Mais elle est fière de son cliché : «Nous, les Turcs, avons la réputation d'apprécier une certaine convivialité et je me suis rendu compte que les Vietnamiens sont pareils. Or je trouve ce sentiment bien perceptible sur cette photo.»



Agée de 37 ans, cette photographe amateur turque occupe en temps normal un travail dans la finance. Elle se passionne pour la photo «pleine de vie et d'émotion» depuis 2011.





LAC BUNYONYI, OUGANDA

SYMPHONIE DE VERTS ET D'EAU

Paisible, effilée, précise, la pirogue, creusée dans un tronc d'arbre, glisse sur le lac Bunyonyi aux eaux vert émeraude entourées de roseaux. La femme qui la pilote est en route pour un marché situé à la frontière entre son pays, l'Ouganda, et le Rwanda. Derrière cette image de sérénité, un drame environnemental se joue, car le lac se réduit comme peau de chagrin. Coupables officiellement : les fermiers, lesquels à leur tour renvoient la responsabilité aux autorités, qu'ils accusent d'utiliser l'eau pour alimenter les municipalités environnantes. «Je passais en canot à moteur en sens inverse quand j'ai repéré cette scène, raconte Dmitri Markine, le photographe. Je n'ai eu que quelques secondes pour régler mon appareil et pour cadrer, et je n'étais pas du tout sûr du résultat. Rentré chez moi, j'ai eu une belle surprise !»



Dmitri MARKINE

Spécialisé dans la photo de mariages, il est basé à Toronto, au Canada. Mais il aime surtout voyager et montrer les gens et leur environnement.



SELISHCHE, BIÉLORUSSIE

UN MESSAGE D'AMOUR EXQUIS

Ce cœur d'un rouge éclatant a des allures de symbole, celui du cadeau que la Biélorussie prépare avec amour chaque année avant de l'expédier en Europe et ailleurs : les airelles, ou canneberges. En octobre, les machines les «moisonnent» dans des champs inondés, puis les baies mûres remontent à la surface, avant d'être poussées dans des enclos flottants comme celui-ci, où elles sont ratissées. Près du village de Selishche, à 290 kilomètres au sud de Minsk, on en trouve la plus grande plantation d'Europe. Pour obtenir des images originales (l'endroit est très photographié), Sergei Gapon a utilisé un drone. «Cette région est l'une des plus pauvres du pays et le sort des habitants est lié à ces baies, dit-il. D'ordinaire les enclos sont plutôt arrondis ou ovales. Le cœur tombait à pic !»



Sergei GAPON

Originaire de Krevo, un village à 100 km au nord de Minsk, ce Biélorusse de 28 ans travaille comme reporter photographe pour l'AFP depuis six ans.







A Tianjin, dans le nord-est de la Chine, une écocité est en construction à 45 km du centre-ville depuis 2009. Elle prévoit 350 000 habitants à l'horizon 2020. En 2015, seules 20 000 personnes y avaient élu domicile.

Les Chinois voient la ville en vert

Un paradis de béton et de technologies vertes dans un écrin de chlorophylle. Bienvenue à Liuzhou Forest City, province du Guangxi, dans le sud de la Chine. La première pierre de cet ensemble urbain a été posée en 2017. Il sera, en 2020, habité par 30 000 personnes qui s'alimenteront en énergies solaire et géothermique. Et ce n'est pas un cas isolé : à travers l'empire du Milieu, d'autres écoquartiers et même des «écocités» – des villes censées répondre aux exigences du développement durable – sortent de terre. A Dongtan, Yuelai ou Wuxi, priorité est ainsi donnée à la valorisation des déchets, aux énergies renouvelables et aux véhicules électriques. «L'aspiration des Chinois à une meilleure qualité de vie concourt à faire des écocités un phénomène dans le pays», confirme Si Gao, experte de ces villes nouvelles et directrice du bureau chinois de l'Institut suédois pour la recherche environnementale. Seules cinq



de leurs 500 plus grandes agglomérations enregistrent en effet des taux de pollution de l'air conformes aux standards mondiaux. La pollution urbaine constitue donc un immense défi alors que 60 % des Chinois vivront en ville en 2020, selon les statistiques officielles. Pour Pékin, les cités vertes sont une réponse à l'exaspération des classes moyennes, prises au piège du smog.

Mais écocité est aussi un mot fourre-tout destiné à rassurer les gens et attirer les entreprises. «On tend à affubler tout projet urbain de ce terme. Or, derrière le concept marketing, ce qui est entrepris reste souvent éloigné des objectifs affichés», tempère le chercheur en urbanisme Rémi Curien. Il s'est penché sur le succès en demi-teinte de Tianjin Eco-City, vitrine des écocités à cent kilomètres de Pékin mais dont les équipements énergétiques et de retraitement des eaux restent inutilisés.. Les prix élevés font fuir les citadins. Ainsi à Nanhui New City, proche de Shanghai, censée devenir une «petite Hongkong» et dont la construction a démarré en 2003. Une cité fantôme : des logements y sont mis en vente à 4 300 euros le mètre carré, le triple du prix moyen du neuf en Chine. Qu'importe, les autorités de Pékin n'ont pas de temps à perdre pour «verdir» le pays et ont déjà programmé 285 de ces cités écolos du futur. ■

Guillaume Pitron

Le luxe

ne se vit plus de la même façon.



CRÉDIT AGRICOLE BANQUE PRIVÉE

**Les temps changent, ce que l'on attend d'une banque privée aussi.
On ne la choisit plus simplement pour développer et gérer son patrimoine.
On la choisit aussi pour mettre en œuvre tous ses projets, même les plus fous.**

Renseignez-vous auprès de votre Caisse régionale ou sur credit-agricole.fr/banque-privee



L'autre emblème de l'Amérique

Andy Warhol, le pape du pop art, s'en était emparé pour en faire des œuvres d'art, comme il l'avait fait avec le Coca-Cola ou Marilyn Monroe. Le ketchup, qui trône dans tous les frigos des Etats-Unis (ou presque : 97 % des foyers), a même conquis la planète : cette *tomato sauce* à la saveur aigre-douce et à la texture onctueuse accompagne désormais aussi bien coquillettes et kebabs que frites et hamburgers. Une *success story*. En 1869, Henry John Heinz, un vendeur de briques installé à Pittsburgh, en Pennsylvanie, se convertit au commerce du rafiot. Mais il fit faillite et se mit à fabriquer quelques années plus tard une sauce à base de tomates bien mûres, de sel, d'épices et de vinaigre, à laquelle il ajouta un aliment très addictif : le sucre. Pas besoin ainsi d'ajouter de conservateur. Et, pour vanter la qualité de son produit, l'homme eut l'idée de le présenter dans des contenants transparents. Jackpot. Très vite, le ketchup Heinz fut produit en masse. En 1905, cinq millions de bouteilles de cette

marque étaient écoulées dans le pays. Aujourd'hui, il s'en vend en moyenne 650 millions par an à travers le monde.

Pourtant, Henry John Heinz n'a rien inventé. Sa recette a en réalité des origines... chinoises ! Au XVIII^e siècle, des Britanniques établis sur les comptoirs de l'île de Taïwan et de la province du Fujian, dans le sud-est de la Chine, y découvrirent une sauce de saumure de poisson préparée depuis longtemps en Orient et appelée *ké-tsiaq*. Rapportée en Angleterre, elle fut améliorée avec des ingrédients du cru, en général des champignons et des échalotes. Le *ké-tsiaq* traversa ensuite l'Atlantique avec les colons pour atterrir en Amérique. Là, en 1812, James Mease, un médecin et horticulteur de Philadelphie, publia une recette de *catsup* agrémentée d'un fruit charnu originaire du Nouveau Monde : la tomate. Le mérite de Heinz fut donc d'enrichir le condiment avec du sucre. Or, aujourd'hui, alors que l'épidémie d'obésité fait rage, l'Organisation mondiale de la santé recommande de limiter la consommation de «sucres cachés». Et justement, dans la composition des bouteilles Heinz, il y en a au moins autant que de tomate (autour de 30 %) ! Mais pas question pour les Américains d'abandonner leur précieuse *tomato sauce*, qu'ils dégustent même parfois... avec des huîtres. ■

Carole Saturno

FAITES-LE VOUS-MÊME !

Rien ne vaut une sauce maison, facile à réaliser.

SÉLECTIONNER des tomates bien mûres, les épépiner et les couper grossièrement.

FAIRE REVENIR le tout avec des oignons émincés, de l'ail et des épices (au choix : girofle, piment de Cayenne, muscade, cannelle, coriandre...).

AJOUTER ensuite 10 % de sucre de canne (soit 100 g pour 1 kg de tomates) et de vinaigre de cidre (100 ml).

LAISSER MIJOTER à feu doux 30 minutes avant de mixer, puis de passer le coulis obtenu au moulin à légumes (ou, encore mieux, à l'extracteur de jus).

REMETTRE enfin sur le feu pour que l'eau s'évapore et que la consistance devienne idéale.

RÉPARTIR dans des bocaux et, pour conserver sa sauce longtemps, stériliser 30 minutes.

ON NE VA PAS TOURNER AUTOUR DU POT



1 tartine
de pain complet (25g)
+
Nutella® (15g)



141 kcal

1 tartine
de pain complet (25g)
+ beurre (5g)
+ confiture (10g)



124 kcal

En termes d'apports caloriques, avec 141 kcal, une tartine de pain avec Nutella® peut être une alternative à une tartine de pain beurre-confiture. Nutella® a donc toute sa place au petit-déjeuner, dans le cadre d'une alimentation équilibrée.

Mélanie C.
Nutritionniste
chez Ferrero



Les réponses à vos questions
sur nutella.com

Source : base de données alimentaires USDA

Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière. www.mangerbouger.fr

ISRAËL-PALESTINE



Clément Chapillon

EXPOSITION

PLUS QU'UNE TERRE, UNE EXPÉRIENCE MÉTAPHYSIQUE

En 2010, le photographe français Clément Chapillon, «juif laïc» comme il se définit lui-même, a été bouleversé par Israël. Six ans plus tard, deux de ses meilleurs amis sont partis faire leur *alya*, c'est-à-dire s'installer en Terre promise. Il s'est alors interrogé : pourquoi vouloir vivre là-bas ? Et pourquoi deux peuples sont-ils prêts à se battre pour cette contrée ? Deux expositions et un livre intitulés *Promise me a Land* retracent sa quête de réponses. Pendant deux ans, Clément Chapillon a sillonné Israël et la Cisjordanie, et a constitué une mosaïque de portraits : un Italien ancré à Tel-Aviv depuis les années 1950, des juifs hassidiques au bord de la mer Morte, un fermier palestinien qui fait de la résistance aux environs de Beth-

léem... «Chacun a un rapport incandescent au sol, résume le photographe. Or, contre toute attente, beaucoup disent ne pas posséder la terre, mais plutôt se sentir possédés par elle.» C'est dans le désert de Judée que lui-même ressentit ce choc. «Face aux collines rocheuses, nues et inondées de lumière, on éprouve un sentiment de vérité et d'éternité : celui d'une terre qui existait avant l'homme et qui lui survivra.» Un lieu qui est une expérience métaphysique, avant d'être un enjeu politique. ■

Faustine Prévot

Promise me a Land, de Clément Chapillon, à Paris, au «i04», du 17 mars au 6 mai, et à la librairie «Le 29», du 20 mars au 29 avril. Le livre, aux éd. Kehrer Verlag, 40 €. Contact : clementchapillon.com



DVD

L'immuable destin des femmes du désert

Dans un village bédouin du Néguev, Layla (Lamis Ammar) suit des cours à l'université et apprend à conduire. Mais son horizon s'obscurcit lorsque sa mère découvre sa relation amoureuse avec l'un de ses camarades de fac et que son père prend une seconde épouse. Pour son premier film, l'Israélienne Elite Zexer s'est inspirée du témoignage d'une jeune Bédouine contrainte de se marier à un inconnu. Et dans l'impossibilité de faire tourner les protagonistes, la réalisatrice a dirigé des acteurs professionnels arabes qui ont appris le dialecte du désert.

Tempête de sable, d'Elite Zexer, éd. Pyramide Vidéo, 20 €.

ROMAN

Haute tension



A Washington, l'univers d'une famille juive se fissure lorsque le fils aîné profère une injure raciste à l'école. Parallèlement, un séisme au Proche-Orient déclenche une crise politique : Israël doit affronter une coalition de pays arabes. Un roman à la fois philosophique et tendre sur l'identité juive et le sens de la vie. *Me voici*, de Jonathan Safran Foer, éd. de l'Olivier, 24,50 €.

SCÈNE

Pas de deux



Peuvent-ils franchir l'espace qui les sépare ? Le chorégraphe israélien Hillel Kogan invite le danseur arabe Adi Boutrous à un pas de deux où ils sont tour à tour le reflet l'un de l'autre, jusqu'au corps-à-corps. Un spectacle qui pulvérise les clichés identitaires avec un humour insolent.

We love Arabs, de Hillel Kogan, en tournée en France, jusqu'au 8 mai. Contact : www.ddames.eu/spectacles/we-love-arabs

LIVRE PHOTO

Adieu aux armes



On les appelle *refuzniks*. Le photographe uruguayen Martin Barzilai a tiré le portrait de ces étudiants, fermiers ou officiers israéliens qui ont dit non à l'armée et ont été jusqu'à simuler la folie ou faire de la prison pour éviter le service obligatoire ou échapper à la réserve. Souvent parce qu'ils sont convaincus que Tsahal ne mène plus une guerre de sécurité pour Israël, mais d'occupation des territoires palestiniens. *Refuzniks*, de Martin Barzilai, éd. Libertalia, 20 €.

CHEZ *Pink Lady* NOUS NOUS ENGAGEONS !

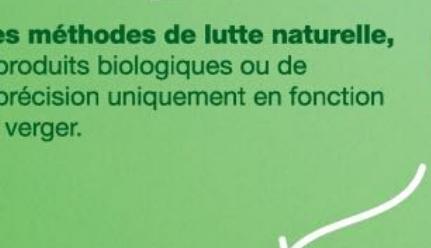
À préserver la biodiversité, en favorisant les lieux de ressources et d'habitats pour les insectes et espèces utiles (haies, nichoirs).



À accompagner nos producteurs dans la protection des abeilles par un programme de formation et de partage des bonnes pratiques en verger.



À privilégier les méthodes de lutte naturelle, et à utiliser les produits biologiques ou de synthèse avec précision uniquement en fonction des besoins du verger.



À garantir une production de qualité 100% certifiée par un organisme indépendant, qui fait l'objet d'analyses dans les vergers et les stations d'emballage.



Pour plus d'informations, rejoignez-nous sur :
www.pinkladyeurope.com

Tellement plus qu'une pomme

DÉCOUVERTE

MORSE DU PACIFIQUE
(*Odobenus rosmarus*),
mammifère de la
famille des odobénidés





LA BRIGADE DES MORSES

Ils arrivent chaque année par dizaines de milliers sur les côtes sibériennes dans le détroit de Béring. Le spectaculaire débarquement de ces mammifères marins n'avait jamais été photographié. Le reporter de GEO raconte son aventure.

PAR JEAN-FRANÇOIS LAGROT, PHOTOS ET TEXTE (AVEC ALINE MAUME)

**Epuisées par la traversée de la
mer des Tchouktches, des colonies
entières s'échouent sur la côte**





CLASSÉ «VULNÉRABLE»
sur la liste rouge des espèces
menacées de l'IUCN.



Les morses utilisent les plaques de banquise pour se reposer en mer. Mais avec le réchauffement de l'Arctique, celles-ci se raréfient, ce qui les oblige à s'agglutiner par milliers à terre pour reprendre des forces. Blessures, écrasements, maladies... ces rassemblements font de nombreuses victimes.



Le biologiste Maksim Chakilev, 30 ans, a pour mission de recenser les colonies de morses autour du cap Serdtse-Kamen. Il y passe chaque année trois mois, entre septembre et novembre, dans des conditions spartiates. Il est ravitaillé de temps à autre par Stas (ci-contre en bleu), un chasseur tchouktche du village voisin d'Enurmino, à 14 km de là, devenu son ami. Ce passionné collabore avec le plus grand spécialiste russe des pinnipèdes, Anatoly Kochnev.



Le meilleur poste d'observation : une cabane du bout du monde, battue par les vents



C'est dans cette baraque rudimentaire construite sur un banc de sable que Maksim Chakilev vit en ermite, se chauffant grâce à un tas de charbon abandonné par un navire, allant puiser l'eau d'un ruisseau, gardant l'œil sur les ours rôdeurs...



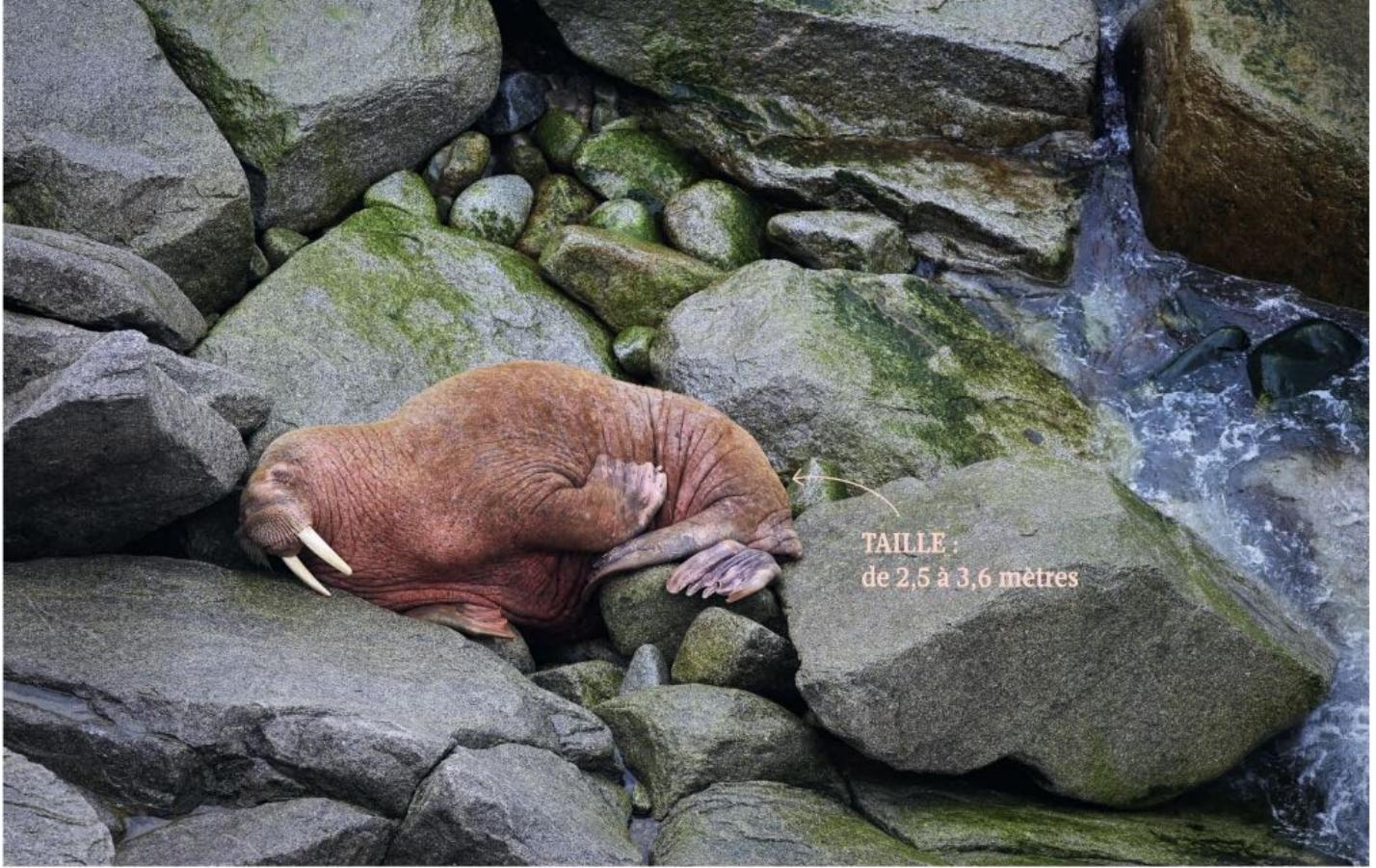
Maksim Chakilev attend. Perché sur une falaise, tétanisé par le froid, il ne sent pas les larmes qui perlent le long de ses pommettes. Le vent a encore forci. Il vient du nord, par rafales de trente noeuds. Maksim maintient ferme ses jumelles et fouille du regard l'horizon métallique de la mer des Tchouktches, à l'entrée du détroit de Béring. Droit vers l'est, c'est l'Alaska. Le biologiste russe, qui vit à Anadyr, la capitale du district, est missionné par le Centre de recherche des pêcheries du Pacifique, dont le siège est à Vladivostok. Depuis 2010, trois mois par an, de septembre à novembre, il séjourne dans la baie sibérienne d'Enurmino, en Tchoukotka, cette région qui borde le détroit, à l'aplomb du cercle arctique. Trois mois de solitude entre mer et toundra, à attendre la venue de créatures à la balourdise mêlée de grâce, improbables rejetons d'un pachyderme et d'une sirène : les morses.

Quelle folie m'a poussé à rejoindre ce scientifique de 30 ans, aussi passionné que taciteurne, pendant un mois, dans cet environnement hostile et glacial ? L'attrait du Grand Nord, qui m'avait déjà amené en Sibérie, dans les îles Liakhov, pour y photographier un incroyable cimetière de mammouths [voir GEO n° 444, février 2016] ? La passion de la faune sauvage, pour le vétérinaire de formation que je suis ? Le goût de l'aventure ? Tout cela et plus encore : un rêve d'enfant, poser enfin un pied sur cette terre de l'extrême, dont le seul nom, à la lecture d'un atlas, fascine. C'est aussi la première fois qu'un photographe étranger vient immortaliser, de ce côté du détroit, la grande migration des morses depuis les glaces de l'Arctique.

**Les seuls équipements de Maksim :
un anémomètre, un dictaphone et un drone**

Ces mammifères marins sont uniques en leur genre : un corps obèse pourvu de nageoires naines, un museau hérissé de moustaches drues façon Clemenceau et deux imposantes défenses d'ivoire qu'ils utilisent comme un piolet pour s'agripper à la banquise. Ces canines, qui peuvent atteindre un mètre de long chez les mâles, ont valu au morse son nom latin, *Odobenus*, «celui qui marche sur les dents». Mais c'est aux Danois et peut-être à son regard sans cesse sur le qui-vive qu'*Odobenus* doit son appellation commune : cheval (*ros*) de mer (*mar*). Espèce emblématique du Grand Nord, le morse vit sa vie loin des projecteurs, ne bénéficiant ni de l'aura de la baleine, ni du charisme de l'ours polaire, ni du capital sympathie du bébé phoque. Allez trouver une peluche de morse...

Une injustice, puisque l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN) l'a ***



TAILLE :
de 2,5 à 3,6 mètres

L'anatomie du morse du Pacifique (plus gros et au museau plus carré que celui de l'Atlantique) est fascinante : des pattes en forme de nageoires pour se déplacer sur terre comme en mer ; des défenses qui sont à la fois une arme et un moyen de se hisser hors de l'eau en les plantant dans la glace ; des vibrisses rigides qui fouillent la vase pour y trouver les mollusques dont ils se nourrissent en les aspirant hors de leur coquille. Et grâce à des poches qu'ils ont au niveau des omoplates et qu'ils remplissent d'air, les mâles peuvent flotter à la surface quand ils dorment.



LONGÉVITÉ : 40 ans



POIDS :
jusqu'à
1 300 kg

••• inscrit en 2016 sur la liste rouge des espèces menacées. En cause : le changement climatique, responsable de la fonte des glaces. A la fin de l'été, les morses descendent en effet de l'océan Arctique en se laissant porter par les plaques de banquise à la dérive comme on se sert d'un radeau. Destination le «sud», la baie d'Anadyr, l'île Saint Lawrence ou la baie de Kuskokwim, en Alaska, leurs villégiatures d'hiver, juste en deçà du cercle polaire, qui échappent à l'emprise des glaces. Au printemps, ils repartent en sens inverse. Certains parcourront 3 000 kilomètres, une distance considérable pour ces gros mammifères, qui se fatiguent vite en mer et ont besoin de se poser pour allaiter leurs petits et se nourrir de palourdes, de coques et autres mollusques bivalves dont ils raffolent. Faute de banquise, ils sont contraints de faire des haltes plus fréquentes sur le rivage, quitte à s'y retrouver entassés par milliers. Au péril de leur vie, notamment parce qu'ils y sont loin de leur source d'alimentation. Au début des années 1980, la population de morses du Pacifique (la sous-espèce qui vit dans cette région) était estimée à 250 000. Le dernier recensement, effectué par avion des deux côtés (russe et américain), remonte à 2006 et ne comptabilisait plus que 129 000 individus. Depuis, les données restent parcellaires : les scientifiques russes réclament en vain des balises de localisation satellitaire Argos à placer sur les morses et la coopération avec les Etats-Unis est en sommeil, froid diplomatique oblige.

Maksim, équipé en tout et pour tout d'un anémomètre pour mesurer la force du vent, d'un dictaphone et d'un drone qui lui a été prêté pour tester une méthode de comptage par l'image, a tout de même pour mission de dresser un état des lieux depuis son poste d'observation. Il collabore avec le plus éminent connaisseur russe des morses et de toute la faune arctique, Anatoly Kochnev. Dans la communauté scientifique du pays, ce colosse barbu est une célébrité, de celles qui n'ont pas froid aux yeux : il a passé dix ans sur l'île de Wrangel, dans la mer des Tchouktches, parmi les loups, les ours polaires et les dépouilles de mammouths congelées dans le pergélisol. Température record : -57 °C. Kochnev fut aussi le premier à révéler que le plus grand rassemblement de morses avait lieu chaque année près du cap Serdtse-Kamen, à l'est d'Enurmino. En 2011, Maksim y a dénombré 120 000 monstres marins, soit la quasi-totalité de la population estimée de morses du Pacifique !

Ce matin, la mer fulmine et Maksim est maussade. Il n'a compté qu'un groupe de trois morses barbotant au pied des falaises. L'an dernier à la même époque, il en avait déjà recensé 1 500. Derrière ses jumelles, il a aussi repéré dix baleines à bosse et quatre baleines grises. Gueule grande ouverte, les cétacés engloutissent des bancs de



Les scientifiques connaissent encore mal l'itinéraire des morses du Pacifique lors de leur migration annuelle. Ils savent qu'ils descendent des glaces de l'Arctique à partir de l'été et longent la côte de la Tchouktka en direction du sud. Mais on ne les voit presque plus, comme autrefois, s'aventurer jusqu'au Kamtchatka.

De 250 000 au début des années 1980, ils sont passés à 129 000 en 2006

krill, poursuivis par des escadrilles d'oiseaux voraces et jacassants. Maigre consolation. Nous rebroussons chemin, en silence comme ce sera souvent le cas puisque nous ne parlons pas de langue commune ; nos pieds s'enfoncent dans la toundra gorgée d'eau comme une éponge. En route, nous ramassons de pleines poignées de *moroshka*, ces mûres arctiques à la chair jaune et acidulée, histoire de faire le plein de vitamines avant de rentrer nous mettre à l'abri dans notre cabane, où nous attendent du café lyophilisé et des conserves de *tushonka* de renne, sorte de corned-beef à la russe. Notre petite isba n'a rien de celles des contes : trois ampoules, un poêle à charbon, deux lits de planches et pour toute compagnie, un chien qui ressemble bigrement à un renard... Cette bicoque de bois rudimentaire, perdue sur un banc de sable battu par les vents à l'est du cap Serdtse-Kamen, fut sans doute un repaire de chasseur tchouktche. La version boréale du *Désert des Tartares*. Et les morses qui n'arrivent toujours pas. •••



Entre septembre et octobre, c'est aussi la saison de la migration de ces oies au plumage immaculé (à l'exception du bout des ailes, noir). Comme les morses, elles quittent la zone arctique pour passer l'hiver au chaud, en Californie.



Dès les premières neiges, des
nuées d'oies blanches
fondent sur la toundra arctique



QUOTA DE PÊCHE
en Tchoukotka :
1 500 morses par an

••• Rejoindre Maksim fut une odyssée en soi : quatorze jours de voyage au total, en avion, en hélicoptère, en bateau et à pied. District autonome de la Fédération de Russie, grand comme une fois et demie la France, la Tchoukotka ne compte que 50 000 habitants. Autant dire qu'on ne s'y marche pas sur les pieds. De l'argent, du cuivre, du pétrole et une végétation rabougrie... Loin du raffinement de Saint-Pétersbourg et des ors du Kremlin, cette région, qui fut conquise par les cosaques au milieu du XVIII^e siècle et gouvernée par le milliardaire Roman Abramovitch au début du XXI^e siècle, est surtout le territoire des Tchouktches, éleveurs de rennes et chasseurs de morses aux traditions chamaniques. Jamais tout à fait assujettis, pas plus au tsar qu'au Soviet suprême, ils continuent de se nommer dans leur langue Lygoravetlat, le «vrai peuple». Après Anadyr, la capitale de la Tchoukotka, j'ai dû faire étape à Lavrentiya, 1 000 habitants, une escale interminable de cinq jours, avant d'embarquer pour une heure d'hélico, un MI8 plus tout jeune mais costaud, qui s'est posé dans la toundra, près d'Enurmino, village de 300 habitants. Là, au petit matin du troisième jour, un groupe de chasseurs tchouktches, visage cuivré et regard perçant,

s'apprêtaient à partir, fusil à l'épaule, à la recherche d'oies des neiges. Des enfants et des femmes arpentaient la toundra en quête de baies sauvages. On m'a offert des beignets, du thé au lait épicé et de la peau de baleine coupée en petits dès que l'on trempe dans de la sauce soja. Le lendemain, 1^{er} septembre, tout le village était sur son trente-et-un pour la rentrée des classes. Les écoliers, ici, savent tous qu'à seulement 150 kilomètres au sud-est se trouve le village de Ouelen, point le plus oriental de toute l'Eurasie. Parmi leurs institutrices, certaines viennent de Kalmoukie, une République autonome à majorité bouddhiste située dans le nord du Caucase. Rien d'étonnant dans ce pays continent qui compte quelque 170 groupes ethniques différents. Enfin, des villageois m'ont embarqué pour la dernière étape : sur la plage d'Enurmino, un bateau nous attendait. Direction le campement de Maksim, à quatorze kilomètres de là. La mer était houleuse, mon sac prit l'eau et, pour couronner le tout, après une demi-heure de navigation à essuyer les lames sans broncher, mon téléphone piqua une tête, comme pour me signifier, s'il en était besoin, que nous pénétrions dans un monde déconnecté de tout. Le soir même, huit ours bruns venaient se désaltérer dans la lagune, tout près de notre cabane.

Un conte tchouktche raconte qu'une jeune fille maltraitée par son père et ses frères fut changée en morse et se vengea en faisant chavirer leur bateau. Le morse est partout dans la tradition locale. Sa peau était utilisée pour fabriquer les bateaux et les yarangues, une sorte de yourte. On façonnait dans l'ivoire de ses défenses des patins pour les traîneaux, mais aussi des pointes de flèche

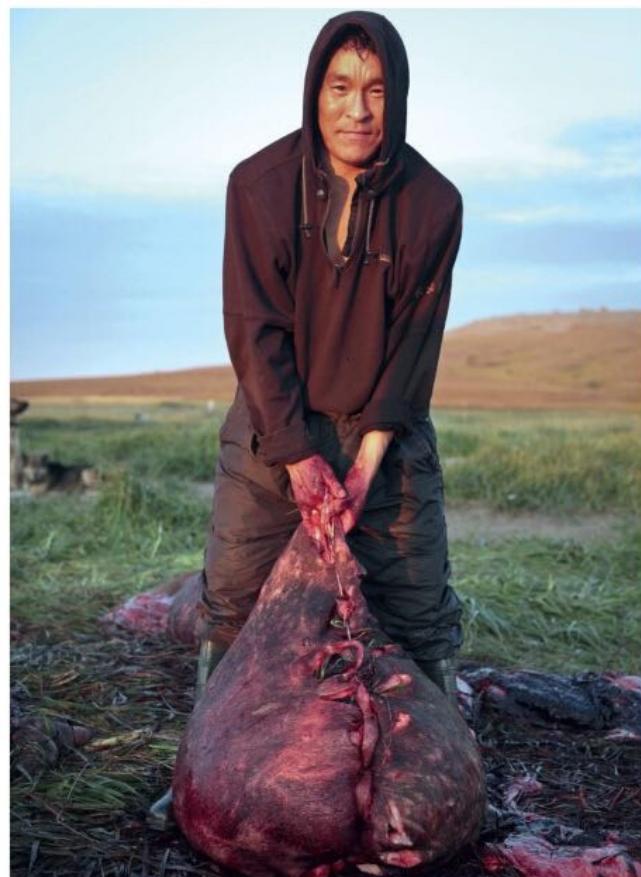
**Peau, intestins, dents
et même os pénien...
Du morse, on ne jette rien !**

ou des manches de couteau. La peau de son estomac servait de membrane au *jarar*, le tambour des chamans, et son baculum – l'os pénien –, parfois long de soixante centimètres, de baguette pour les tambours. Les femmes confectionnaient des vêtements imperméables à l'aide de ses intestins. Les Tchouktches organisaient même des compétitions de lancer de crâne de morse ! L'ère des chamans est révolue mais l'adage selon lequel, à l'instar du cochon, dans le morse tout est bon, vaut toujours. Car l'animal, base de l'alimentation tchouktche, avec la baleine, est encore chassé pour sa viande, en toute légalité. La Tchoukotka a droit à un quota de 1 496 morses et de 125 baleines par an. Pourtant, les chasseurs ont d'abord rechigné à se laisser photographier en action, craignant que, loin d'ici, on n'interprète de travers ce qui, pour eux, est un mode de subsistance ancestral.

D'abord on les sent, puis on les entend et enfin on les voit

Un autre jour sans morses au cap Serdtse-Kamen. A croire que les *kely*, les esprits malins des vieilles croyances tchouktches, sont contre nous. Le ciel a la couleur du plomb, nos réserves sont au bord de l'épuisement et notre chien-renard asticote un petit phoque égaré sur la plage. Comment Maksim fait-il pour vivre là, seul, pendant trois mois ? Comment cette coquille de bois peut-elle lui donner l'illusion d'être à l'abri quand dehors tout n'est que froid, tempête et humidité, quand le fracas des vagues s'écrasant contre les falaises est la seule musique à rompre le silence arctique ? Le biologiste est originaire de Perm, au pied de l'Oural. Orphelin de père, Maksim y retourne de temps à autre pour embrasser sa mère, professeure de littérature russe à la retraite. Le garçon ne se plaint jamais de sa routine faite d'ascèse, de système D et de pauses cigarette. Ainsi en est-il des Russes de l'extrême. Il me raconte dans un sabir de russe mêlé d'anglais qu'il y a quelques années, les morses occupaient toute la plage et firent le siège de sa cabane. Il y resta cloîtré pendant trois jours. Une autre fois, c'est un ours polaire qui enfonce la porte, attiré par les restes d'un récent repas. Nous quittons l'*isba* envahie par l'odeur du tabac et reprendons la route des falaises. Il fait 5 °C. Trois heures de marche aller-retour, comme tous les jours. A notre arrivée, de grands cormorans prennent leur envol avec élégance. Maksim sort le drone de sa mallette et le fait voler de l'autre côté du cap Serdtse-Kamen pour voir si des morses occupent la côte. Mais son drôle d'oiseau télécommandé pique la curiosité de trois éperviers qui le prennent en chasse et fondent dessus toutes serres dehors. Maksim se hâte de rapatrier son jouet. Fin de la partie. Au pied de la falaise, quarante mètres plus bas, des formes incertaines se dessinent : un ●●●

Les Tchouktches, peuple autochtone de la région, chassent le morse (et la baleine) au harpon (p. de gauche). Chaque village doit respecter un quota, imposé par l'administration russe. Les enfants sont très tôt initiés à la découpe de la chair. Les hommes confectionnent des *kymgyt*, sorte de sacs de viande qu'ils laissent fermenter avant l'hiver.



Un cri situé entre le rire blasé de l'hippopotame et le beuglement du gnou

••• groupe de douze morses, un autre de trois et quelques solitaires viennent de doubler le cap et se dirigent vers le fond de la baie. La migration s'amorce ! Nous sommes le 7 septembre et je suis heureux. Maksim, imperturbable, sort son anémomètre et décrit la scène dans son dictaphone. Sur le chemin du retour, nous cueillons trois beaux cèpes. Le trajet est plus fatigant que d'habitude ; je rêve d'une omelette forestière. Le lendemain, un gros rhume me cloue au lit. Entre deux doses de vitamine C, je dévore *Vie et Destin*, le chef-d'œuvre de Vassili Grossman, qui raconte en 1 173 pages la saga d'une famille pendant la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre patriotique, comme l'appellent les Russes. Un chapitre particulièrement poignant me plonge dans la mélancolie. Maksim, lui, revient de sa tournée en conquérant : il a compté 480 morses. Enfin du sérieux.

«Les morses ? D'abord on les sent, puis on les entend, enfin on les voit», résumera avec humour Isabelle Charrier, chercheuse en bioacoustique au CNRS et spécialiste des pinnipèdes (le groupe des mammifères marins qui comprend les morses, les otaries et les phoques), qui m'éclairera plus tard

sur les caractéristiques de ces animaux. Du haut de la falaise, même avec le nez congestionné, je suis saisi par l'odeur. Maksim a compté ce jour-là 1 670 morses, s'empilant sur les rochers dans un amas de chairs molles. Pour moi, leurs cris se situent entre le beuglement du gnou et le rire blasé de l'hippopotame. Pour Isabelle Charrier, incolable sur les prouesses vocales des morses, leur répertoire est d'une incroyable diversité : «Les cris les plus communs sont "l'abolement" et le "grognement", qui peuvent être utilisés pour signaler un danger, m'expliquera-t-elle. Pendant la période de reproduction, qui a lieu en hiver et en mer, les mâles produisent des sortes de "tap-tap", et des sons de cloche, qui sont émis sous l'eau où ils se propagent facilement. Mais il existe des sons dont on ne connaît pas la fonction, qui ressemblent à des flatulences ou au bruit d'un bateau à moteur.»

Les défenses récoltées seront placées sous scellés et expédiées à l'administration

Stoïque malgré ces vocalises, Maksim déploie son drone mais n'ose pas le faire descendre à moins de quatre-vingts mètres du sol, de peur de déclencher un mouvement de panique. «Les morses sont une espèce très coloniale et craintive, confirmara la chercheuse. La moindre alerte peut entraîner des bousculades dont les jeunes sont les premiers à pâtir. Des centaines de petits morses peuvent mourir écrasés dans ces circonstances.» Maksim, lui, a déjà vu des adultes se faire tuer, le cou brisé parce qu'un autre mastodonte leur avait roulé dessus et qu'ils n'avaient pu bouger la tête, encombrés par leurs défenses. Vie et destin des morses...

Le problème, c'est que ces grands rassemblements à terre ne sont pas naturels. «Avec la disparition progressive des glaces, les morses n'ont plus de reposoir en mer, m'expliquera encore Isabelle Charrier. Ils doivent donc faire escale sur les côtes.» Les femelles, qui n'ont qu'un seul petit tous les deux ou trois ans, doivent chercher toujours plus loin leur pitance, laissant leur progéniture à la merci de mâles agressifs ou d'ours polaires en quête de chair fraîche. La survie de l'espèce est donc en jeu en raison de la métamorphose de son écosystème. En 2014 et 2015, déjà, de nombreux médias avaient relayé les images choquantes de dizaines de milliers de morses échoués sur une plage du nord-ouest de l'Alaska. Et le Bureau américain d'enquête géologique de pointer alors du doigt la nouveauté du phénomène, provoqué par la fonte des glaces de l'Arctique. Avec le développement prévisible du trafic maritime, voire de la prospection pétrolière, dans cette zone, les morses risquent gros : pollution (y compris sonore, qui entraverait la communication au sein des colonies), risques de collision... Sans parler du fait que la promiscuité des animaux, à terre, va accélérer la dif- •••



Cette femme vend des défenses de morse sculptées à l'entrée d'un magasin d'Anadyr, la capitale de la Tchoukotka. La pièce qu'elle montre ici est proposée à 1 000 dollars.



JE VOYAGE POUR L'INATTENDU



Au plus près de la nature, dans la région du Loch Ness, Écosse.

visitbritain.com

FIND YOUR
GREAT

BRITAIN*



*DÉCOUVREZ VOTRE GRANDE-BRETAGNE



En Tchoukotka, les défenses de morse se négocient autour de 50 dollars le kilo. Certaines seront sculptées et vendues aux touristes à Anadyr, capitale du district.

La mer rougit. La chasse durera deux heures, pause thé comprise

••• fusion des maladies et provoquer des bles-sures. Déjà, les animaux qui passent trop de temps hors de l'eau ont le corps scarifié par la roche.

Le réveil sonne à quatre heures du matin. Dur. La fin de mon séjour approche et il fait un froid de loup. Pas loin de -10 °C. Même le sable est gelé. Après avoir avalé quelques tranches de langue de baleine fumée – un délice – en guise de petit déjeuner, nous repartons en direction du cap. La colonie de morses s'est agrandie... jusqu'à notre plage : Maksim en compte désormais 30 000 ! La chaleur dégagée par les bêtes crée un halo de vapeur bleue qui scintille dans les rayons du soleil levant. Le spectacle est magnifique. Le lendemain, nous rejoignons à pied les chasseurs d'Enurmino. Il ne leur reste que quelques jours pour les dernières prises avant la fin de la migration. Les défenses récoltées seront placées sous scellés et expédiées à l'administration de Lavrentiya pour attester le nombre d'animaux tués. Je grimpe dans l'un des quatre esquifs qui s'élancent sur la mer étalement. Le tireur se place à l'avant, harpon au bout du bras, comme on tient un javelot. Les Tchouktches ne chassent qu'en mer et ne con-

somment jamais de morses qu'ils n'ont pas tués eux-mêmes. Et ils ne ciblent pas les femelles gravides ou allaitantes. A vingt minutes de la côte, le bateau fonce sur un groupe de morses. A notre approche, les mammifères sortent la tête de l'eau et jettent des regards apeurés. Premier lancer. Le harpon part comme une fusée et se fiche dans le dos de la victime. La mer rougit. Deux bouées, attachées à la corde du harpon, ne sont pas de trop pour empêcher l'animal, qui doit bien peser une tonne, de couler à pic. Le ballet va durer deux heures, pause thé comprise. Une fois à terre, il faut l'aide d'un camion pour haler les monstres sur le sable. Huit bêtes ont été abattues. La découpe prend plus de trois heures. Et rien ne se perd. Des hommes mangent le cerveau cru des morses. L'un d'eux m'en propose, m'indiquant par des gestes explicites qu'il s'agit d'un puissant aphrodisiaque. J'hésite. Je goûte : fondant.

Maksim a recensé 90 000 morses cette saison. Combien seront-ils l'année prochaine ?

La journée s'achève, glaciale. Au fond de mes bottes, mes orteils peinent à remuer. Les hommes, eux, n'ont qu'un pull sur le dos et travaillent d'arrache-pied à confectionner les *kymgyt*, le nom que les Tchouktches donnent à ces grosses paupiettes de viande de morse, cousues dans la peau, qu'on laissera fermenter plusieurs mois. On obtient ainsi le *qopalgyn*, un mets prisé dans la région, qui se déguste cuit, en grosses tranches.

Dernière soirée dans notre isba. Le chien-renard a disparu. Stas Taenom, un chasseur tchouktche ami de Maksim, nous rejoint avec une bouteille de vin géorgien et un saumon fumé à se damner. Il nous raconte comment, il y a dix ans, un chasseur du village voisin de Nechkan a été tué, assommé d'un coup de queue de baleine alors qu'il venait de harponner le cétacé depuis son bateau. La nature, elle aussi, prélève son dû à l'occasion. Maksim est heureux de pouvoir enfin parler russe ; moi, je songe au retour, à l'hélicoptère qui pourrait rester bloqué en cas de gros temps, au livre de Vassili Grossman qui fut mon compagnon de soirées et que j'ai fini la veille. Bientôt, les morses repartiront eux aussi pour continuer vers le sud. Après mon départ, Maksim en aura compté au total 90 000 sur la plage. Combien seront-ils l'année prochaine ? Capables de métamorphose dans les légendes tchouktches, trouveront-ils le moyen de s'adapter à celle de leur environnement ? Loin, très loin de l'isba de Maksim, de la baie d'Enurmino, de la mer des Tchouktches et du détroit de Béring, notre mode de vie hypothèque l'avenir de ces fragiles mastodontes. Je rêve déjà de revenir assister à leur grand débarquement. ■

Jean-François Lagrot, avec Aline Maume



DÉCOUVREZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-morses



RETROUVEZ JEAN-FRANÇOIS LAGROT
SUR bit.ly/geo-video-morses

Vivez l'Instant Ponant

10h30

27° 8' 24.319" Sud

109° 25' 38.012" Ouest



Croisière à la découverte de la Polynésie et de l'île de Pâques

Archipel des Gambier, Fakarava Tuamotu, atoll Temoe, îles Pitcairn, île de Pâques... Embarquez à la découverte des sites les plus préservés de Polynésie entre lagons aux eaux cristallines, bancs de corail, végétation luxuriante et faune endémique (raies, tortues, dauphins...). Laissez-vous surprendre par la mystérieuse île de Pâques et ses multiples trésors classés Unesco.

Explorez ces terres lointaines à bord d'un superbe yacht 5 étoiles de 132 cabines seulement et vivez des moments rares et privilégiés.

Équipage français, service raffiné, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires : avec PONANT, accédez par la Mer aux trésors de la Terre.

Papeete (Polynésie Française) – Hanga Roa (Chili), 14 jours / 13 nuits

Du 25 octobre au 7 novembre 2018, à partir de 7 010 €⁽¹⁾

Vols A/R depuis Paris inclus

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **0 820 20 31 27***

www.ponant.com

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, vols en classe économique depuis/vers Paris inclus sous réserve de disponibilités, pré et post acheminements inclus sous réserve de disponibilités, taxes portuaires et aériennes incluses. Pré croisière « Découverte de Tahiti (1 nuit) » / Post croisière « D'Hanga Roa à Santiago (1 nuit) » inclus sous réserve de disponibilités. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. L'abus d'alcool est dangereux pour la santé à consommer avec modération. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédits photos : © PONANT / Philip Plisson / François Lefebvre. * 0.09 € TTC / min.



Malgré ses airs délibérément juvéniles, cet étonnant Lénine de carton, posté dans un bureau de Saint-Pétersbourg,



VESTIGES DU ROUGE

UN SIÈCLE APRÈS LA RÉVOLUTION RUSSE ET BIENTÔT TREnte ANS APRÈS L'EFFONDREMENT DU BLOC DE L'EST, QUE RESTE-T-IL DES PARTIS COMMUNISTES AUTOUR DU MONDE ? UN PHOTOGRAPHE LEUR A RENDU VISITE, DANS CINQ PAYS.

PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE) ET JAN BANNING (PHOTOS)



Portraits de Lénine et de Staline, étandard flamboyant et chapelet de médailles... A Torjok, dans l'ouest du pays, la première

RUSSIE



secrétaire, Olga Volnina, choie les reliques de la Russie communiste.



Magie de la communication : à Saint-Pétersbourg, un Karl Marx d'allure «cool» emprunte la réplique culte (je reviendrai) du film Terminator.



Devant une banderole écarlate et un buste de Vladimir Ilitch, Valentina Gelperina assure la permanence à Kirov, à 950 km au nord-est de Moscou.

MÊME DÉSERTES,
LES ANTENNES
LOCALES PRENNENT
SOIN DU DÉCORUM



Dans le district de Pokhara, au centre du pays, Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao veillent sur cinq jeunes membres du CPN-M, un

NÉPAL



mouvement maoïste marginal.



Le parti marxiste-léniniste unifié (CPN-UML), qui a installé son siège à Katmandou, est arrivé en tête aux élections législatives de 2017.

INSPIRÉS PAR LES FIGURES TUTÉLAIRES, DES JEUNES RESTENT PÉTRIS D'IDÉALISME



Lila Shrestha tient le bureau d'un mouvement marxiste dans le district de Sindhuli, au sud de la capitale.



Symbol d'un parti féminisé et rajeuni, Maria Schiavone pose devant une réinterprétation de *La Liberté guidant le peuple* (Delacroix),



qui orne l'antenne Emiliano Zapata d'Acerra, près de Naples.

ITALIE



Le cercle Millei Veneziano, basé à La Spezia, en Ligurie. Malgré de faibles scores électoraux, le PC italien maintient sa présence en régions.



Ces cinq Italiens, membres d'une association baptisée Rosa Luxemburg, se réunissent à Borgia, en Calabre.

L'IDÉOLOGIE ACCORDE
ICI UNE CERTAINE
PLACE À LA LIBERTÉ
ARTISTIQUE



La faucille et le marteau étincellent à côté des portraits d'E. K. Nayanar. Membre du bureau politique du parti marxiste, celui-ci fut ministre



en chef du Kerala pendant onze ans, jusqu'en 2001. Un record.

INDE

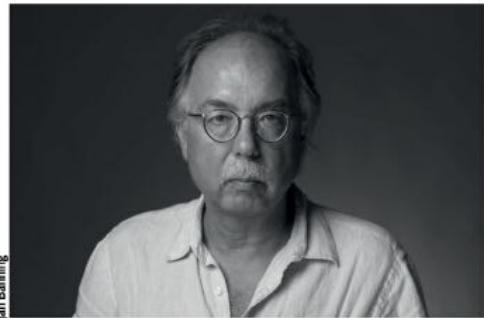


A Kondotty, c'est devant le visage d'Ernesto «Che» Guevara, figure de la révolte cubaine, que le parti communiste indien tient ses réunions.

AU KERALA, ON MILITE SURTOUT POUR TENTER D'AMÉLIORER SON QUOTIDIEN



Dans le district de Kollam, les bureaux et les chaises restent souvent vides. Le parti n'a obtenu aucun siège au parlement local.

**JAN BANNING | PHOTOGRAPHE**

Né à Almelo, aux Pays-Bas, en 1954, il s'est fait remarquer par ses clichés à l'approche sociologique, voire psychologique, sur les «femmes de réconfort» (des Coréennes déplacées et prostituées de force) au Japon ou encore les travailleurs forcés en Birmanie et à Sumatra. En 2004, son projet *Bureaucratics*, sur les fonctionnaires de huit pays, a reçu un prix World Press.

Q

ue reste-t-il de l'idéologie communiste, qui a influencé plus d'un siècle d'histoire mondiale avant de quasiment disparaître en quelques années, s'est demandé le photographe néerlandais Jan Banning. Cette interrogation a servi de fil... rouge au projet de cet ancien étudiant en histoire sociale et politique né en 1954 de parents originaires de l'actuelle Indonésie. Dans l'objectif de Jan, cinq pays comportant des partis se réclamant encore du marxisme-léninisme, montrés à travers l'espace intime des bureaux des militants, et centrés sur l'iconographie communiste, omniprésente. Son travail, *Red Utopia*, qui a donné le jour à une exposition itinérante et à un livre, présente des mouvements aux succès électoraux inégaux, et des activistes aux profils variés, avec un point commun : aujourd'hui, la révolution n'est plus leur horizon.

GEO La révolution d'Octobre vient d'avoir cent ans.**Quand l'idée de ce travail a-t-elle germé en vous ?**

Jan Banning J'y ai pensé dès 2013. J'étais alors en colère qu'on nous présente la logique néolibérale comme la seule idéologie valable, sans alternative possible. Je ne suis pas communiste, je n'ai jamais voté pour eux, mais face au creusement des inégalités, je ressentais le besoin de plus d'équité. Pourquoi, depuis l'effondrement du mur de Berlin, l'idéologie communiste s'est-elle comme évaporée ? Personnellement, j'associe les partis qui s'en réclament aux Khmers rouges, à l'autoritarisme et à la raideur, à l'immense ombre du goulag... Mais je n'oublie pas pour autant que d'autres systèmes politiques ont aussi entraîné des millions de morts, organisant des génocides, des pogroms, des inquisitions, le colonialisme, les guerres civiles... Mais aussi la pauvreté, une mauvaise gestion des richesses. Au fond, je suis resté un universitaire, et j'ai posé sur les vestiges du communisme mon regard d'historien.

Comment avez-vous choisi les pays ?

J'ai d'abord éliminé ceux qui sont officiellement communistes, la Chine, la Corée du Nord, le Viet-

nam, le Laos et Cuba, parce que, depuis longtemps, la plupart se sont en réalité convertis plus ou moins à l'économie de marché. Et ce qui m'intéressait, c'était les lieux où les gens intègrent le parti par conviction, et non pour faire carrière. J'ai aussi écarté les Etats-Unis, où le PC est trop marginal, puis l'Afrique du Sud et le Chili, car dans ces deux Etats, j'ai senti qu'on essayait de me manipuler pour que je propose des clichés flatteurs. J'ai donc retenu la Russie pour des raisons évidentes, puisque c'est le berceau de la révolution d'Octobre. Et j'ai choisi le Népal, le Kerala et le Portugal parce que les partis communistes continuent à y recueillir un nombre important de suffrages. L'Italie m'a intéressé pour l'histoire de son parti, qui était peut-être le plus important à l'Ouest dans les années 1970, et porteur d'une interprétation originale de l'idéologie, laissant notamment plus de place à la liberté artistique que les autres partis communistes.

Les militants se sont-ils laissés aborder facilement ?

J'ai commencé à chaque fois par une phase d'approche, pendant laquelle je me rendais sur place juste pour voir si le projet tenait la route visuellement. Je n'expliquais alors pas systématiquement ma démarche, je ne précisais que je ne suis pas membre du parti que si on me le demandait. Certains ont donc peut-être supposé le contraire, mais, quoi qu'il en soit, l'accueil a été plutôt chaleureux. En Russie, par exemple, les militants rencontrés, souvent âgés, étaient flattés que quelqu'un, venu de loin, leur accorde de l'attention alors qu'ils se sentaient totalement abandonnés par les autorités. Au Portugal, cela a été plus compliqué. Après que je lui ai envoyé les photos prises pendant mon premier séjour, le comité central m'a dispensé de revenir. Sans explication. J'ai dû annuler mon voyage trois jours avant le départ. Je suppose que mon travail, centré sur l'intime, ne montrait pas assez, à leur goût, de foules en liesse agitant des drapeaux rouges. En Italie, ce fut différent : j'ai pu y aller quatre fois. Et non seulement j'ai très bien mangé chez eux, mais personne ne m'a fait de commentaires, on m'a laissé une liberté totale.

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début mars sur **Télématin**, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.

Comment avez-vous choisi ceux qui apparaissent sur les portraits ?

Parfois, comme en Russie ou au Kerala, il n'y avait qu'une personne sur place, venue ouvrir le bureau pour moi ! J'ai aussi essayé de donner la vision la plus juste possible du profil des militants. En Italie, ils comptent de nombreux jeunes, altermondialistes, écologistes, membres du mouvement *slow food*... et parmi eux, beaucoup de femmes. Mais le choix s'est toujours fait à l'intuition. Parfois, l'image me paraissait plus parlante, plus forte, sans personne dessus, si ce n'est les portraits de Lénine, Staline ou Mao. D'ailleurs, c'était assez intéressant de retrouver les mêmes figures partout, même si certaines semblaient plus populaires dans certains pays : Staline en Russie, Mao au Népal, Che Guevara en Inde mais aussi en Italie...

Vos prises de vue suivaient-elles un rituel particulier ?

Pas forcément mais, une chose est sûre, je suis quelqu'un qui travaille lentement ! Je pose mon trépied puis tâtonne jusqu'à trouver la position et la lumière idéales. Pour améliorer la composition, il m'est arrivé de déplacer un petit peu un objet, comme un trousseau de clés, mais toujours après m'être assuré que sa place ne revêtait aucun sens particulier. Jamais un meuble n'a été bougé, et encore moins un portrait ou un tableau. La séance de pose la plus rapide a dû durer quarante-cinq minutes, la plus longue, quelques heures. Cela a été le cas en Russie, avec cinq membres du parti. J'étais curieux de les voir interagir et j'ai tenté de me faire oublier le plus possible. Plus le temps

passait, plus la bouteille de vodka se vidait. Les deux femmes, embarrassées, tentaient de la cacher et de contrôler deux hommes, franchement soûls ! Cette fois, j'ai pris environ quatre-vingts photos, sans jamais changer mon appareil de place.

Vous dites avoir été ému par ce travail.

Qu'a-t-il déclenché en vous ?

C'était différent selon les pays. En Russie, j'ai été choqué par le discours des militants qui niaient parfois les crimes stalinien, en expliquant que ce n'était que des rumeurs entretenues à l'étranger. A force de les côtoyer, j'ai compris leur nostalgie. J'ai compris qu'ils n'ont pas connu l'époque des purges et vivent dans des villes qui en ont parfois été préservées. Mais j'ai aussi mesuré à quel point leurs conditions matérielles se sont dégradées depuis la chute de l'URSS. Ils ont perdu le peu de sécurité dont ils jouissaient à l'époque : ils n'ont plus accès à un bon système de santé, ne touchent plus ou presque plus d'aides, leurs enfants sont partis à Moscou ou Saint-Pétersbourg pour trouver du travail... En Italie, c'était autre chose. Dans le Sud notamment, en Sicile par exemple, j'ai pu observer comment des jeunes refusaient l'égoïsme et tentaient de faire, du moins à leur échelle, quelque chose pour aider leur communauté. Je ne suis pas devenu communiste pour autant mais cela m'a ému de rencontrer des gens qui souhaitent sincèrement œuvrer pour un monde plus juste. ■

Propos recueillis par Laure Dubesset-Chatelain



PORTUGAL

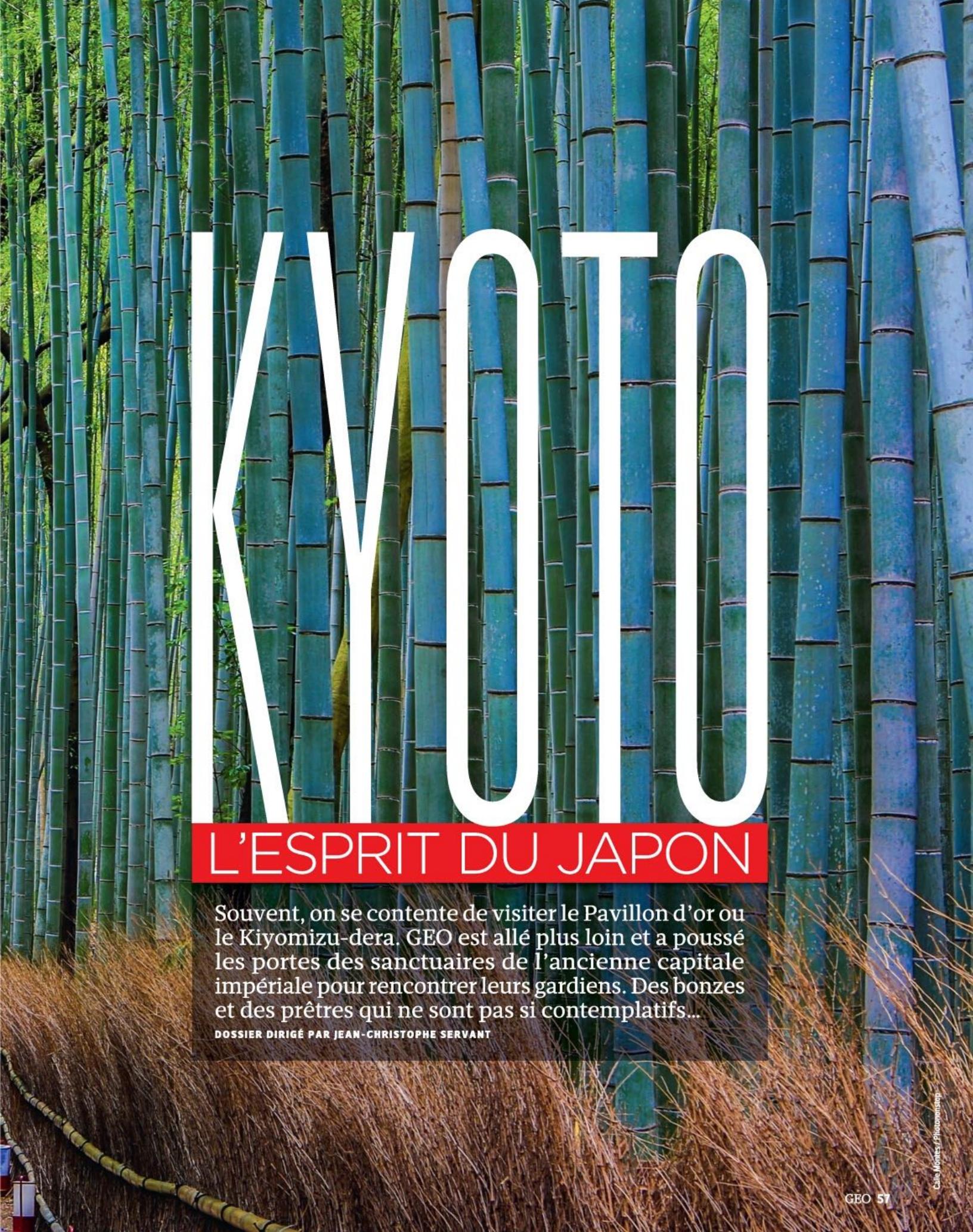
LE COMITÉ CENTRAL RÊVE DE FOULES EN LIESSE ET DE DRAPEAUX

Les communistes, alliés aux verts, n'occupent plus que 17 sièges à l'Assemblée nationale portugaise, mais restent implantés dans la région rurale de l'Alentejo. Ainsi, à Borba, une antenne des jeunesse communistes se maintient, malgré l'exode rural.

EN COUVERTURE



Quand le vent s'empare de la bambouseraie d'Arashiyama, près du Tenryū-ji, les hautes cimes se mettent à bruisser. Une inimitable ambiance qui en fait l'un des endroits les plus magiques de la ville.



KYOTO

L'ESPRIT DU JAPON

Souvent, on se contente de visiter le Pavillon d'or ou le Kiyomizu-dera. GEO est allé plus loin et a poussé les portes des sanctuaires de l'ancienne capitale impériale pour rencontrer leurs gardiens. Des bonzes et des prêtres qui ne sont pas si contemplatifs...

DOSSIER DIRIGÉ PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT





LE SUPÉRIEUR DU KINKAKU-JI,
LE LÉGENDAIRE PAVILLON
D'OR, MILITE CONTRE L'EMPLOI
DE L'ARMEMENT NUCLÉAIRE
DANS LE MONDE ET S'OPPOSE
À LA RÉVISION DE LA CONSTITUTION
PACIFIQUE QUI STIPULE
QUE LE JAPON «RENONCE À JAMAIS»
À LA GUERRE.



雅美家

CHAQUE SOIR,
LES PAS DES GEIKO RÉSONNENT
DANS LES RUELLES
DU QUARTIER DE GION.
DÉLICATESSE D'UNE FLEUR, FORCE
ET SOUPLESSE D'UN SAULE.

175 D'ENTRE ELLES,
DÉPOSITAIRES DE L'IKI,
L'ÉLÉGANCE NATURELLE,
OFFICIENT TOUJOURS EN VILLE

«Au Japon, les moines peuvent manger de la viande et avoir des relations sexuelles»

Le grand cerisier pleureur n'est pas encore en fleur. Des pétales de neige vibrotent au-dessus du jardin du Taizō-in. Daiko Matsuyama, 40 ans, est depuis dix ans à la tête de ce temple bouddhiste zen de la branche Rinzaï, établi en 1404 au sein du complexe du Myōshin-ji, situé dans l'ouest de Kyoto, et composé de quarante-six autres temples secondaires. Il reçoit dans une maison de thé avec vue sur le ruisseau qui, par d'étonnantes effets de perspective, semble dévaler des montagnes environnantes. Le soleil fait briller les shōji, les portes coulissantes en papier de riz, et danser des ombres mordorées sur le visage poupin du prêtre. Un bol de matcha, thé vert mousseux, et trois mochi, des pâtisseries rondes à base de riz parfumées de yuzu, un agrume acidulé, patientent sur le tatami. Tout semble si parfait, que l'on ne s'attend pas à sa déclaration. «Au départ, je ne voulais pas rester ici, je ne voulais pas devenir prêtre», assène Daiko Matsuyama, assis en tailleur.

Kyoto est une ville bien étrange. Seule grande agglomération de l'archipel épargnée par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, elle a conservé de nombreux vestiges du passé et fait partie des villes recensant l'un des patrimoines culturels les plus exceptionnels du monde. Celle

qui fut cité impériale pendant plus de mille ans compte ainsi 1 600 temples bouddhistes, 400 sanctuaires shintoïstes et plus de 200 jardins. Dix-sept sites, regroupant 198 édifices et douze jardins, sont inscrits sur la liste du patrimoine de l'humanité. Des visiteurs venus du monde entier y affluent. Des étrangers confondant souvent bouddhisme, shintoïsme et autres croyances millénaires. Et, parmi eux, qui perçoit réellement que ce trésor fragile est encore vivant ?

Et qui connaît les hommes et les (très rares) femmes qui sont à la tête de ces hauts lieux spirituels ?

«Aujourd'hui, les temples, c'est du tourisme, assène Pierre Turlur, auteur d'*Apprivoiser l'éveil* (éd. Albin Michel, 2018), enseignant à l'Institut français du Kansai et au lycée français de Kyoto, et lui-même moine zen, sous le nom de Taigu. Ce sont des musées, qui présentent des formes élégantes, bouleversantes et relèvent d'une manière d'être révolue. La pratique authentique et religieuse est rare.» C'est, hélas !, en partie vrai. Toutefois, au-delà du portrait sévère d'une ville dépassée par son succès et d'un bouddhisme en désaffection, il faut oser franchir le seuil des temples et rester attentif. Ecouter, regarder. Là où on s'attend à faire face à un héritage immuable, à un univers figé depuis

des lustres, on découvre alors des hommes soucieux et sincères, qui conjuguent leur vie religieuse au présent. Dans l'enceinte feutrée de leur monde sacré, ils sont moines, prêtres, mais aussi enseignant, dessinateur pour la presse, barman, conférencier sur le zen ou la méditation, hôte pour artistes contemporains.

«Les moines au Japon peuvent manger de la viande, boire de l'alcool, être mariés et avoir des relations sexuelles», poursuit

Pierre/Taigu. Nous ne sommes pas dans l'ascétisme et la privation, dans la morale stupide qui fait qu'on devrait nier le corps, les uns, rasés, vivant dans de petits monastères, les autres plongés dans la vie quotidienne.» Le portrait est séduisant.

Mais s'il n'y a pas d'interdit, que signifie dès lors être moine ? «Ça veut dire pratiquer le zazen (la méditation assise), revêtir la kesa (la robe). C'est aussi organiser des retraites à travers le monde •••

Avant de diriger le Taizō-in, le principal temple du complexe religieux du Myōshin-ji, Daiko Matsuyama, 40 ans, a suivi trois ans d'initiation, dédiés au travail physique et à la méditation. Chaque année, cette figure religieuse de Kyoto donne des conférences sur le zen à l'étranger, en particulier dans la Silicon Valley.

On pourrait passer des heures à admirer les détails des temples. Ci-dessous, la porte d'entrée du Nishi Hongan-ji, ornée de lions d'inspiration chinoise. En bas, la statue d'un bouddha dans l'enceinte du Kiyomizu-dera.



Photos : Nano Carvo / Luz / Cosmos



Jusqu'en 1868, la ville s'appelait Heian-kyō, la «capitale de la paix et de la tranquillité»

••• et vouer sa vie aux autres. Lorsque je m'assois, j'arrête tout le cirque et de prétendre que je suis quelqu'un. La position est douloureuse, mais c'est une présence au monde qui ne s'embarrasse pas de ce qu'on raconte. Ce qui est important dans le zen, c'est l'expérience personnelle. L'universel se vit à travers nous.»

La route que Pierre Turlur a lui-même suivie pour devenir le moine Taïgu n'a pas été un chemin parsemé de roses. Issu d'une famille catholique, cet homme au verbe opulent a commencé le zen vers l'âge de 13 ou 14 ans. Ce fut très tôt sa manière d'échapper à la violence de son père. Puis, après un divorce douloureux en Angleterre, il décida de tout quitter pour le Japon, où il se lança dans le *takuhatsu*, la mendicité du bol. Chaussé de *waraji*, esquisse de sandales en cordes, coiffé d'un *kasa*, un chapeau de paille évasé, et paré d'un *koromo*, la longue robe noire des moines, Pierre/Taïgu se lança donc dans les rues de Kyoto pour demander l'aumône un bol à la main. «Un moine zen étranger, de surcroît dépourvu de temple, les gens ne comprenaient pas, se souvient-il. J'étais parfois maltraité et je n'avais pas le droit de réagir. Dans le bol, il n'y avait rien. Je voyais les étoiles se refléter dans sa laque. Le peu d'argent que je récoltais, je le donnais à des associations caritatives. Bien

que pauvre, j'étais riche de tout.» Une recette de quiétude. Quand Kyoto est devenue la principale ville du pays, en 794 et jusqu'à la restauration de Meiji en 1868, elle s'appelait d'ailleurs Heian-kyō, la «capitale de la paix et de la tranquillité». Aujourd'hui, ces sentiments dominent encore à l'ombre de ses temples. Pourtant, le cheminement personnel de chaque religieux n'est pas toujours serein. «Je suis né dans ce temple bouddhiste, j'étais le fils ainé et donc supposé prendre la succession, raconte Daiko Matsuyama, à la tête du Taizō-in. Je croyais que ce qui m'entourait était normal. J'ai grandi dans ce jardin, je jouais au base-ball entre les temples du Myōshin-ji. Mon futur était tracé dès ma naissance. Et pourtant, je détestais cette idée.»

Daiko Matsuyama n'en est pas à un paradoxe près : ses études secondaires, il les a menées dans une école chrétienne ! Une scolarité qu'il explique avec une comparaison culinaire. «Regardez un repas occidental : tout s'articule autour d'un plat principal, explique-t-il. Mais rien de tel dans un menu japonais ! La cuisine *kaiseki* consiste en une succession de petits plats. Et de l'entrée jusqu'au bol de riz final, aucun n'est considéré comme plus important que les autres. Nous les Japonais, nous regardons les religions de la même manière. Nous n'en discriminons aucune et préférons cherir leur philosophie et leurs valeurs morales communes.»

A l'âge de 20 ans, après des études d'agronomie à l'université de Tokyo, Daiko Matsuyama a passé six mois dans une ferme près de Nagano, à 280 kilomètres de Kyoto. Un jour, il a rencontré, fasciné, le moine local, qui gérait seul son temple sans aucune ressource liée au tourisme. «J'ai compris que le travail d'un •••

**«NOUS NE DISCRIMINONS
AUCUNE RELIGION ET
PRÉFÉRONS CHERIR LEURS
VALEURS COMMUNES»**



Lucas Vallediillos / VWPics / Redux / Rea

Dans le nord-est de Kyoto, tranquillité et contemplation sont



de mise sur le chemin de la Philosophie, nommé ainsi en l'honneur de l'intellectuel zen Kitarō Nishida (1870-1945), qui l'empruntait quotidiennement pour méditer.

EN COUVERTURE | **Kyoto**



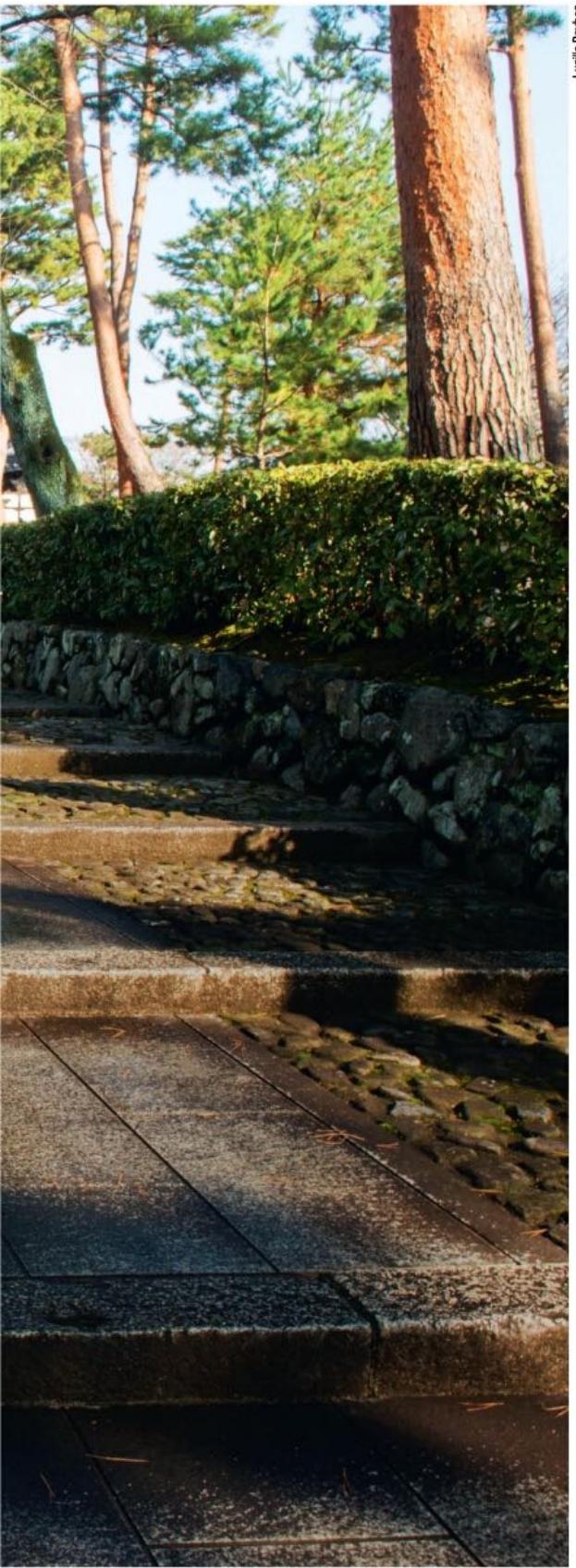
Situé à mi-hauteur du mont Otowa, le Kiyomizu-dera, le temple de l'eau pure, tire son nom de la cascade attenante, réputée pour ses vertus.

李



IMPOSSIBLE DE SAISIR LA VIE
SPIRITUELLE DE LA VILLE
SANS TRAVERSER LES MILLIERS DE
PORTIQUES VERMILLON
QUI DONNENT SUR LE SANCTUAIRE
FUSHIMI INARI.
ICI, PARMI LES STATUES DU DIEU
RENARD KITSUNE, LA VIE EST
COMME UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT





Lucille Reypoz

Dans l'archipel, on privilégié les sanctuaires shintoïstes pour les mariages et les naissances

••• prêtre, ce n'était pas seulement prier et entretenir le jardin, raconte Daiko Matsuyama. C'est aussi donner aux gens une sérénité d'esprit. J'ai alors décidé de devenir moine à mon tour.»

Takafumi Kawakami, 38 ans, officie tout près, au Shunkō-in, un autre temple du complexe du Myōshin-ji. Personnage iconoclaste, il a fait ses études aux Etats-Unis et organisé les tout premiers mariages gais au Japon – alors qu'ils ne sont pas encore autorisés dans le pays. Il a choisi de créer au Shunkō-in des chambres d'hôtes et organise des cours de méditation en anglais pour les particuliers. Lui aussi a pris à reculons la responsabilité du temple. «Mon idée était d'être ordonné prêtre, puis de retourner vivre aux Etats-Unis, dit-il. Mais une fois à Kyoto, je me suis rendu compte que mes cours ici me donnaient plus d'opportunités de rencontres que si j'étais devenu professeur en Amérique.» Au début, Takafumi Kawakami

ICONOCLASTE, LE GARDIEN DU SHUNKŌ-IN A ORGANISÉ LES PREMIERS MARIAGES GAYS DE L'ARCHIPEL

accueillait seulement les personnes arrivant sur recommandation. Puis il a élargi son auditoire et accepté des hôtes pour la nuit. «Mais je ne veux pas rendre cet endroit trop touristique, précise-t-il. Les seules personnes qui peuvent pénétrer ici sont celles qui suivent des cours de méditation ou bien sont membres du temple. Je pourrais certes ouvrir le site, prendre un guide et montrer les peintures du début du XIX^e siècle que notre enceinte renferme... Mais je n'ai pas envie que les gens viennent, prennent une photo, puis repartent sans enseignement. Un temple doit être un endroit où l'on apprend des choses.»

Direction le Fumonken. Accroché à la montagne, c'est un petit temple zen de quartier. Pour s'y rendre, il faut d'abord remonter des ruelles ponctuées de quelques belles *machiya* (les maisons traditionnelles en bois), puis gravir une volée de marches jusqu'au portail principal. Le dos aussi voûté que l'arrondi de son chapeau, une vieille dame franchit sans mal la porte

au châssis peu élevé qui oblige les autres visiteurs à se courber en entrant. A 92 ans, elle vit à l'autre bout de Kyoto mais fait le trajet tous les mois. Elle traverse à petits pas le jardin, salue la femme du prêtre, qui lui offre une tasse de thé à l'intérieur, devant l'*irori*, trou carré à même le sol servant tant à la cuisine qu'au chauffage de la pièce. Après s'être amusée un instant avec le nouveau-né de la famille, la nonagénaire repart en direction du cimetière. «Elle a fait une fausse couche quand elle avait 20 ans et n'a jamais cessé depuis de venir se recueillir sur la tombe de son enfant, explique Clara Sugimoto, l'hôtesse des lieux. Les Japonais privilégié les sanctuaires shintoïstes pour les mariages et •••

Raitei Arima, 84 ans, pose devant le Shōkoku-ji dont il est le supérieur. A ce titre, il a aussi la responsabilité des célèbres Pavillon d'or et Pavillon d'argent, qui dépendent de la même institution. Chose rare : il s'est imposé à leur sommet tout en ayant été éduqué dans un autre temple.

Deux cent cinquante mètres carrés de gravier. Quinze pierres cernées de mousse. Et des siècles d'exégèse sur son sens et ses mystères. A Kyoto, le monastère Ryōan-ji abrite l'un des plus célèbres *karesansui* (jardin sec) du Japon. Son agencement s'appuie sur le principe du *mitate* : littéralement, «suggérer quelque chose avec tout autre chose», et laisse libre cours, tel un tableau abstrait, à l'interprétation. Ce chef-d'œuvre date de la période Muromachi (1333-1582), marquée par l'avènement dans la société japonaise, shintoïste, de pratiques religieuses et culturelles importées de Chine ou de Corée. La paysagiste anglaise Sophie Walker, auteur de *le Jardin japonais* (éd. Phaidon, 2017), décrypte pour GEO les secrets de celui du Ryōan-ji, à ses yeux «l'une des plus belles créations humaines». Un endroit propice à la méditation et à l'atteinte du satori, l'éveil spirituel des adeptes du bouddhisme zen.

LE SENS

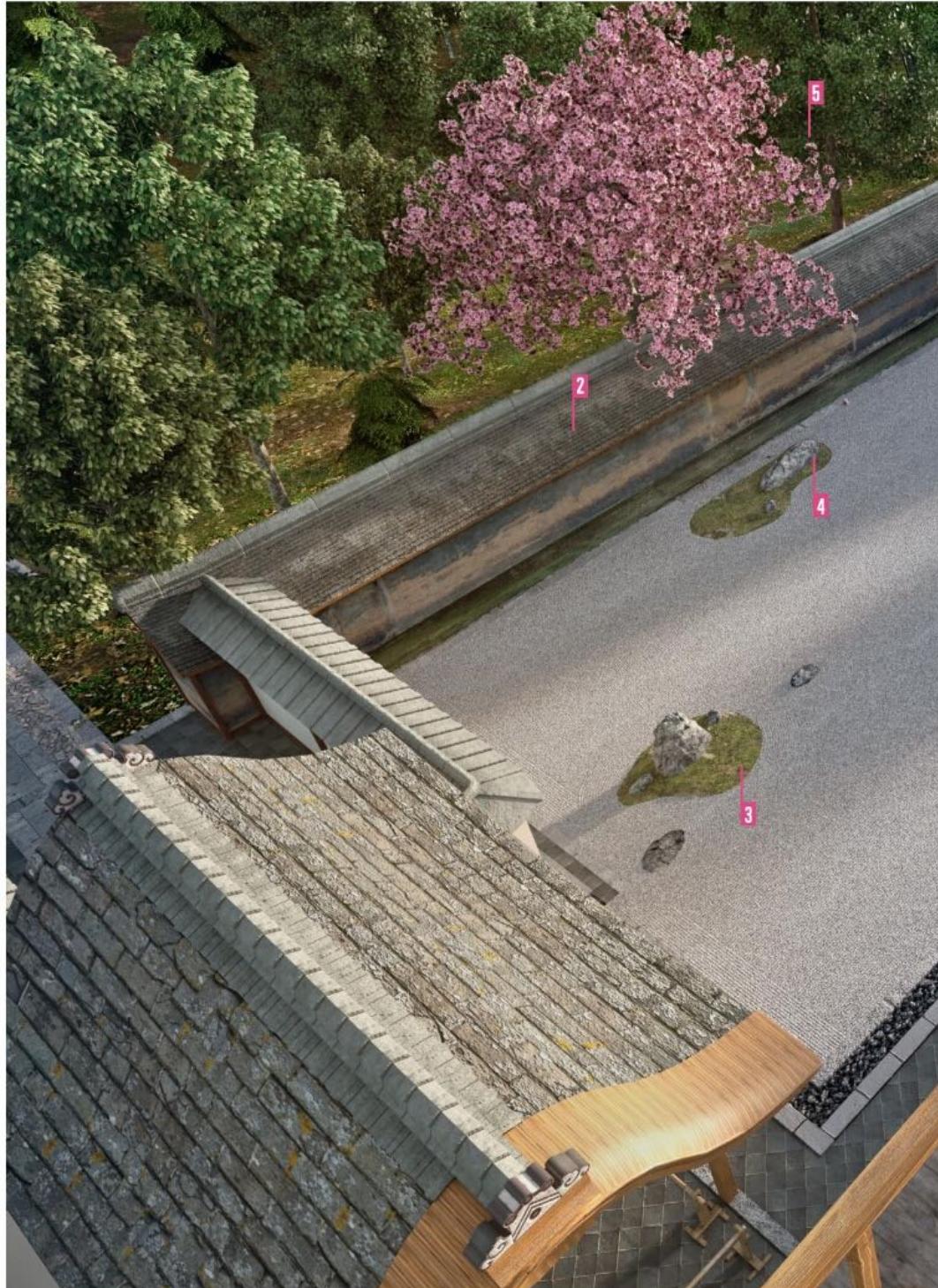
On dit souvent de ce jardin qu'il est une «tigresse traversant la mer avec ses petits» : dans le bouddhisme, cet animal fait référence à notre inconscient. Autres interprétations : ce serait un groupe d'îles au milieu d'un océan, ou une forêt de cèdres dominée par des montagnes. Mais chacun peut en ce lieu faire appel à son imagination car, puisqu'on ne peut y déambuler, seul l'esprit y pénètre. C'est un espace propice à la fois à la réflexion, à la philosophie, à la poésie... voire à la psychanalyse.

LA CONCEPTION

Il aurait été imaginé par le célèbre moine, peintre et créateur de jardins, Sōami, mort en 1525. Une hypothèse veut que cet artiste ait pris modèle sur l'un de ses célèbres tableaux : *Paysage des quatre saisons*.

UNE ŒUVRE-MUSE

L'intemporalité et l'abstraction sophistiquée du jardin ont bouleversé Gropius, le fondateur du mouvement Bauhaus, mais aussi le compositeur John Cage (qui en a tiré *Ryoanji*, une œuvre pour voix et instruments). Le jardin a aussi inspiré un collage à David Hockney, qui avait noté que tout en étant rectangulaire, ce *karesansui* n'a aucun angle à 90°.



1 LE GRAVIER Chargé d'énergie invisible pour les shintoïstes, ce revêtement – qui assure surtout un drainage lors des fréquentes pluies torrentielles – arriva dans les cours des palais impériaux à l'époque de Heian (794-1192), puis

s'imposa au XIV^e s. dans les temples bouddhistes zen. Pouvant évoquer une étendue d'eau, il était une alternative aux coûteux étangs d'autrefois. Au Ryōan-ji, on l'entretient avec de lourds râteaux en bois, une tâche qui participe du chemin vers l'éveil.

Un jardin zen LE CHEF-D'ŒUVRE DU RYŌAN-JI



2 LE MUR Marquée par le style chinois, l'enceinte qui entoure le jardin est faite d'argile recouverte d'huile bouillie. Blanche à l'origine, elle a aujourd'hui acquis une couleur ocre sur laquelle les pellicules d'huile créent des motifs abstraits.

3 LA MOUSSE Kyoto est une ville d'eau et la mousse y pousse partout. Celle-ci a été cultivée avant d'être replantée autour des pierres. Il existe environ une centaine de variétés de mousse. Celles du Ryōan-ji sont du genre *Polytrichum*.

4 LES PIERRES
Héritage de la géomancie chinoise, les quinze pierres sont divisées en cinq groupes, appelés *ishigumi*. Pas plus hautes que le genou, elles sont en grande partie enterrées, de sorte qu'elles ressemblent à des montagnes, dont chacune est la demeure d'une entité divine, ou *kami*. Les ombres que les pierres projettent sur le gravier sont l'un des éléments propices à la méditation.

5 LE CERISIER
Cet arbre si populaire au Japon a été planté ici pour favoriser la méditation sur le temps qui passe et l'acceptation de la mort. Après une floraison fugace au printemps, le *sakura* (son nom japonais) colore le jardin du rose de ses pétales tombés sur le gravier. Un instant empreint de mélancolie.

6 LA PLATEFORME
C'est sur cette avancée en bois, le *engawa*, que l'on médite. Même si l'on a l'impression de voir l'ensemble du jardin depuis ce piédestal, le panorama a été conçu de manière à ce que seules quatorze pierres sur quinze soient visibles en même temps. Des éléments «cachés en pleine lumière», comme aurait dit le psychanalyste français Jacques Lacan. Secret bien gardé, en un point particulier du *engawa*, que les initiés repèrent à un nœud dans le bois, on peut, au prix de quelques contorsions, visualiser les quinze pierres d'un seul coup.

«Grâce aux dons, nous n'achetons jamais de riz, de thé, de lessive ou de bière»

••• les naissances, mais les temples bouddhistes comme celui-ci restent dédiés aux cérémonies funéraires. Clara Sugimoto, française, a 30 ans. Etrangère à ce pays et cet univers ancestral où elle semble si à l'aise, elle pose sur le monde qui l'entoure de grands yeux clairs qui trahissent sa singularité. Elle et son époux, le prêtre zen Kidoh Sugimoto, voient leur quotidien assuré par les dons des *danka*, des foyers qui soutiennent financièrement un temple. En échange, ils hébergent et entretiennent les tombes familiales et assurent les rites funéraires lors des dates anniversaires. Bien sûr, avec le dépeuplement du Japon et le désintérêt des jeunes pour ces traditions particulièrement dispendieuses, le nombre de donateurs se réduit à peau de chagrin et beaucoup de temples, ne parvenant plus à subsister, ferment leurs portes. Le Fumonken compte vingt-cinq *danka*. C'est très peu mais le jeune couple ne s'en plaint guère. «Les revenus varient d'une année à l'autre, remarque Clara Sugimoto. Il y a parfois des années sans décès. Mais, en moyenne, le temple nous assure l'équivalent d'un Smic pour deux. Nous n'avons pas de loyer à payer. Grâce aux dons, nous n'achetons jamais de riz, de sauce soja, de thé, de lessive, de gâteaux ou de bières. Et, au quotidien, nous devons juste veiller à ce que tout soit propre, avec le ménage fait et rien de cassé qui traîne. Le jardin

Vincent Marion / Biosphoto



nécessite deux heures de travail par jour. Mais ce n'est rien par rapport aux gens qui travaillent dans un bureau !»

En cet après-midi d'hiver, un froid glacial a pris ses aises dans le Fumonken. Le parquet des couloirs mord les pieds déchaussés. Et les tatamis des quatre chambres pouvant accueillir des hôtes et ceux de la salle de cérémonie n'invitent guère à la méditation, malgré la présence, devant l'autel, des statuettes de la déesse Kannon, représentée sous ses trente-trois formes. Dehors, de doux rayons caressent le petit jardin zen. On peine à imaginer la température après des heures

sans soleil, par exemple lors du réveil matinal à 5 heures, au moment de la récitation des sutras. Mais Clara, emmitouflée dans un *samue*, un vêtement molletonné qu'elle ouvre légèrement pour donner le sein à son bébé, semble au-dessus de ces contraintes physiques. «J'aime bien cette vie routinière, dit-elle. Et puis j'avais envie de me poser quand j'ai rencontré Kidoh. Je fais zazen matin et soir. Je cuisine, fais le ménage, coupe le bois. Le fait de réaliser ces tâches dans un temple leur donne un caractère particulier. J'essaye d'être attentive au temps présent. Le moindre changement a alors plus d'intensité : un oiseau



qui revient, une plante qui pousse.» Certaines de ses amies, femmes de moine elles aussi, ont une existence bien différente. «L'une a trouvé un temple bien riche qui lui permet de vivre avec aisance, raconte Clara. Une autre est issue d'une famille d'artistes teinturiers et passe son temps à peindre sur des kimonos.» Son mari Kidoh, 45 ans, fait son apparition. Il vient de raccompagner en voiture la vieille dame à la gare pour lui éviter plusieurs changements en transports en commun. La vie de

moine ressemble aussi parfois à celle d'un chauffeur de taxi ! Kidoh se défaît de ses *geta* dans l'entrée et vient poser ses pieds nus et rougis par le froid sur un

zabuton (coussin carré) devant l'âtre. «Tout cela n'est pas très sérieux, dit-il en souriant. Je suis prêtre bouddhiste zen, mais je suis aussi de culture shintoïste, j'ai une femme, un

enfant...» Et, surprise, Kidoh était aussi autrefois webdesigner. Il a tout plaqué à 30 ans pour suivre les pas de son grand-père prêtre. «Je veux préserver l'esprit japo-

nais, car plus personne ne le connaît aujourd'hui, dit-il. Vivre dans un temple zen m'oblige à vivre selon les traditions.»

En plein cœur de Kyoto, à deux pas du quartier de Ponto-chō et au milieu d'un foisonnement de bars, de restaurants et de clubs, Gaku Nakagawa gère un temple de poche, sur les traces de sa famille. Vêtu d'un *samue* noir, les yeux cachés derrière de fines lunettes, c'est un autre prêtre qui dénote. En version beaucoup plus sombre que les précédents. «Tout ce que je vous raconte est bien noir», reconnaîtra-t-il lui-même en fin de conversation. «Le Zuisen-ji a été construit il y a ***

AU ZUISEN-JI, UN MOINE VIT PARMI LES FANTÔMES DE 34 FEMMES MASSACRÉES

Depuis la plateforme du Kiyomizu-dera, les visiteurs embrassent le panorama de Kyoto. A l'époque de Edo, on pensait que toute personne survivant à un saut depuis ce promontoire verrait ses vœux exaucés.





AU NENBUTSU-JI, CONSTRUIT
SUR UN ANCIEN CIMETIÈRE
DU NORD DE LA VILLE, ON HONORE
CHAQUE NUIT DE FIN
D'ÉTÉ CES 8 000 STATUES
DE PIERRE, AUTANT D'ÂMES
REPOSANT EN PAIX.
SUTRAS ET BOUGIES NIMBENT
ALORS L'ENCEINTE
D'UNE AMBIANCE SURNATURELLE

Le dessinateur Gaku Nakagawa trouve «le bon chemin sur le papier grâce à Bouddha»

••• quatre cents ans sur le lieu d'un massacre, relate-t-il. C'est ici que le shogun Toyotomi Hideyoshi (1537-1598), homme de pouvoir respecté car l'un des grands unificateurs du Japon, fit assassiner trente-quatre femmes et cinq enfants. Leurs sépultures sont encore dans le temple.» Ces victimes étaient les concubines et les enfants du neveu de Toyotomi Hideyoshi, pressenti dans un premier temps pour être le successeur du shogun.

Puis soudain écarté lorsque ce dernier eut enfin un fils. «Aujourd'hui, le Zuisen-ji se trouve en centre-ville, mais à l'époque il n'y avait rien autour, si ce n'est la rivière

Kamo, le canal et les rizières, poursuit Gaku Nakagawa. L'exécution des malheureux sur ordre du shogun se voulait publique, beaucoup de voyageurs et commerçants passaient par là pour emprunter le pont de Sanjō tout proche. Le temple est un lieu très, très triste, édifié en mémoire de ces morts. Voilà pourquoi je travaille ici.» A l'origine, Gaku Nakagawa voulait être mangaka, dessinateur de manga. «J'ai pensé que je n'étais pas assez bon, alors je me suis reconvertis dans la publicité pendant que mon père et mon grand-père s'occupaient du temple.» Gaku dirigeait une équipe d'une dizaine de personnes et, au bout de six ans, s'est lassé de son entreprise, qui ne respectait pas les travailleurs. Il est alors revenu au

AU BOZU BAR ((BAR BONZE)), ON BOIT UN WHISKY DANS UN SILENCE DE CATHÉDRALE

Zuisen-ji de son enfance. Celui-ci rassemble une centaine de *danka*, mais cela n'a jamais suffi à assurer sa prospérité. «Honnêtement, je trouve mon travail très dur, dit Gaku Nakagawa. Cela coûte très cher d'entretenir un bâtiment comme celui-ci. Nous devons nous montrer imaginatifs.» Il travaille donc pour la presse anglo-saxonne et a illustré de nombreux livres japonais. Une activité menée discrètement dans le petit bureau qui se trouve derrière la salle de réception du temple et où il se réfugie dès qu'il le peut. «Il y a parfois, quand je dessine, ce moment bizarre où je ne sais pas ce que je vais faire, et où finalement je trouve le bon chemin sur le papier grâce à Bouddha. Je ne peux quitter ce travail de dessinateur précisément à cause de ces moments-là. Je ne cesse de les attendre.» Pour autant, Gaku Nakagawa se dit prêtre avant tout : «Je

me lève à 6 heures, je nettoie le bâtiment, je visite d'autres temples ou je prépare des cérémonies. Je déjeune vers midi, puis je dessine jusqu'à 17 heures, quand je ferme les

portes du Zuisen-ji. Je dessine, dîne vers 19 heures, dessine encore. Et j'essaye de me coucher avant minuit.» Puis il conclut après un court silence. «Avant je pensais que l'idéal était d'être dessinateur à temps plein, mais ce temple doit avoir un avenir.»

A quelques pas de là, Takahide Haneda, 57 ans, mène lui aussi deux vies qui peuvent paraître opposées. Le matin, il est moine au Kōon-ji, un temple de l'école Jōdo shinshū. Et le soir, à partir de 18 heures, il officie comme barman au Bozu Bar – *bōzu* signifiant bonze – derrière une belle rangée de bouteilles de whisky. «Plus jeune, j'étais informaticien, mais c'était une autre vie...», ajoute l'homme pourachever de brouiller les pistes. Le Bozu Bar est •••

LA GRANDE SPÉCIALITÉ DU CHEF :

400 grammes de graines de sésame blanches (non grillées)

8 verres d'eau

2 petits verres de féculle de *kuzu* (une racine)

1 cuillérée à café de sel

1 verre de saké

De la sauce soja et du wasabi râpé en accompagnement

► Ajouter 4 verres d'eau supplémentaires et remuer. Verser le mélange dans un tissu de coton et presser au-dessus d'une grande casserole. Veiller à bien récupérer tout le liquide.

► Faire tremper les graines de sésame toute une nuit.

Tamiser, rincer, puis tamiser encore.

► Placer les graines dans un *suribachi* (mortier japonais), ajouter 4 verres d'eau et broyer entièrement. Faire des mouvements circulaires avec le *surikogi* (pilon japonais) jusqu'à ce que le mélange prenne une consistance lisse et que le bruit des graines qu'on écrase s'éteigne.

► Verser le *kuzu*, le sel et le saké. Mélanger avec les mains jusqu'à ce que les grumeaux disparaissent.

► Placer la casserole à feu vif. Remuer continuellement à

LE SHŌJIN-RYŌRI, la cuisine de la dévotion

LE GOMADOFU (TOFU DE SÉSAME)

l'aide d'une spatule en bois, en évitant de brûler le mélange. Au bout de 10 minutes environ, ce dernier va épaissir. Continuer à remuer de manière énergique 10 minutes encore, jusqu'à ce que le mélange devienne entièrement lisse.

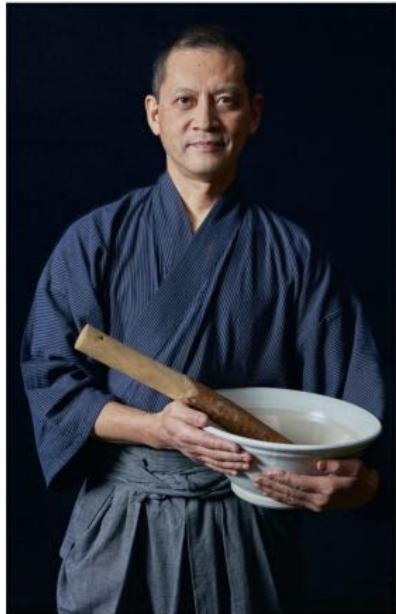
► Verser la préparation dans un moule légèrement humide (16,5 cm sur 21 cm par 4,5 cm) et laisser refroidir. Couvrir d'un film

plastique et placer le moule dans de l'eau froide. Au bout d'une heure en hiver ou deux heures en été, transférer le tofu sur une planche à découper en bois. Couper en 16 morceaux et les conserver dans un bol d'eau. Servir sur une assiette avec de la sauce soja et du wasabi râpé. Décorer en fonction de la saison, par exemple avec une feuille d'automne.



Devant Toshio Tanahashi, une superbe tomate. «Les humains sont incapables d'en créer une seule, mais l'air, le soleil et l'eau, si», remarque-t-il. C'est un miracle. Les arbres et les végétaux relèvent à ce titre du divin. Ils nous donnent sans rien demander en retour.» Toshio Tanahashi, 57 ans, cheveux courts et corps couvert d'un sobre *samue* (pantalon et veste kimono) indigo, la tenue de travail des moines novices, est l'homme qui murmure à l'oreille des légumes. Il pratique avec ferveur la *shōjin ryōri*, cette cuisine qui se consomme dans l'enceinte des monastères bouddhistes depuis le XIII^e siècle. Ses plats reposent sur la trilogie fondamentale du *ichiju-issai*, une soupe, un bol de riz, un accompagnement. Et respectent l'interdit de «prendre la vie», c'est-à-dire de tuer un être vivant. Mais rien à voir avec la vague vegan qui parcourt la planète. «La *shōjin ryōri* est bien plus profonde, tacle Toshio Tanahashi. Son approche est philosophique. Les machines sont interdites, les préparations ont toutes une signification. Il est essentiel de mettre cœur et sincérité dans chaque plat.» Suivre les saisons, privilégier les produits locaux, éviter le gaspillage, chercher à mettre en valeur goût, forme, texture et couleur de chaque aliment. Tels sont quelques-uns des grands principes qui permettent à chaque bouchée de purifier le corps et l'esprit.

Toshio regrette «que les moines soient si ouverts aujourd'hui : ils se marient, mangent de la viande ou boivent de l'alcool». Lorsqu'il rallia, à 27 ans, le Gesshin-ji, un monastère d'Otsu, près de Kyoto, ce fut pour «apprendre la cuisine des moines, pas pour le devenir». Durant trois ans, il devint l'apprenti de Myodo Murase, une nonne alors sexagénaire, réputée pour l'excellence de sa cuisine malgré la perte d'un bras et d'une jambe lors d'un accident. Puis en 1992, il finit par ouvrir le restaurant Gesshinkyo à Tokyo, devenant la coqueluche des médias. Retiré depuis 2007 à Kyoto, Toshio s'adonne désormais à la fabrication artisanale d'un *gomadofu* (voir ci-contre) de haute volée, tout en enseignant à l'université et en multipliant des conférences. Car le chef bouddhiste en est convaincu : la *shōjin ryōri* sera la cuisine de ce siècle.



Jakim Blockström

Le chef Toshio Tanahashi, 57 ans, est connu dans le monde pour son approche bouddhique zen de la cuisine. Il a été initié à ses recettes par une nonne dans un monastère proche de Kyoto.

PAR RAFAËLE BRILLAUD

«Un peu comme les sushis, le zen en Occident est très différent du nôtre»

●●● agrémenté de discrets puits de lumière. Ici on est loin des troquets bruyants et populaires, il règne plutôt un silence... de cathédrale. La soirée débute à peine et le bar est vide. De petits *orin*, des «bols chantants» en bronze calés sur des coussinets, sont posés sur les tables. On les fait retenir pour passer commande. Sur le comptoir traînent des pensées du jour et du mois écrites par le moine sur des morceaux de papier pour les visiteurs. «J'ai pensé qu'il serait bien de proposer un endroit où l'on pourrait partager ses souffrances mentales et accepter la différence, explique, le visage sévère, le moine barman. Mais si je parle trop, mes clients ne reviennent pas. Ils entrent ici pour passer du bon temps, s'amuser. Et s'ils sont intéressés, ils reviendront.» Takahide Haneda aime leur parler de ses lectures et

de son intérêt pour la psychologie. Et se montre parfois un brin désabusé : «Cela fait sept ans que je tiens ce bar. Au début, je voulais que mes clients approchent le bouddhisme à travers ce lieu. Mais en vérité, la majorité des Japonais ne connaît rien à la religion. J'espère toutefois toujours que ce bar les aide à se sensibiliser à quelques éléments spirituels.» Au Bozu Bar, Takahide Haneda voit parfois passer des touristes intrigués par l'idée de venir boire un verre de whisky ou une bière artisanale servi par un moine. Naturellement, la conversation finit toujours par déboucher sur les différents temples de la ville. «Dans ce cas, je recommande à mes clients de toujours demander qui a construit le bâtiment et pour quelle raison», résume Takahide Haneda. A ce propos, connaît-il l'histoire de son propre temple ? «Non, toujours pas, répond-il. Le Kōon-ji date de l'époque d'Edo, et moi je suis issu de la dix-septième génération...»

L'histoire des Pavillons d'or (Kinkaku-ji) et d'argent (Ginkaku-ji), les plus célèbres temples de Kyoto (le premier a donné son nom à l'œuvre la plus fameuse du romancier Yukio Mishima) peut, elle, se lire dans tous les guides. Rares cependant sont les touristes qui savent que tous deux dépendent du Shōkoku-ji, un temple situé au nord du parc du Palais impérial. Raitei Arima, 84 ans, règne à la tête de cette trilogie. A ce titre, il a la haute responsabilité d'accueillir les chefs d'Etat et autres personnalités de passage à Kyoto. L'homme reçoit avec une douceur, une gentillesse et une simplicité qui tranchent avec l'image de religieux inflexible qu'il donne parfois de lui : dans un pays consensuel, Raitei Arima s'est en effet clairement prononcé en faveur de l'abolition des armes nucléaires dans le monde et contre la révision de la Constitution japonaise, souhaitée par le Premier ministre

Shinzō Abe. Des prises de position tranchées qui sont un signe de son pouvoir. Raitei Arima a, lui aussi, connu des débuts chaotiques dans sa vie religieuse. «Mes parents ont divorcé et on m'a envoyé dans un temple de Kyushu quand j'étais encore enfant, raconte-t-il. J'ai grandi loin d'eux et cette solitude m'a marqué.» Il est extrêmement rare qu'une personne extérieure à un temple en prenne la tête. Raitei Arima a pourtant gravi patiemment les échelons jusqu'à s'imposer au sommet des deux joyaux de Kyoto. «Les Pavillons d'or et d'argent sont des symboles de la culture japonaise depuis le

XVI^e siècle, observe-t-il. Mon rôle est de préserver ce patrimoine culturel. J'espère qu'en les visitant, les touristes saisissent un peu de la spiritualité du bouddhisme. Le mot

“tourisme” en japonais n'est-il pas composé des idéogrammes “voir” et “lumière” ?»

LE MOINE BARMAN A ÉCRIT DES PENSÉES SUR DES MORCEAUX DE PAPIER POUR LES CLIENTS

“tourisme” en japonais n'est-il pas composé des idéogrammes “voir” et “lumière” ?»

Aux antipodes du Pavillon d'argent qu'il jouxte, le Hōnen-in, situé au-dessus du chemin de la Philosophie, un canal paisible bordé de cerisiers, est un havre de sobriété et discréetion. Une porte au toit de chaume recouvert de mousse. Deux monticules de sable aux lignes pures. Et à l'orée de la forêt, les tombes d'illustres intellectuels japonais – dont l'écrivain Junichirō Tanizaki (1886-1965), auteur du fameux *Eloge de l'ombre*, et l'économiste Kawakami Hajime (1879-1946), le premier traducteur du Capital de Karl Marx en japonais. Le cadre sied au recueillement et les promeneurs y sont rares. En revanche, le moine Shinshō Kajita, 61 ans, y accueille régulièrement des artistes et des musiciens du monde entier. «Normalement les touristes ne restent ici qu'une vingtaine de minutes explique-t-il. Mais s'il y a un concert, ils peuvent passer deux heures, sentir plus de choses à travers ce temple et, j'espère, s'approcher du bouddhisme.»



Eric Bénard / Aridia.fr

Dans le quartier de Gion, cette pierre aurait un pouvoir sur les relations humaines. Après y avoir collé un *katastrof* où l'on écrit son voeu, on passe dans le trou, on avance, on crée une relation ; à reculons, on en défait une.



Nano Cañó / Luz / Cosmos

Ce prêtre shintoïste officie devant les célèbres torii (portiques) menant au sanctuaire Fushimi Inari. Erigé en 711, ce dernier est dédié à la déesse du riz Inari et plus largement à la richesse.

Retour au Taizō-in. Daiko Matsuyama a suivi trois ans d'initiation avant de devenir moine zen. Pour cela, il s'est retiré dans un monastère cerné de forêts, près de Tokyo. «Je n'avais de liens avec le monde extérieur qu'au moment du *takuhatsu* ou lors des cérémonies menées chez des particuliers. Je me réveillais à 3 heures, avant le lever du soleil, me couchais vers 23 heures ou minuit. Nous n'avions que trois minutes pour nous baigner le soir. Les jours où j'avais quelques heures de pause, je me précipitais chez le dentiste ou aux bains publics.» Durant ces journées entières dédiées au travail physique et à la méditation, Daiko Matsuyama n'a jamais eu le temps de lire. «Contrairement à un monastère catholique qui permet l'étude, la transmission bouddhiste zen se fait seulement à travers l'expérience et la pratique, explique-t-il. On ne peut connaître le chaud et le froid

qu'en les ressentant.» C'est d'ailleurs en marchant qu'il a compris réellement l'enseignement du Bouddha : Daiko Matsuyama a parcouru à pied la distance qui sépare Saitama, près de Tokyo, et Kyoto. Trois heures en train, mais vingt-huit jours de marche à travers la montagne. «Une femme m'a donné des chaussures, un enfant un bonbon à la pomme, raconte-t-il. D'autres se sont plaints de mes chants qu'ils jugeaient bruyants. Si j'avais porté des vêtements normaux, je n'aurais pas vécu la même chose. Ce n'était pas à moi que ces gens s'adressaient, mais au bouddhisme.» Aujourd'hui, Daiko Matsuyama se lève un peu après le soleil, vers 5 heures. Prend désormais le temps d'étudier. Passe deux à trois heures par jour à nettoyer le jardin, activité qu'il assimile au nettoyage de l'esprit. Deux fois par mois, il quitte Kyoto. Deux fois par an, l'archipel. En 2017, il s'est rendu au Bhoutan, ainsi qu'aux

Etats-Unis, où il a notamment donné des conférences sur le zen à Seattle et dans la Silicon Valley. «Un peu comme les sushis, le zen en Occident est très différent de celui du Japon ! s'amuse-t-il. Il est exercé de manière très utilitaire, pour obtenir quelque chose, une meilleure position ou de l'argent. Mais avoir un but, c'est justement renforcer le cercle vicieux dont nous devons nous extraire. Le zen est juste une manière d'y voir plus clair sur soi-même.»

Daiko Matsuyama saisit son sensu, l'éventail qui représente dans le zen le déploiement des enseignements du Bouddha dans l'espace et le temps. Puis se lève et retourne à ses activités. Restent le clapotis de la rivière et le dialogue silencieux des deux jardins secs, le yin aux cailloux gris, le yang aux cailloux blancs. Le cerisier qui pleure et Kyoto, l'éternelle, qui sourit. ■

Rafaële Brillaud

LES BONNES ADRESSES de nos reporters

LUCILLE REYBOZ

Installée à Kyoto depuis 2007, notre photographe a cofondé le festival Kyotographie (kyotographie.jp). Prochaine édition : du 14 avril au 13 mai 2018.

PARCS ET TEMPLES

1. RIVIÈRE KAMO

C'est une formidable respiration au cœur de la ville. Le long de la Kamo-gawa, littéralement la «rivière aux canards», de larges berges verdoyantes accueillent cerisiers et maisons à terrasses sur pilotis. Les jours de beau temps, on peut acheter des onigiri frais (boules de riz) près de la gare Demachiyanagi et improviser un pique-nique sur l'herbe. Des rapaces tournoient dans les airs, l'eau chante. Ici, Kyoto a un goût de campagne et de liberté.

2. SHŌKOKU-JI

A cinq minutes à pied de la station de métro Imadegawa, dans le nord de la ville, le petit espace vert jouxtant le temple est un endroit propice à la contemplation, sous l'ombre de grands pins. Dans le parfum des aiguilles et de l'écorce, les Landais s'y sentiront un peu chez eux, même si les courbes des édifices religieux sont là pour leur rappeler qu'ils se trouvent de l'autre côté de la planète.

3. SHIMOGAMO-JINJA

A l'embouchure des rivières Kamo et Takano, ce sanctuaire shinto est l'un des plus anciens du Japon. C'est d'ici que démarre chaque 15 mai, la procession Aoi Matsuri, l'un des trois grands festivals historiques de la ville. Son salon de thé en plein air s'apprécie particulièrement au printemps et à l'automne. Ouvert tous les jours de 6 h à 17 h. www.shimogamo-jinja.or.jp/english



James Whitlow Delano / Cosmos

Chez Kaikado, les boîtes à thé sont encore faites à la main.



Alamy / Hemis.fr

Un bon namagashi, douceur sucrée, comble les cinq sens.



JTB Photo / UIG / Agefotostock

Le Shimogamo-jinja est niché au cœur d'une forêt primaire.

RAFAËLE BRILLAUD

Vivant sur place depuis 2013, notre journaliste a publié en 2015 *Portraits de Kyoto* (éd. Hikari).

4. RYŌSOKU-IN

Dans ce vieux monastère du quartier historique de Gion, on peut s'initier au zazen, la méditation de l'école bouddhiste zen. Et en été, admirer dans son jardin des plantes herbacées en pleine floraison. Ouvert du lundi au vendredi, de 10 h à 17 h, sur réservation. ryosokuin.com

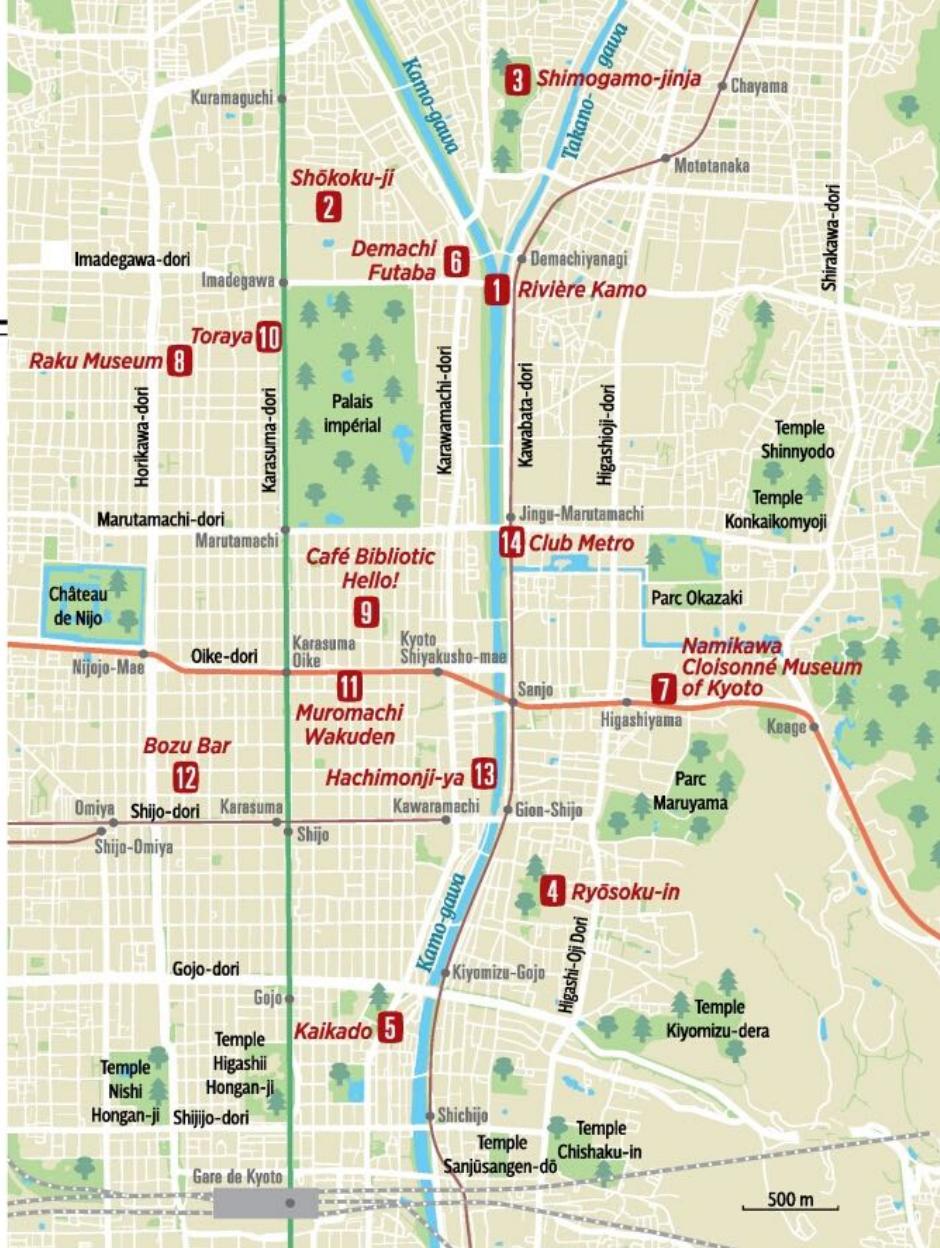
MAGASINS

5. KAIKADO

Cette maison fondée en 1875 et située près de la gare Kiyomizu-Gojō, fabrique des boîtes artisanales en laiton, cuivre ou étain, qui étaient autrefois dédiées au thé, mais qui peuvent aussi servir à conserver épices ou biscuits. Des lignes pures et simples signées par une même famille, qui a su préserver son savoir-faire et son identité en dépit des modes ou des aléas du marché. Ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 9 h à 18 h. kaikado.jp

6. DEMACHI FUTABA

Il y a toujours la queue devant Demachi Futaba, près de la galerie marchande Masugata Shōtengai. Cette pâtisserie est en effet l'une des enseignes réputées de mame mochi, un gâteau de riz gluant parsemé de haricots rouges ou noirs, légèrement salés, que l'on va ensuite savourer sur les rives de la Kamo-gawa. Fermé mardi et jeudi. 236 Seiryucho, Kamigyō-ku.



MUSÉES

7. NAMIKAWA CLOISONNÉ MUSEUM OF KYOTO

Dans une maison en bois, dont une partie est sur pilotis et donne sur un joli jardin, ce petit musée expose quelques émaux d'une beauté absolue. Ouvert tous les jours, sauf les lundis et jeudis, de 10 h à 16 h 30 (métro Higashiyama). www8.plala.or.jp/nayspo/eng.html

8. RAKU MUSEUM

Cet art de la poterie japonaise remonte au XVI^e siècle, quand une famille d'artisans commença à réaliser des bols en céramique pour un célèbre

maître de thé, Sen no Rikyū. Le musée rend hommage à cette dynastie de potiers. Plus de 1000 trésors y sont exposés, ainsi que les instruments utilisés pour leur cuisson et leur façonnage. Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 16 h 30. raku-yaki.or.jp/e/museum/index.html

SALONS DE THÉ, CAFÉS ET RESTAURANTS

9. CAFÉ BIBLIOTIC HELLO!

A la sortie du métro Marutamachi, cette maison traditionnelle en bois cache, derrière une rangée

de bananiers, un endroit cosy meublé de canapés, de hautes étagères de livres, de plantes et de bouquets soignés... On peut y manger ou siroter un verre en profitant du WiFi. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 11 h 30 à minuit. cafe-hello.jp

10. TORAYA

Choisissez un *namagashi* de saison (pâtisserie fraîche à base de pâte de haricots sucrée), puis allez le déguster dans le jardin attenant, qui donne sur un plan d'eau et un petit temple. Les puristes découperont la texture souple avec un bâtonnet de bois. Ouvert tous les jours de 10 h

à 18 h (métro Imadegawa). global.toraya-group.co.jp/pages/kyoto-ichiyo-shop

11. MUROMACHI WAKUDEN

La kaiseki, la haute cuisine de Kyoto, est à son sommet dans cette vénérable maison située à 5 min de la station de métro Karasuma Oike. L'hiver, on déguste un *kaburamushi* (poissons cuits à la vapeur surmontés de navets rapés) et, quelques mois plus tard, un *haru no nabe*, marmite de printemps et ses légumes amers accompagnés d'une succulente viande de bœuf. On peut y déjeuner pour 50 € environ. Pour le dîner, comptez 70 à 100 € par personne pour un inoubliable festin de huit plats et deux desserts. Ouvert du mercredi au lundi, de 11 h 30 à 13 h 30 et de 17 h 30 à 22 h. wakuden.jp/ryotei/en/muromachi

VIE NOCTURNE

12. BOZU BAR

13. HACHIMONJI-YA

14. CLUB METRO

Après un verre au Bozu Bar, tenu par un moine, les chemins du Kyoto underground mènent au Hachimonji-Ya, situé sur le canal animé de Kiyamachi. Son patron, Kai Fusayoshi est un photographe légendaire. Les artistes aiment se retrouver chez lui chaque dernier samedi du mois, avant de filer au meilleur club de la ville, le Metro, à la station Jingu-Marutamachi. Bars de 18 h à minuit. Club jusqu'à 3 h. kaifusayoshi.website/hachimonjiya.html, metro.ne.jp

EN COUVERTURE | **Kyoto**



12 BALADES INOUBLIABLES AUTOUR DE KYOTO

Notre reporter, qui vit au Japon, a tiré de son carnet de route un choix de terroirs, beautés et saveurs typiques du cœur de l'archipel. Tous accessibles en train depuis la capitale du Kansai.

TEXTE DE RAFAËLE BRILLAUD



1 AMANOHASHIDATE, PRESQUE LE PARADIS

C'est une langue de sable blanc de 3 km qui traverse en ondulant la baie de Miyazu, au bord de la mer du Japon, à 2 h de train de Kyoto. Amanohashidate est présentée depuis le XVII^e siècle comme l'un des trois plus beaux paysages de l'archipel (avec deux autres îles, Miyajima, près d'Hiroshima, et Matsushima, au nord de Fukushima). On peut s'y promener à l'ombre de milliers de pins tordus par les vents ou se baigner dans des eaux claires. Et sur l'autre rive, depuis les hauteurs du parc Kasamatsu, accessible en funiculaire, s'adonner à une étrange tradition : regarder le paysage en mettant sa tête entre ses jambes. Un pont semble ainsi flotter dans les airs. Normal : Amanohashidate signifie, au choix, le pont du ciel, ou du paradis.

EN COUVERTURE | Kyoto





2 OSAKA, LA VILLE QUI NE JEÛNE JAMAIS

Troisième ville du pays après Tokyo et Yokohama, Osaka est la cité du kuidaore, littéralement «manger jusqu'à se ruiner». Les gourmands se pressent pour savourer sa cuisine dans ses *yatai*, des échoppes ambulantes, ses *tachinomi*, des brasseries où l'on mange et boit debout, et autres étals typiques. Dans le quartier populaire de Dōtonbori, le long du canal éponyme, ou sur le marché de Kuromon Ichiba, les passants dégustent *okonomiyaki* (sortes de galettes de chou), *takoyaki* (beignets de poulpe), poisson cru ou brochettes. Dans leur guide Kyoto-Osaka 2018, les limiers du Guide Michelin ont sélectionné, au cœur de cette ville dynamique, quatre restaurants trois-étoiles et dix-sept deux-étoiles.

EN COUVERTURE | Kyoto





3 KOYASAN, LA MONTAGNE SACRÉE

Parmi les cèdres du Japon centenaires, le cimetière Okuno-in aligne des milliers de stèles sous lesquelles reposent empereurs et samouraïs, mais aussi des gens ordinaires. Pour s'y rendre depuis Kyoto, à 2 h de train, il faut s'arrêter à la gare de Gokurakubashi, puis prendre le téléphérique montant sur le mont Koya. Là, à 900 m d'altitude, se trouve un complexe de 117 temples, haut lieu du bouddhisme japonais, le Shingon, fondé il y a plus de 1200 ans par le prêtre Kūkai. Une cinquantaine de monastères proposent sur place un hébergement aux pèlerins ou aux visiteurs. Faire shukubo, c'est-à-dire dormir chez les moines, est l'occasion privilégiée d'expérimenter repas végétariens, prières à l'aube (facultative !), mais aussi méditation, calligraphie ou lecture de sutras.

EN COUVERTURE | Kyoto





4 UJI, UN SUBTIL PARFUM DE THÉ VERT

A flanc de coteaux, ces rangées impeccables d'un vert profond sont des plantations de théiers.

A 14 km au sud de Kyoto, Uji est la capitale japonaise du thé depuis huit siècles : arrivée de Chine, cette plante trouva ici un terrain favorable pour pousser.

Après une visite de l'élégant temple Byōdō-in, on peut s'initier en ville aux trois variétés de thé exploitées : le *matcha*, à l'onctuosité mousseuse, qui se cultive en ombrage, en couvrant les plants pour les protéger de la lumière ; le *sencha*, 70 % de la production locale et thé le plus consommé au Japon, dont les feuilles sont séchées, puis cuites à la vapeur et malaxées ; et enfin le thé suprême, le *gyokuro*, issu de la fusion entre ces deux techniques. Un breuvage d'exception.



Sean Pavone / hemis.fr

Les rochers liés d'Ise figurent les dieux créateurs de l'archipel.



Jui-Chi Chan / hemis.fr

Himeji abrite l'un des plus beaux châteaux en bois du Japon.



Danièle Schneider / Photononstop

A Nara, les cerfs sont sacrés et se déplacent en liberté.

5 ISE, UNE ODE SHINTOÏSTE À L'AMOUR

Une *shimenawa* (corde sacrée en paille de riz) de 35 m qui enlace deux gros cailloux battus par les flots. Au large de Futami, à 2 h 30 de train de Kyoto, les *Meoto Iwa*, les «rochers mariés», symbolisent l'union d'une femme et d'un homme. Un petit *torii*, portail qui sépare le monde sacré de l'univers du profane, coiffe le plus gros rocher (9 m de hauteur). De mai à juillet, depuis la rive d'en face, on peut voir le soleil se lever entre les «mariés» de pierre. De novembre à janvier, pour le plus grand bonheur des photographes, c'est au tour de la lune. Plus loin dans les terres, la ville d'Ise recèle les lieux de culte shinto les plus vénérés du Japon. L'origine du *Kōtai-jingū*, où l'on vénère la déesse solaire, et du *Toyouke Daijingū*, voué à celle de la nourriture, des vêtements et du foyer, remonterait au III^e siècle. Tous les vingt ans, les deux sanctuaires sont reconstruits à l'identique lors d'une grande cérémonie. Un chantier rituel, dont le dernier (le 62^e) date de l'automne 2013, à l'ampleur et la régularité uniques au monde.

6 NARA, PROMENADE PARMI LES CERFS ET LES DIEUX

Ici, il est recommandé d'avoir toujours en poche des *shika senbei*, des biscuits pour les cerfs. Dans cette ancienne capitale du Japon (au VIII^e siècle), les cerfs Sika sont en effet chez eux et se déplacent en totale liberté. Souvent, on en croise même dans la rue. Dans ce cas, les agents de la circulation arrêtent le trafic pour laisser passer ces animaux sacrés, considérés par certains comme les gardiens de la ville. La majorité de ces animaux vit dans le parc de 500 ha attenant au sanctuaire shinto *Kasuga-taisha*. On se laisse envouter par la beauté des 1000 lanternes de pierre recouvertes de lichen postées le long du sentier, et des lanternes de bronze, suspendues aux bois laqués de rouge des corridors du mausolée. Autre trésor religieux de Nara, le *Tōdai-ji*, impressionnant temple bouddhique fondé en 752. Son bâtiment principal, le *Daibutsuden*, qui abrite le Grand Bouddha,

est l'une des plus grandes constructions en bois du monde (57 m de long par 50 de large).

7 HIMEJI, VISITE CHEZ LES SAMOURAÏS

Lorsque les mille cerisiers alentour sont en fleur, il semble surgir d'un nid de pétales roses. Situé sur la route reliant Kyoto à Hiroshima, à moins d'une heure de train de Kyoto, le château de Himeji, surnommé «le héron blanc», frappe par sa couleur de lis et ses courbes élégantes évoquant un oiseau qui déploie ses ailes. C'est l'un des douze derniers châteaux en bois du Japon à avoir résisté aux guerres et aux incendies depuis l'époque féodale (il date du XIV^e siècle), et c'est aussi le plus célèbre du pays. Le cinéaste Akira Kurosawa, décédé en 1998, y tourna des scènes de *Kagemusha* et de *Ran*. Son architecture féodale a retrouvé de sa superbe en 2015 après cinq longues années de rénovation. En flânant dans le *Kōko-en*, jardin attenant, on peut se croire, l'espace de la balade, invité chez les samouraïs.

8 KINOSAKI, UN VIVIFIANT RETOUR AUX SOURCES

Cette très jolie station thermale qui s'étire le long de la rivière Otani, bordée de cerisiers, se situe à 2 h 30 de train de Kyoto. Ici, en hiver, les visiteurs ne manquent jamais de goûter au célèbre crabe *matsuba*. Mais la grande attraction de Kinosaki est ailleurs : dès l'arrivée à l'hôtel ou au *ryokan*, on se déleste de ses vêtements pour déambuler dans les rues en *yukata* (kimono léger) et *geto* (sandales en bois) avant de plonger nu dans les eaux brûlantes des *onsen* de la ville, grâce à un pass illimité. Kinosaki possède sept sources chaudes publiques, dont les eaux et la configuration diffèrent. L'emplacement de la plus ancienne, *Kono-yu*, correspondrait à l'endroit où l'on aurait aperçu une cigogne orientale soignant son aile blessée dans les eaux miraculeuses. La ville thermale aurait été fondée il y a 1 300 ans, quand, après 1 000 jours de prières pour la santé de la population locale, le prêtre bouddhiste Douchi Shonin vit soudain une source chaude jaillir du sol.



9 KOBE, L'EMPIRE DU BOEUF ET DU SAKE

L'immense ville portuaire de Kobe n'est pas seulement réputée pour produire l'une des meilleures viandes de bœuf du monde. C'est aussi un haut lieu du saké et plus précisément de la marque Hakutsuru, «la grue blanche», déposée en 1885. Après le séisme de 1995, qui fit près de 6 500 morts, la production fut relocalisée dans une usine moderne. La brasserie historique, elle, n'a pas bougé. Dans le quartier de Nada, elle abrite désormais un musée, gratuit, où l'on s'initie à la fabrication du vin de riz, ragaillardi par la dégustation de quelques échantillons.

10 INE, SOUS LE SIGNE DU POISSON ET DES FUNAYAS

Une mer couleur émeraude, un collier de petites maisons en bois qui semblent posées sur l'eau, le vert sombre des montagnes boisées

en toile de fond. Méconnu et paisible, Ine, qui se trouve à environ 3 h de train puis de bus de Kyoto, est l'un des rares villages de pêcheurs préservés du Japon. Sa particularité ? Alignées sur les rives du golfe de Wakasa, 230 funaya, des «maisons de bateaux» traditionnelles sur pilotis qui datent de l'époque d'Edo (1603-1867). Le rez-de-chaussée, au niveau de la mer, fait office de garage pour les embarcations, et l'étage sert d'habitation. Une halte dans cette crique permet de goûter l'atmosphère d'une vie locale encore centrée sur la pêche et l'agriculture.

11 MIYAMA, UNE RAVISSANTE ESCAPADE RURALE

Une poignée de chaumières à l'orée de bois de cèdres du Japon : Miyama, et plus particulièrement le lieu-dit Kayabuki no Sato, ou «village aux toits de chaume», est le témoin du Japon rural d'antan. Ses maisons traditionnelles, appelées minka,

sont encore le lieu de vie et de travail des paysans ou artisans locaux. Une nuit dans une minshuku, ces chambres d'hôtes japonaises au prix modéré, parfait la sensation d'avoir été transporté dans le temps.

12 NACHI NO TAKI, UNE CASCADE SUR LA ROUTE DES PÉLERINS

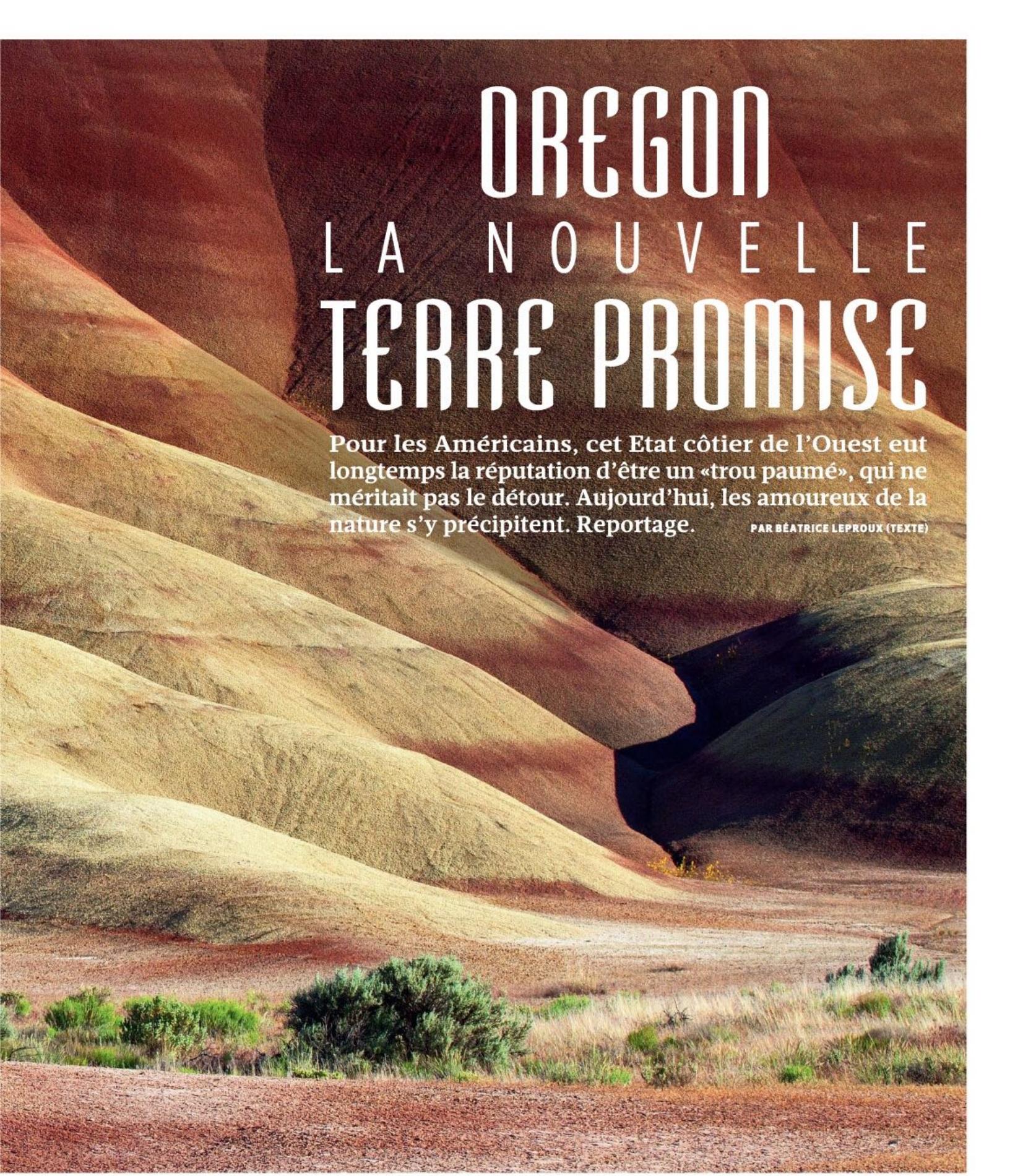
Un sentier de pavés moussus, le Daimon-zaka qui serpente au milieu des cèdres et des camphriers, puis soudain vous voilà face à la plus haute cascade de l'archipel : les chutes de Nachi, 133 m de haut et 13 m de large ! Une splendide pagode vermillon surplombe ce lieu sacré, qui mêle bouddhisme et shintoïsme, cerné d'une nature majestueuse et puissante. C'est l'une des étapes du pèlerinage du Kumano Kodō, effectué par les fidèles depuis plus de mille ans à travers la péninsule montagneuse de Kii. En train puis en bus, il faut compter environ 4 h pour s'y rendre depuis Kyoto.

DÉCOUVERTE



Andrea Pozzi / Sime / Photononstop

Toutes les nuances de l'or, du bronze, de l'ardoise ou de la brique composent la palette des Painted Hills, ces «collines peintes» qui se sont formées il y a

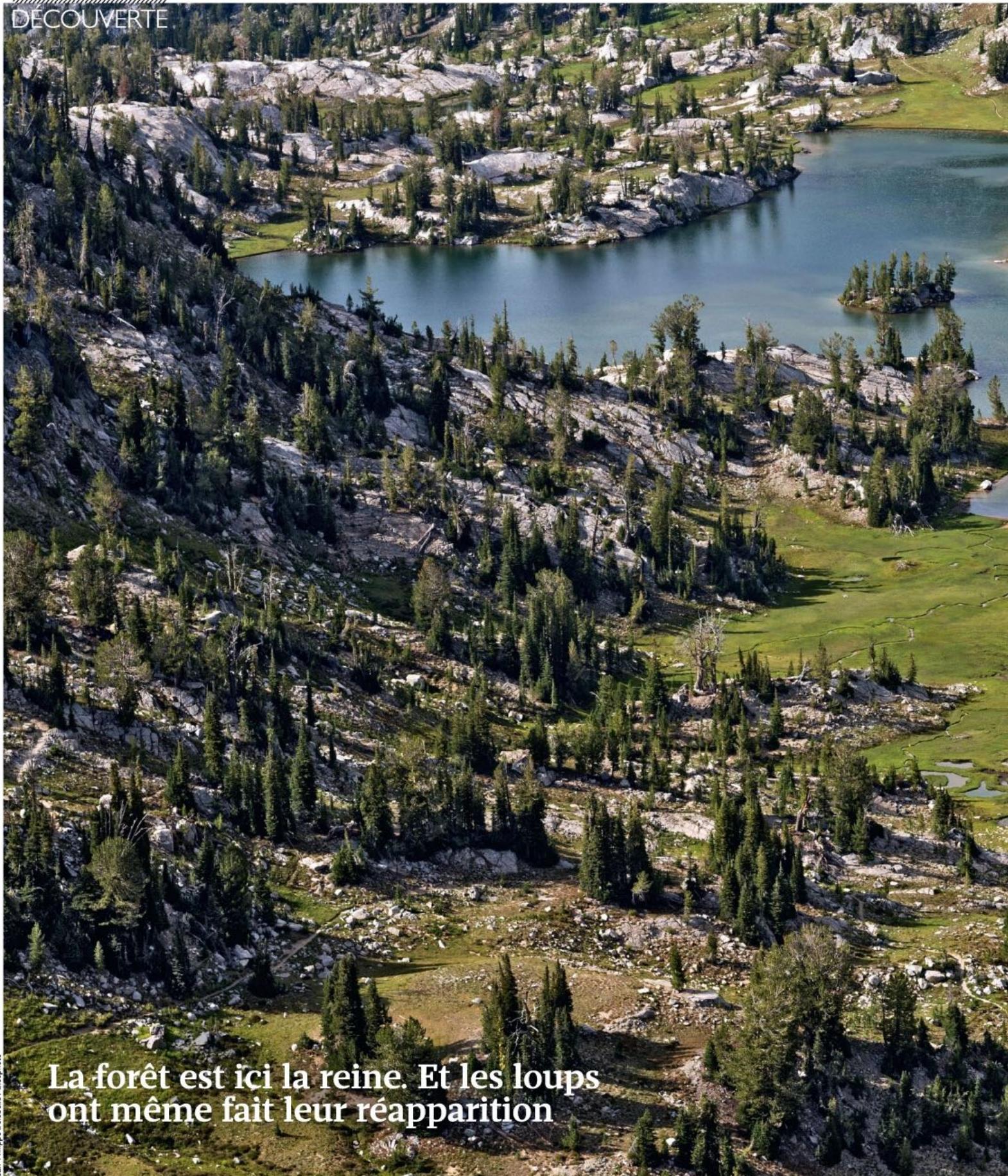


OREGON LA NOUVELLE TERRÈ PROMISE

Pour les Américains, cet Etat côtier de l'Ouest eut longtemps la réputation d'être un «trou paumé», qui ne méritait pas le détour. Aujourd'hui, les amoureux de la nature s'y précipitent. Reportage.

PAR BÉATRICE LEPROUX (TEXTE)

une vingtaine de millions d'années dans le centre de l'Oregon. L'éclat des bandes d'argile, de latérite ou de lignite varie selon la luminosité et l'humidité.



La forêt est ici la reine. Et les loups ont même fait leur réapparition



des colons, au XIX^e siècle, furent le fief des Nez-Percés. Ces Amérindiens avaient trouvé le nom idéal pour ce site idyllique : la Belle Vallée où l'eau serpente.

Le littoral, sauvage et accueillant,
est protégé par la loi depuis cinquante ans

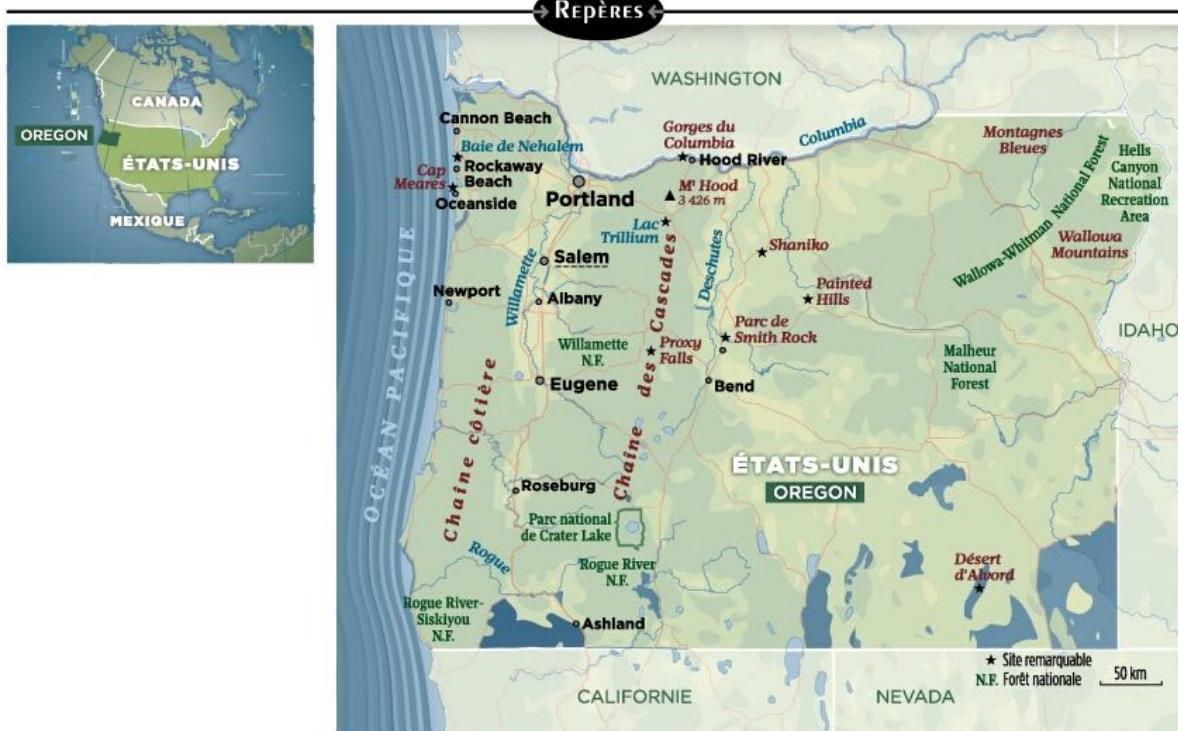


Bill Ross / Flirt / Photostock

Avec sa plage de sable blond et ses pains de sucre qui se dressent dans la baie, Cannon Beach, 1 600 habitants, est l'une des stations balnéaires les plus prisées de la



côte Pacifique. Depuis 1967, les 584 km de rivages de l'Oregon sont sanctuarisés. Pas question de les privatiser ou de les bétonner.

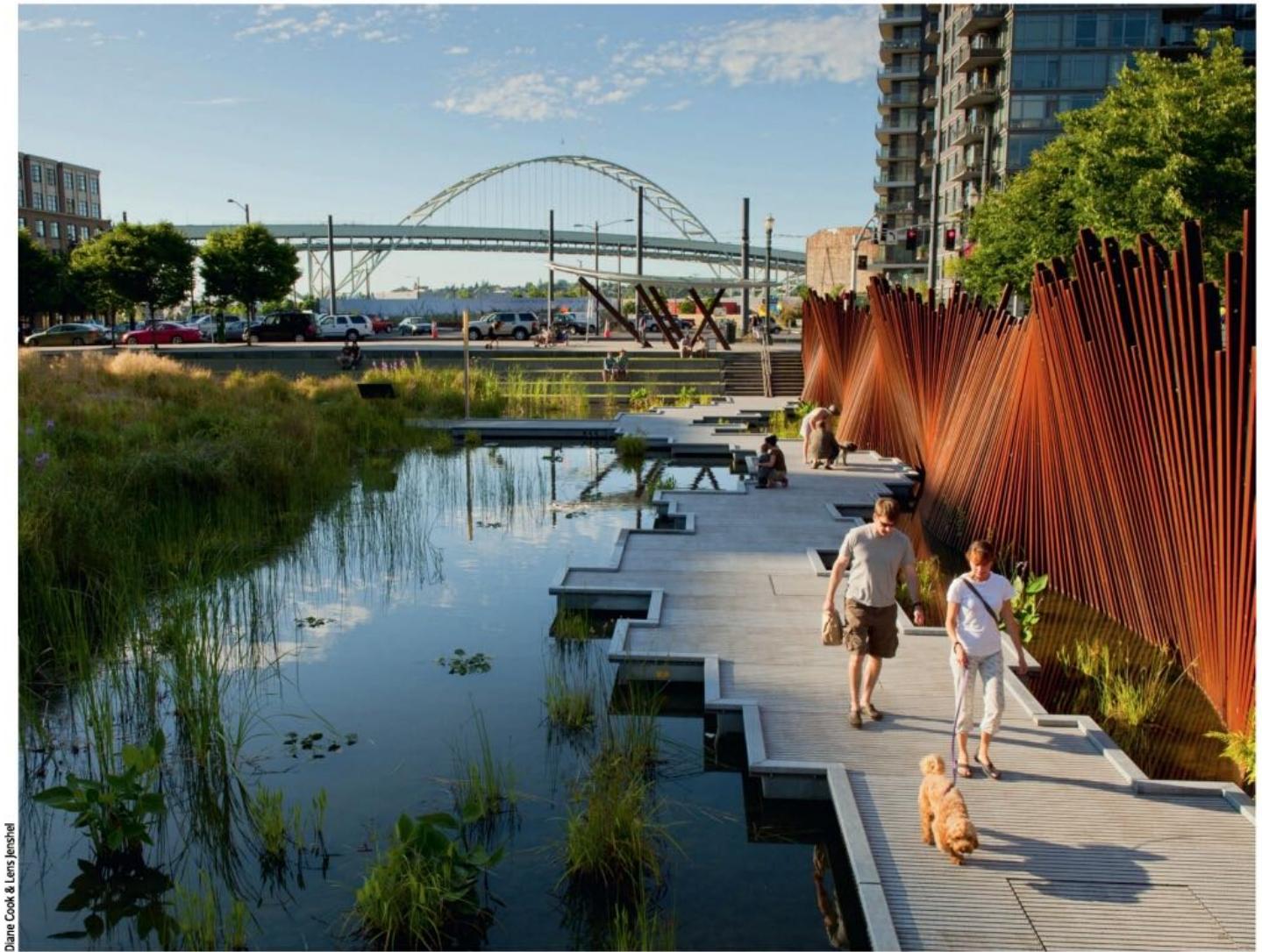


Comme des araignées, ils grimpent. Avec précaution et régularité. Bras et jambes écartés à la recherche d'une prise fiable. Au-dessus des deux hommes, une flèche de basalte de plus de cent mètres de haut et un ciel bleu sans tache. Tout autour, des falaises de tuf doré. En contrebas, un cours d'eau, qui a creusé son lit dans les gigantesques coulées de lave craquées jadis par les volcans environnants, se jette dans la rivière Deschutes. Là, dans le bouillonnement blanc des rapides, l'éclair coloré de plusieurs rafts. Sur la rive, un homme hurle de joie, bras levés en signe de victoire : il vient de relever son filet chargé de deux énormes saumons... Non, il ne s'agit pas du tournage d'un film. La scène est réelle, et même banale dans l'Oregon. Situé dans le centre de cet Etat américain, le parc de Smith Rock est un paradis pour les fous d'activités de plein air. Après sa séance d'escalade, éprouvé mais radieux, Ben Cole, 32 ans, développeur informatique, délace ses chaussons. «Avec des voies aussi magnifiques, c'est une étape de classe mondiale pour les grimpeurs, affirme-t-il. C'est pour tout ce qu'offre la nature en Oregon que j'ai quitté le Colorado. Et j'ai sans difficulté trouvé un job.»

A l'image de Ben Cole, de plus en plus d'Américains et d'étrangers se tournent vers ce territoire du littoral Pacifique grand comme la moitié de la France. «Depuis 2010, l'augmentation de la population y est très significative : l'Oregon, quatre millions d'habitants, se classe dans le top dix des Etats à la plus forte croissance démographique, avec une hausse moyenne de 1,4 % [contre 2,2 % pour le numéro un, l'Idaho], atteste Jason Jurjevich, directeur adjoint du Centre de recherche sur la population de l'université d'Etat de Portland. Il y a eu 65 000 nouveaux venus en 2017, dont 18 % venaient de Californie, et 15 % d'Asie ou d'Amérique latine.»

Canyons, déserts, volcans, rivages luxuriants et sommets enneigés : tout est là

Pourtant, cette région fut longtemps ignorée, délaissée, voire méprisée. Les Américains l'affublaient d'adjectifs peu flatteurs – *misty*, «brumeuse», revenait souvent –, la surnommaient avec dédain «*a nowhere place up the coast*» («un trou paumé là-haut sur la côte»), ou moquaient ses «*cities hardly worth a visit*», ses «villes qui ne valent pas le détour». Mais tout a changé. Ses cités à taille humaine font désormais rêver les Américains en quête d'une meilleure qualité de vie, ***



Diane Cook & Leni Lehrer

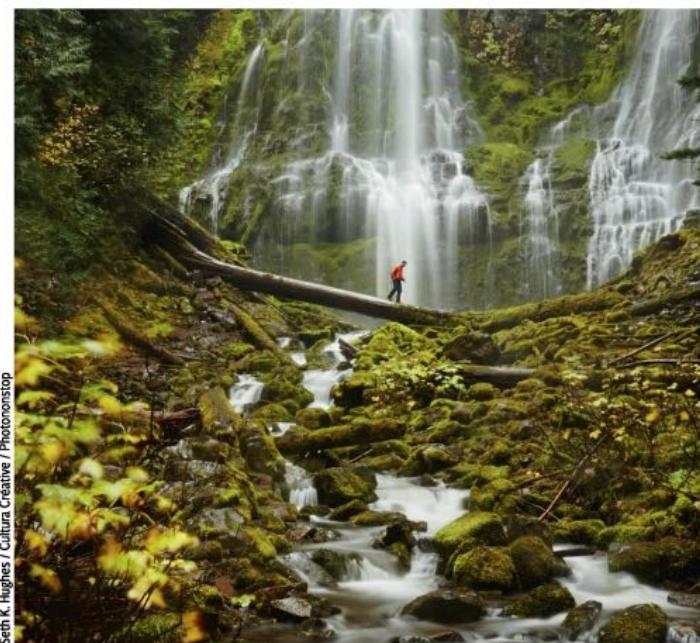
Une oasis en pleine ville : avec son ruisseau bordé d'érables, d'aulnes et de chênes, le Tanner Springs, créé en 2005, est l'un des 200 parcs de Portland.



Photos : Malte Jaeger / Laff / Rea



Marchés bio, food trucks tenus par des chefs (à d.), festivals gastronomiques et une centaine de brasseries artisanales (à g.)... Portland est une ville de goût !

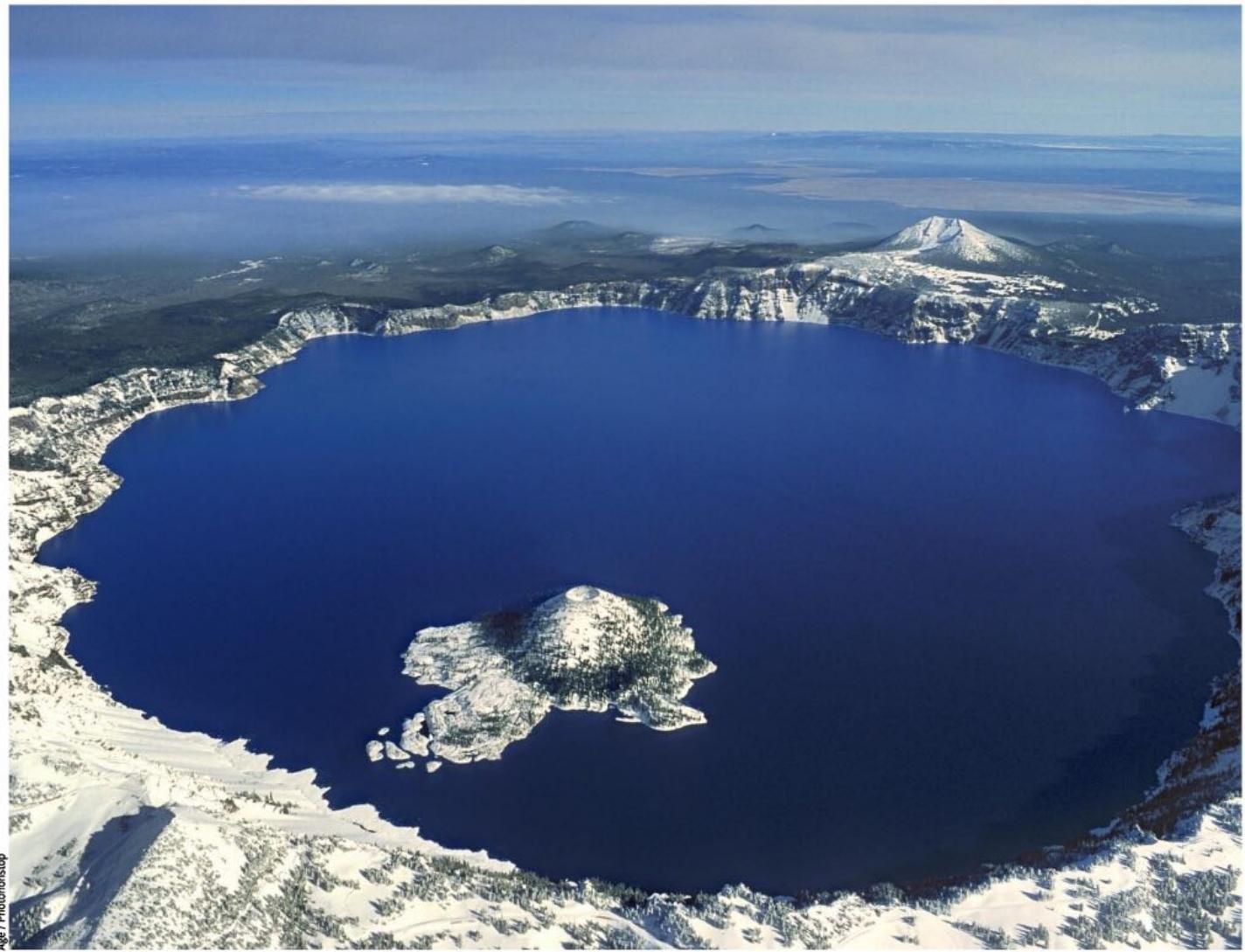


Seth K. Hughes / Cultura Creative / Photostock



ImageBroker / Biosphoto

Randonnée au ras des Proxy Falls, des chutes hautes de 68 m (à g.), ou canotage sur le lac Trillium (à d.) : les fans de virées nature sont comblés.



Age / Photostock

Une légende amérindienne dit que le Feu et la Neige se sont affrontés ici. De ce combat serait né ce lac, Crater Lake, dans la caldeira d'un volcan, à 2 100 m.

••• en harmonie avec la nature. Et de fait, en quelques heures de route, on passe des canyons et des hauts plateaux désertiques de la frontière est au Pacifique et ses 584 kilomètres de côtes sauvages, avec végétation luxuriante, sable blond et pains de sucre. Et entre les deux, on trouve des sommets enneigés, des volcans, des déserts de dunes et de lave, et des forêts épaisse...

«Que Portland reste bizarre», la devise officieuse, orne mugs et T-shirts

Une ville est symbolique de l'attractivité de l'Oregon : Portland, dans l'extrême nord. L'été dernier (la belle saison est celle des migrations internes aux Etats-Unis), elle a été la troisième métropole américaine après Seattle et Dallas à compter le plus de nouveaux venus. Des jeunes diplômés surtout, séduits par son dynamisme économique (le revenu des ménages y a crû de 8,7 % en dix ans) et des loyers moitié moins chers qu'à Seattle ou San Francisco. Moyenne d'âge : 29 ans. Située entre la montagne et l'océan, la capitale économique et démographique de l'Oregon a même été surnommée pour rire «la ville où les jeunes prennent leur retraite» dans la série télé *Portlandia*. Depuis 2011, celle-ci dresse un portrait satirique des 640 000 habitants, des «bobos-écolos-fantasques» obsédés par la nourriture bio, le développement durable, le bien-être animal ou les cultures alternatives... La ville se veut démocrate, progressiste, promarijuana [voir encadré] et prochoix [pour la liberté des femmes en matière de sexualité et de fertilité]. Et se revendique même excentrique : *Keep Portland weird* («Que Portland reste bizarre»), la devise officieuse, orne mugs et T-shirts.

Quand, en 2002, ils ont voulu quitter Cleveland, dans l'Ohio, pour la côte Ouest, Cynthia et Steven Hunt, 48 et 52 ans aujourd'hui, médecin et consultant en management, n'ont pas hésité longtemps. San Francisco ? «Inabordable, superficiel et obnubilé par la réussite matérielle», jugent-ils. Seattle ? «Un centre financier international, mais totalement congestionné...» En comparaison, Portland faisait figure d'oasis. «Déménager ici, c'était renoncer à un salaire mirifique et à une immense propriété au profit d'une alimentation

Depuis 2016, la vente de cannabis est autorisée en Oregon. Une chaîne de magasins est même née : Serra (ici à Portland).



Olivier Thomas / Divergence

UNE IDÉE PAS SI FUMEUSE

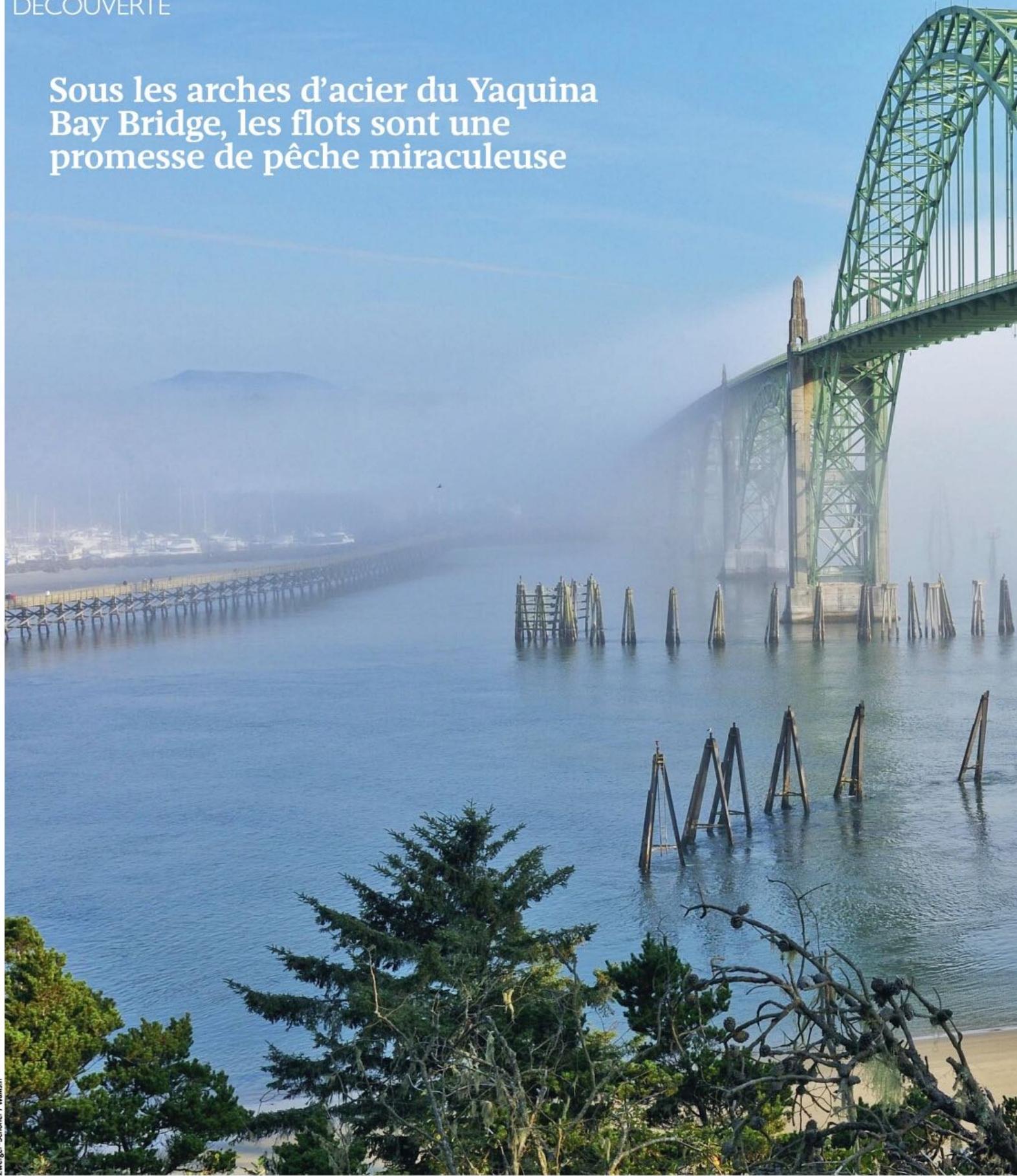
A peine poussée la porte de l'un des 500 dispensaries («dispensaires») de la région, l'odeur de la drogue saute au nez. Dans ces boutiques au décor très design, on trouve du cannabis sous toutes ses formes : joints (prerolls), lotions et infusions, barres chocolatées et biscuits, et toutes sortes d'accessoires, cendriers ou pipes à eau. En 1973, l'Oregon fut le premier Etat américain à dériminaliser la possession de marijuana en petites quantités, puis, en 1998, le second à en autoriser la vente sur prescription médicale. Depuis le 1^{er} janvier 2016, à la suite d'un référendum approuvé par 56 % des habitants, il y est même légal pour un adulte d'en consommer à des fins récréatives et d'en faire pousser dans son jardin (jusqu'à quatre pieds). Un nouveau marché qui dope l'économie locale. Mais aussi les finances publiques : 100 millions d'euros de taxes sur les ventes non thérapeutiques ont été recueillis entre janvier 2016 et août 2017 et investis dans l'éducation, la santé, les services de police...

saine, d'un sens important du collectif et d'un environnement protégé», explique Steven, qui télétravaille pour une multinationale (comme 20 % des néo-Orégonais). Désormais, le couple profite d'une multitude de petits quartiers praticables à pied ou à vélo, où fleurissent supermarchés et marchés bio, microbrasseries, cafés, galeries d'art et boutiques de déco. Et d'un cadre bucolique : Portland intra-muros offre de grandes promenades au bord de l'eau. Et plus de 200 espaces verts s'étalent sur 15 000 hectares, dont Forest Park, le plus grand parc urbain des Etats-Unis (six fois Central Park, à New York), pourvu de 113 kilomètres de sentiers. Autour, très peu de tours, plutôt des constructions à trois étages, des maisons individuelles et les bâties historiques du centre-ville.

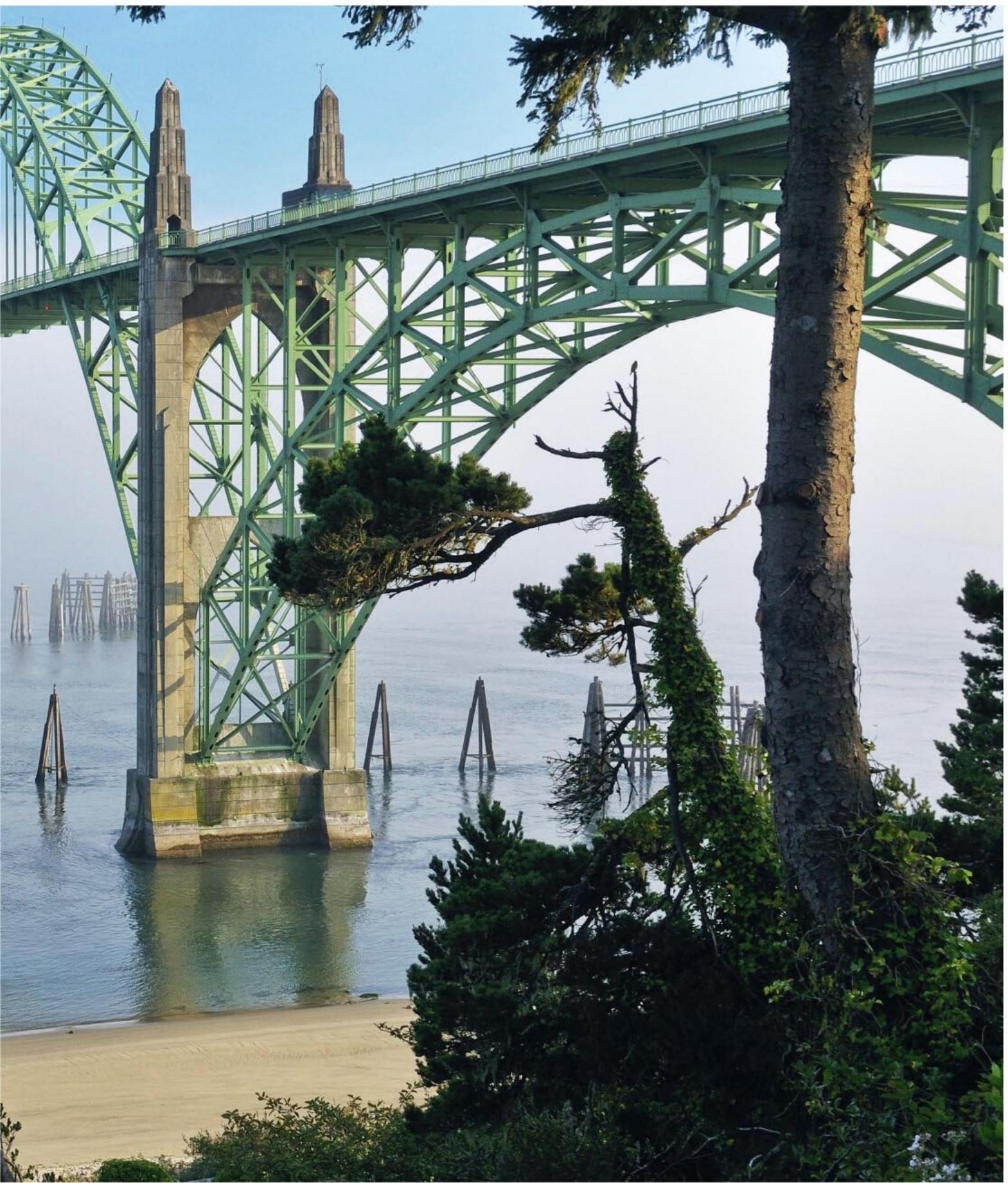
Où que l'on soit, cette modeste skyline ne dissimule jamais les neiges éternelles du mont Hood. A seulement une heure de Portland, le plus haut sommet de l'Oregon (3 429 mètres) attire skieurs et randonneurs, mais aussi des cinéphiles qui rêvent de dormir au Timberline Lodge, mythique hôtel d'altitude immortalisé dans le film *Shining* (1980). Le mont Hood draine quatre millions de visiteurs par an – autant que les gorges du Columbia, un canyon de 130 kilomètres de long. Au pied des montagnes, Hood River, bourgade bourgeoise de 6 000 habitants. Dans cette zone, le vent s'engouffre dans le fleuve Columbia comme dans un tunnel et se heurte au courant pour former des vagues de plus de deux mètres. L'été, des centaines d'ailes multicolores virevoltent au-dessus de l'eau : véliplanlistes, kitesurfers et kitefoileurs [leur planche est tractée par une aile d'eau permettant de survoler la vague] débarquent ici depuis le Canada ou même depuis la côte est des Etats-Unis.

S'adonner chaque jour à au moins un sport de plein air : tel est le credo des Orégonais. On jogge, on pédale, on grimpe, on pilote un cerf-volant ou on saute en parapente... Ce n'est peut-être pas un hasard si le géant mondial Nike est une firme orégonaise : ici, l'industrie des sports n'a jamais connu la crise. Mais aujourd'hui, les poids lourds de l'Internet et des nouvelles technologies, les Google, Facebook ou Apple, attirés notamment par un régime fiscal •••

Sous les arches d'acier du Yaquina Bay Bridge, les flots sont une promesse de pêche miraculeuse



Les piles de ce pont se noient dans la brume, près du port de pêche de Newport. Il enjambe l'estuaire du fleuve Yaquina, où s'épanouissent des



bancs d'huîtres et des armadas de perches, sébastes, saumons, crabes... Sur le front de mer, on peut admirer les baleines passer au large lors de leur migration printanière.

••• avantageux (comme l'absence de TVA et, dans certaines zones, l'exemption d'impôts fonciers), arrivent en force et implantent succursales et centres de données. Nombre de start-up font ce calcul et tentent leur chance dans les pépinières de Portland. Qui n'est pas la seule à profiter du phénomène. Au centre de l'Oregon, sur un volcan éteint, à 1 100 mètres d'altitude, au beau milieu de vieux champs de lave, la ville de Bend est aujourd'hui un fief de la high-tech, même si ses seuls gratte-ciel sont les cheminées d'anciens moulins. Consultant en marketing numérique à Ventura, dans le sud de la Californie, Micah Albert, 37 ans, cherchait «un endroit agréable pour une vie de famille». Il a sans peine décroché un job dans l'une des douze agences de Bend spécialisées dans le SEO, l'optimisation pour les moteurs de recherche sur Internet. L'océan à plus de 200 kilomètres, un problème pour ce fan de surf ? Pas du tout : Micah s'exerce tous les jours sur une vague artificielle créée en plein centre-ville sur la rivière Deschutes. «Toute sorte de gens s'installent à Bend pour sa politique sociale, note le démographe Jason Jurjevich. Sensible aux mouvements comme Black Lives Matter [«la vie des Noirs compte», mouvement antiraciste né en 2013], c'est une cité très ouverte et tolérante, envers les minorités sexuelles ou raciales, mais aussi envers les migrants en général.» De fait, l'Oregon, depuis une loi de 1987, est un Etat «sanctuaire» : il y est interdit d'arrêter une personne dont le seul délit serait d'être entrée illégalement dans le pays. Et tant pis pour la ligne édictée par Washington : suite aux pressions et menaces de représailles (suspension de certaines subventions) de l'administration Trump, Portland a même, avec Seattle, porté plainte pour violation de la Constitution.

«L'immigration intérieure et extérieure s'est aussi dirigée vers le sud de l'Oregon, poursuit Jason Jurjevich. On y trouve notamment beaucoup de retraités californiens.» Comme à Ashland, 22 000 habitants. Un ancien bastion hippie aux rues pentues plantées d'arbres et aux maisons de bois, qui a voté en 1993 une taxe sur les additions des restaurants pour financer la création de nouveaux espaces verts et l'ouverture d'une usine de traitement des eaux. La ville est aussi réputée pour sa passion des arts. Son fleuron : le Shakespeare Festival. Depuis 1935, il attire, entre mai et octobre, 300 000 comédiens et spectateurs de tout le continent. «Même si les spectacles affichent complet, on ne ressent jamais la cohue, explique Ellen Campbell, 61 ans, ex-informatrice de la Silicon Valley qui tient

un bed & breakfast à Ashland depuis 2001. Quand ils n'assistent pas aux représentations, les visiteurs se répartissent entre galeries d'art et boutiques, ou partent prendre un bol d'air pur dans la vallée de la Rogue ou les monts Siskiyou tout proches.»

«A quoi reconnaît-on un Orégonais dans une foule ? C'est le gars avec un gobelet vide à la main, qui court éperdu à la recherche d'une poubelle.» La nouvelle blague à la mode est non dénuée, peut-être, d'une pointe de jalouse. Car l'Oregon est un pionnier de la réglementation environnementale. En 1967, le Beach Bill a gelé définitivement tout nouveau projet immobilier sur le littoral. Puis, en 1971, un Bottle Bill a rendu obligatoire la consigne des canettes et des bouteilles. Mais la plus grande fierté de la région, ce sont les *Urban Growth boundaries laws*, les «lois de limitation de croissance urbaine», qui, depuis 1973, interdisent l'expansion des villes au-delà d'un périmètre défini, pour sauvegarder les forêts et les fermages alentour. Puis, en 1993, suite au refus de la Maison-Blanche de signer le protocole de Kyoto, Portland fut la première ville américaine à adopter un *Climate Action Plan*. Objectif : 40 % d'émissions carbone en moins avant 2030, et 80 % avant 2050. La cité a sorti le grand jeu : métro automatisé, réhabilitation du vieux tramway, 510 kilomètres de pistes cyclables et transports en commun gratuits dans le centre-ville. Résultat, un trafic automobile 20 % moins important que dans les autres villes américaines de même taille. «Depuis 1990, notre population a eu beau croître de 35 %, nous avons réduit de 21 % nos émissions de gaz à effet de serre, alors que, dans le même temps, la moyenne nationale augmentait de 7 %», se réjouit Kyle Diesner, du service développement durable de la mairie. Selon une étude nationale réalisée en 2017 par le site WalletHub.com, l'Oregon décroche la troisième place des Etats les plus respectueux de l'écologie, derrière le Vermont et le Massachusetts.

Bien sûr, l'Oregon n'est peut-être pas totalement le Pacific Wonderland (littéralement, «pays des merveilles du Pacifique») vanté sur les plaques d'immatriculation des années 1960. Certes, ici, on trie méticuleusement et on produit son compost, mais on part aussi à l'aventure dans les monts volcaniques en 4x4 et on dévale les pentes des dunes en buggy. Et sur le plan social, les plus modestes sont, comme ailleurs, poussés hors des centres-ville, et 15 % des Orégonais vivent sous le seuil de pauvreté. Enfin, la région est accueillante avec les étrangers, mais pas encore très métissée. «Portland reste l'une des villes les plus blanches des Etats-

Quand on va au restaurant à Ashland, ancien bastion hippie, on finance la création d'espaces verts

Unis», constate l'universitaire Jason Jurjevich. Mais ces contradictions ne découragent ni les nouveaux venus ni les touristes. Un petit pays de cocagne fait d'ailleurs l'unanimité : la vallée de la Willamette, qui s'étire depuis Portland vers le sud de la région, sur 200 kilomètres. En toile de fond, les Montagnes Bleues, couvertes de pins et peuplées de wapitis. Au premier plan, de verdoyants pâturages et des vignobles, des champs de blé ou de houblon qui dégringolent des collines... Ici, s'épanouissent une centaine de cultures différentes. Dont un pinot noir bichonné dans de petites exploitations familiales labellisées «durables». C'est ce cépage

qui a permis à l'Oregon de se construire une réputation, à partir des années 1980, quand des crus de la région ont obtenu la reconnaissance d'oenologues étrangers. De 265 en 2002, le nombre de propriétés viticoles de la Willamette est passé à plus de 700 aujourd'hui, dont la moitié consacrée au seul pinot noir. Barbe de trois jours au-dessus d'une chemise à carreaux, couteau greffoir à la ceinture, Alex Sokol Blosser, 43 ans, à la tête de trente-cinq hectares de vignes, inspecte un rang de céps. «Le climat, tempéré, et les sols volcaniques, très fertiles, sont parfaits pour toutes sortes de cultures, en particulier le pinot, explique-t-il. Et comme les terrains sont trois fois moins chers que chez eux, des vignerons français et californiens s'implantent ici.»

Avec les caves, le Fruit Loop, la «tournée des fruits», est un must. Poires, fruits rouges, noisettes... A une heure et demie à l'est de Portland, au pied du mont Hood, s'étalent des vergers opulents, entretenus notamment par une importante communauté d'origine japonaise. «Au XIX^e siècle, mûs par l'espoir d'une vie meilleure dans un paysage qui leur rappelait le mont Fuji, des exilés ont planté des pommiers, dont les fruits sont faciles à conserver et à transporter», explique Randy Kiyokawa, 51 ans. Comme son père et son grand-père, il cultive, sur 60 hectares, plus de 120 variétés de pommes, des Grimes Golden, des Montagnes Roses, des Honey Crisp, etc. Tout en conseillant les clients qui déambulent dans son hangar boutique ou entre les rangées d'arbres, Randy s'assure que ses

Ambiance Far West dans l'une des 17 cités fantômes de l'Etat (en h., celle de Shaniko) et dans l'immensité lunaire du désert d'Alvord, où galopent parfois des mustangs (en b.).



Nick Gammon / Alamy / hemis.fr



Haney / D. Delmont / Andia

journaliers recueillent les précieux fruits avec la délicatesse désirée...

Sur le littoral, une autre récolte est aussi populaire : celle du crabe de Dungeness, une espèce typique de la côte Ouest. Kelly Brighton, 55 ans, a repris l'entreprise de ses parents, à Rockaway Beach. Fou de pêche, ce grand gaillard à la moustache drue, affublé d'un bonnet en forme de crustacé, sort par tous les temps et entend bien que les clients qui louent ses canots à moteur sans permis en fassent autant ! Sept jours sur sept, sous l'œil blasé des cormorans, ils embarquent avec une glacière bourrée de snacks et de bières. Direction : la baie de Nehalem. Là, ils

lancent un à un les casiers pourvus d'appâts. Qu'il leur faut ensuite relever toutes les quinze minutes. Et vite hisser à bord avant que les crabes ne s'échappent, ou qu'un phoque ne les gobe. Même si les femelles et les petits sont remis à l'eau, on peut capturer, en deux heures, une douzaine de crustacés dignes d'être cuisinés et dégustés. Avec le saumon et le thon, le Dungeness, à la chair tendre, a fait la renommée des restaurants de la côte.

A une poignée de kilomètres de là, à Oceanside, un petit groupe de surfuses remonte la plage, planche sous le bras. Bientôt, les embruns et la brume se confondent. Et, dans le soleil couchant, les rochers plantés dans la mer prennent l'allure de baleines qui font le dos rond. Tout près, trône le phare du cap Meares, l'un des neuf qui veillent sur ce littoral préservé. Tout est calme. Serein. L'homme et la nature ne font plus qu'un. ■

Béatrice Leproux

LES CONSEILS DE NOTRE RÉPORTER

QUAND PARTIR ?

D'avril à septembre, pour pouvoir profiter de tout ce que la nature offre en Oregon : l'océan, la montagne, les déserts, les canyons et les forêts.

OÙ SE RENSEIGNER ?

L'office de tourisme de l'Oregon délivre de la documentation et des informations en français. Contact : traveloregon.fr

AVEC QUI PARTIR ?

Les Maisons du voyage, qui nous ont aidés à réaliser ce reportage, conçoivent des itinéraires sur mesure. Cette agence propose aussi des circuits organisés, notamment onze jours à la découverte de Portland et des merveilles naturelles de l'Oregon. A partir de 2 175 €. Contact : maisonduvoyage.com



DÉCOUVREZ DES VIDÉOS
SUR bit.ly/geo-decouverte-oregon

POLLUTION DE L'AIR : LÀ OÙ IL Y A URGENCE

PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Qui a encore la chance de respirer de l'air pur ? L'Organisation mondiale de la santé (OMS) estime que trois millions de personnes meurent chaque année prématurément à cause de la pollution atmosphérique. Les responsables : l'ozone (O_3), l'oxyde d'azote (NO_x), le dioxyde de soufre (SO_2)... Et surtout les particules fines (PM). Ce sont elles qui affectent le plus la santé en favorisant le développement de cancers et de maladies cardiovasculaires et respiratoires. Les plus dangereuses sont les PM2,5. Afin de limiter leur impact, l'OMS préconise de ne pas dépasser une concentration annuelle moyenne de dix microgrammes par mètre cube ($\mu\text{g}/\text{m}^3$) d'air. Mais rares sont les pays à respecter ce seuil – la France, par exemple, est à $11 \mu\text{g}/\text{m}^3$. «Or s'en tenir à cette limite pourrait allonger l'espérance de vie des citoyens», souligne Michael Greenstone, de l'université de Chicago, qui a mis au point l'Air Quality-Life Index™, ou AQLI™. Cet indicateur vise justement à mettre en évidence les bénéfices de ces normes. «Au niveau mondial, on pourrait gagner en moyenne 1,87 année d'existence par personne, explique-t-il. Cette statistique est néanmoins artificiellement gonflée par une poignée de pays très pollués.» Et très peuplés, comme la Chine, l'Inde, le Pakistan ou le Bangladesh. Alors qu'en Europe et dans les autres pays développés (Canada, Japon...), grâce à certaines mesures (filtres sur les voitures etc.), la pollution aux PM2,5 est en baisse depuis plusieurs décennies, en Asie, elle ne cesse d'augmenter. A tel point qu'au Bangladesh, si les standards étaient observés, l'espérance de vie des habitants pourrait croître de plus de cinq ans. ■

PM2,5 : LES ENNEMIS DE NOS POUMONS

Ces minuscules particules en suspension dans l'atmosphère sont appelées PM2,5 car leur diamètre est inférieur ou égal à 2,5 microns. Elles peuvent venir se loger dans les ramifications les plus profondes des voies respiratoires. Chauffage au bois, combustion de déchets végétaux, émissions dues au transport, rejets de l'industrie... : les sources de pollution aux PM 2,5 sont nombreuses.

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

● 27,9 $\mu\text{g}/\text{m}^3$ ● + 1,84*

La qualité de l'air en RDC pâtit de l'exploitation minière, surtout dans le sud. Dans les grandes villes, la pollution est amplifiée par la circulation de vieux véhicules (souvent plus de dix ans) peu écologiques. Leur importation, interdite depuis 2012, est de nouveau autorisée depuis 2017.

CHILI

● 22,2 $\mu\text{g}/\text{m}^3$ ● + 1,37*

Le bois de chauffage est un fléau pour le Chili. Les vapeurs toxiques qu'il dégage seraient responsables de 94 % des émissions de PM2,5 dans certaines villes. Depuis 2014, le gouvernement a lancé un programme dans les régions du centre et du sud visant à remplacer 200 000 poêles domestiques par des modèles plus écologiques.

ITALIE

● 16,4 µg/m³ ● + 0,72*

L'Italie est le pays européen le plus touché par les PM2,5, après la Pologne. Notamment dans la plaine du Pô (nord), l'une des régions les plus urbanisées et industrialisées (métallurgie, mécanique, automobile, aéronautique) du continent. Le climat (faibles précipitations et vent) y favorise la persistance de la pollution. A Milan ou Padoue, on pourrait gagner jusqu'à 1,95 année d'espérance de vie en se pliant aux standards de l'OMS.

POLOGNE

● 22,5 µg/m³ ● + 1,29*

En Pologne, le chauffage résidentiel est pointé du doigt. Les installations les plus répandues sont des poêles sans filtres dans lesquels toutes sortes de combustibles sont brûlés : bois, charbon bon marché, déchets miniers... Une loi interdisant enfin la vente de ces appareils a été annoncée pour cette année.

CHINE

● 43,9 µg/m³ ● + 3,5*

L'atmosphère du pays souffre de la croissance économique effrénée et du chauffage domestique au charbon. Mais depuis cinq ans, la Chine s'est lancée dans une guerre contre la pollution (limitation du nombre de véhicules polluants, usines fermées, chauffage au gaz à la place du charbon...). Ces efforts se font surtout ressentir à Beijing, où la concentration de PM2,5 a baissé de 53,8 % au cours du dernier trimestre de 2017, par rapport à la même période en 2016.

BANGLADESH

● 60,1 µg/m³ ● + 5,16*

C'est le pays qui connaît la plus grande concentration de PM2,5. Une forte croissance économique (plus de 7 % en 2017), des sources énergétiques polluantes (bois de chauffage...) et aucun mécanisme de contrôle : telles sont les multiples causes d'une hausse de 50 % de la concentration de PM2,5 depuis les années 1990. Une situation encore aggravée par les particules apportées par les vents d'est, depuis les pays voisins.

AFRIQUE DU SUD

● 22,3 µg/m³ ● + 1,4*

L'urbanisation croissante, en particulier à Johannesburg et ses alentours, ainsi que les activités minières, sont ici en cause. L'Afrique du Sud est néanmoins l'un des rares pays du continent africain, avec le Cameroun, à avoir défini un seuil national de PM2,5 : 20 µg/m³. Le bémol : cet objectif reste encore deux fois supérieur à la limite fixée par l'OMS.

INDE

● 49 µg/m³ ● + 4,01*

Bouchons interminables, poussières générées par les briqueteries et chantiers de construction, usines à charbon... Nombreuses sont les sources d'une pollution qui touche en priorité les grandes villes. Comme Delhi : là, les habitants pourraient gagner jusqu'à neuf ans d'espérance de vie si l'Inde respectait les standards de l'OMS sur les PM2,5.

● Niveau annuel moyen de concentration de particules PM 2,5 à l'échelle du pays.

* Moyenne nationale du nombre d'années d'espérance de vie que les habitants pourraient gagner si leur pays respectait le seuil de PM2,5 recommandé par l'OMS (10 µg/m³).

Années de vie gagnées dans la zone donnée si le standard de l'OMS était respecté.



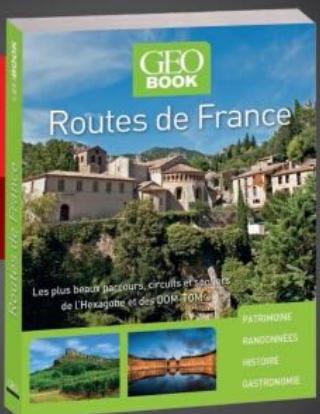
Cette représentation visuelle produite par GEO utilise les données de l'Air Quality-Life Index™. Pour consulter et utiliser ce dernier, rendez-vous sur aqi.epic.uchicago.edu

GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

Découvrez les plus beaux parcours, circuits et sentiers de France !

Prix abonnés
22€*
22,35

Prix non abonnés
23€
23,50



À la fois beau livre et guide pratique, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour partir à la découverte de la France à travers 50 routes emblématiques, dans la tradition du magazine et de tous les ouvrages GEO.

Amateur de sport, féru d'art, d'histoire ou encore de gastronomie, chacun trouvera son itinéraire. Que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances, partez sur les routes de France..

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM TOM
- Plus de 150 photographies et 50 cartes
- Une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites, allant du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle à la route des vins, en passant par le premier Tour de France ou la route des kiosques à danser
- Des doubles pages thématiques sur les tendances
- Des tableaux sur les périodes à préférer, le voyage à choisir en fonction de ses centres d'intérêt, de son budget, etc.
- Les principales informations touristiques et un descriptif détaillé de chaque route.

Edition 2017 • Format : 16,2 x 21,6 cm • 240 pages • Réf. : 13441

UNE AUTRE HISTOIRE DU MONDE

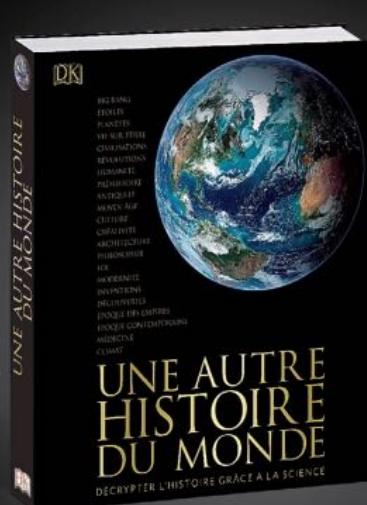
Décrypter l'histoire grâce à la science

Etudier, comprendre, décrypter et analyser l'histoire à une très grande échelle, du Big Bang à aujourd'hui selon une approche pluridisciplinaire où la biologie, l'astronomie, la géologie ou la chimie ne font qu'un avec l'histoire. Un concept inédit et un univers visuel passionnant.

Quel est le lien entre un téléphone portable et le naufrage du Titanic en 1912 ? Entre une momie de l'Égypte antique et un sandwich au jambon et au fromage tel qu'on en mange aujourd'hui ?

C'est à ces questions que cet ouvrage va tenter de répondre.

Format : 25,2 x 30,1 cm • 440 pages • Réf. : 13530



Prix abonnés
47€*
47,45

Prix non abonnés
49€
49,95

LA FABULEUSE HISTOIRE DES NUITS PARISIENNES

Que la fête commence !

Le Paris du XIX^e siècle est la capitale des plaisirs et des divertissements en tout genre : cabarets et cafés concerts sortent de terre à toute allure, les revues de music-hall aux Folies Bergère suscitent un engouement grandissant, tout comme l'Opéra-Comique ou les théâtres et les bals des Grands Boulevards.

Des salles de cinéma prestigieuses, comme le Louxor ou le Rex, suivront. La magie opère également dans les cirques (Médran, Cirque d'hiver), qui offrent aux habitants émerveillés de prodigieux spectacles.

Revivez cette époque trépidante à travers ces hauts lieux du divertissement parisien ! Un beau livre avec 3 superbes gravures en cadeau.



Format : 24 x 34 cm • 144 pages • Réf. : 13554

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !

CALENDRIER PERPÉTUEL CHATS ET CHATONS

Pour passer l'année en douceur !

De magnifiques photos pour tous les amoureux des chats !

Plongez dans l'univers étonnant de ces animaux qui ont toujours fasciné les hommes et découvrez chaque semaine une facette de ces compagnons aussi attendrissants que mystérieux et drôles.

Editions GEO • Format : 21 x 4 x 21 cm • 52 pages • Réf. : 12742



Prix abonnés
36€
Prix non abonné
45€



-20%

AMAZONIE AU COEUR DU BRÉSIL

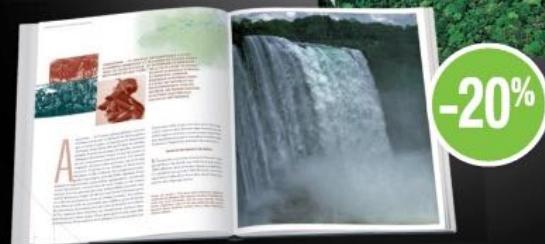
De la conquête au futur

Par la splendeur de ses paysages, l'étrange beauté de sa flore et de sa faune, et les dangers mortels de ses mystérieux sous-bois aux richesses inouïes, l'Amazonie cristallise depuis toujours les rêves les plus fous, déchaîne la cupidité la plus féroce et suscite les entreprises les plus insensées.

Au cœur du Brésil et de sa somptueuse forêt pluviale née du plus grand fleuve du monde, ce livre vous entraîne sur les traces des explorateurs, héros au cœur pur ou aventuriers sans scrupules, gueux, militaires ou milliardaires qui, depuis cent ans, y ont tenté l'aventure.

Leurs sagas défient l'imagination. Elles se lisent comme autant de romans. De romans vrais.

Format : 27 x 37 cm • 224 pages + 1 DVD de 2 films • Réf. : 12563



COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO469V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

E-mail*

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° Date d'expiration /

Cryptogramme

Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/06/2018. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cti@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande 55 € (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
GEOBOOK Route de France (édition 2017)	13441
Une autre histoire du monde	13530
La fabuleuse histoire des nuits parisiennes	13554
Calendrier perpétuel Chats et Chatons	12742
Amazonie - Au cœur du Brésil	12563

Participation aux frais d'envoi**

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 5,95 €

+ 55 €

** Au-delà de 7 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel



GRAND REPORTAGE



PRÉCIEUSE LUMIÈRE

Travailler, cuisiner, se déplacer... A la nuit tombée, en Afrique, tout devient plus compliqué. L'absence d'électricité est un des fléaux du continent. Au Sénégal, on a fait le pari de l'énergie solaire pour que la vie continue, malgré les ténèbres. L'exemple à suivre ?

PAR GWENAËLLE LENOIR (TEXTE) ET PASCAL MAITRE (PHOTOS)



A Seleki, village de Basse-Casamance, dans le sud du Sénégal, la nuit ne signifie plus l'arrêt de toute activité, grâce à des panneaux solaires individuels.

Le soir, à Dakar, la grande promenade maritime s'illumine désormais, pour le plaisir des athlètes

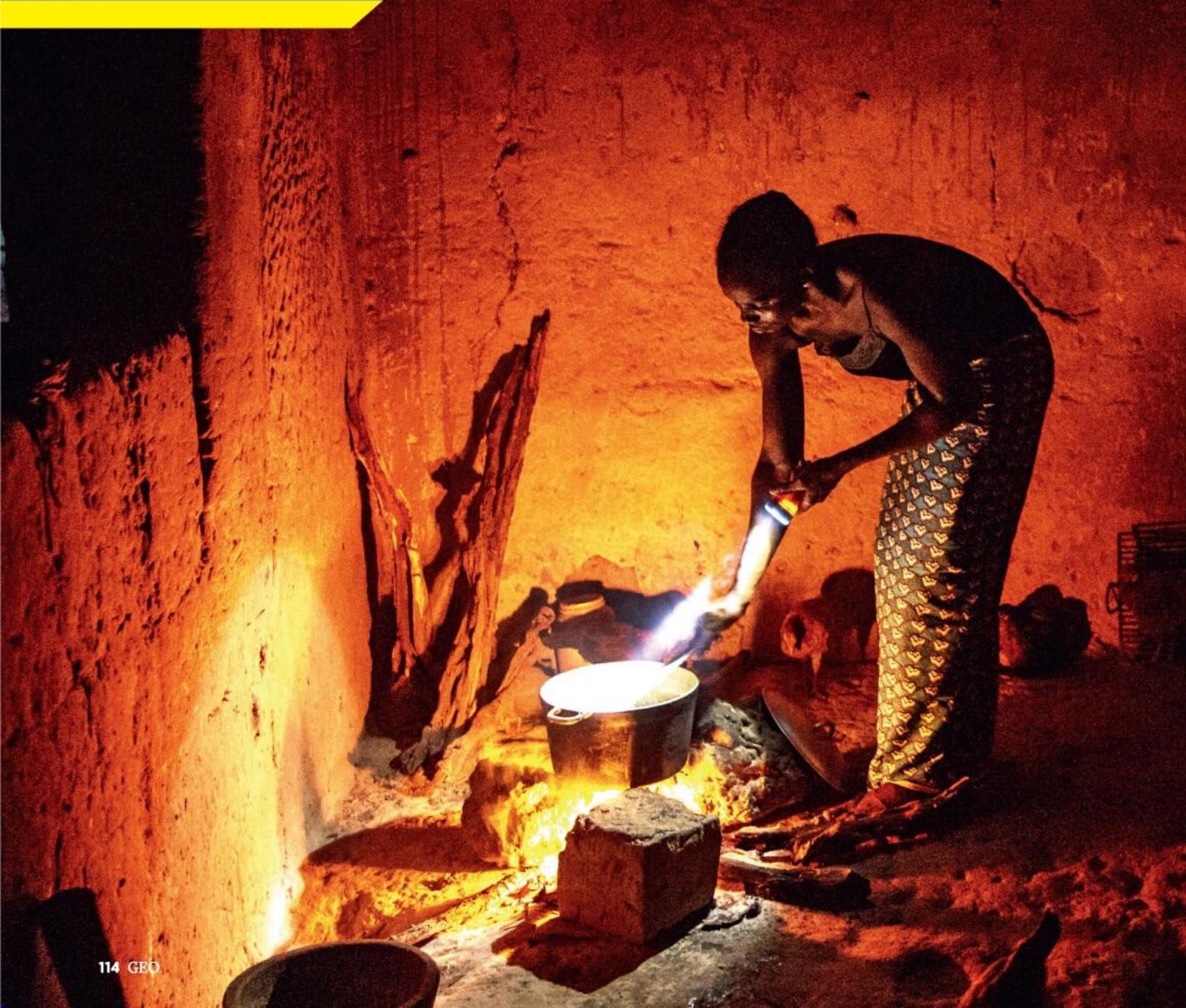
La corniche de la capitale sénégalaise attire les promeneurs jusque tard dans la nuit depuis que des lampadaires solaires y ont été installés en 2016. C'est l'Etat chinois qui a offert cet éclairage et les équipements sportifs.





Dans les villages sans accès à l'électricité, le moindre geste de la vie quotidienne est un combat

Le soir, pour faire cuire son riz, Aissatou Diedou doit s'aider d'une torche. Comme elle, les 400 habitants de Niamone, en Casamance, vivent sans électricité. Et pourtant, la ligne à haute tension ne passe qu'à deux kilomètres.





B

ientôt 19 heures. Les paysannes quittent les rizières, les pêcheurs rentrent les filets, les enfants sortent des marigots où ils se sont éclaboussés à grands cris. On rassemble les vaches dans les enclos. La nuit tombe peu à peu sur Niomoune.

Déjà, elle gagne les maisons de terre, assombrit les frondaisons des grands baobabs et des gigantesques fromagers, plonge la mangrove dans le noir. Soudain, des lueurs trouent l'obscurité, une, deux, trois, cinquante... L'éclairage public fait reculer les ténèbres. Il y a encore deux ans, les 2 000 habitants de l'île n'osaient en rêver : à quelques encablures de l'embouchure du fleuve Casamance, Niomoune pourrait figurer dans l'annuaire des lieux coupés du monde. Pour y accéder depuis Ziguinchor, chef-lieu de la région

du même nom, en Basse-Casamance, il faut, selon la marée, entre trois et cinq heures de pirogue. Ici, on vit du riz, de la pêche et de l'argent envoyé par les parents émigrés dans les grandes villes, Dakar, Saint-Louis, Ziguinchor, et encore plus loin de l'autre côté des mers. L'île n'est pas reliée au réseau de la Senelec, la compagnie sénégalaise d'électricité : les travaux coûteraient une fortune. Il y a seulement eu des promesses, en témoignent des poteaux en bois plantés au beau

milieu d'un chemin, qui n'ont jamais soutenu le moindre câble électrique. «C'était il y a sept ou huit ans, se souvient Elie-Paul Dieme, un ancien pêcheur qui vit sur l'île. Une entreprise privée nous avait promis l'électricité. Ils ont pris l'argent, fait ces travaux, puis on ne les a jamais revus.» La déception de la population a été immense.

Or aujourd'hui, avec leurs lampadaires, les résidents de Niomoune font presque figure de privilégiés au Sénégal. Un pays où 90 % des habitants des zones urbaines sont reliés au réseau, mais où, en zone rurale, seul un foyer sur trois a l'électricité. En 2016, la consommation n'y était que de 243 kWh par habitant, contre 6 869 kWh en France. Ici, comme dans toute l'Afrique, le défi est gigantesque.

Un rapport publié en 2015 par l'Africa Progress Panel, think tank dirigé par l'ancien secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, souligne que 621 millions d'Africains, soit les deux tiers des habitants de l'Afrique subsaharienne (hors Afrique du Sud), n'ont pas accès à l'électricité. Pour ceux qui l'ont, elle coûte cher, bien plus que dans les pays riches : les économistes du think tank donnent l'exemple d'une villageoise au Nigeria qui, ont-ils calculé, paie le prix le plus élevé au monde, soixante à quatre-vingts fois plus qu'un New-Yorkais ! Chaque année, pannes et pénuries d'électricité font perdre à l'Afrique subsaharienne l'équivalent du PIB de la République démocratique du Congo. «La fourniture d'énergie a un impact direct sur les revenus, la pau-

La mangrove est plongée dans le noir. Soudain, des lueurs trouent l'obscurité, deux, trois, cinquante...

A Niomoune, île du delta du fleuve Casamance, les enfants jouent à la belote sous un Nanogrid. Conçu par une PME française, ces lampadaires reliés chacun à quatre maisons équipent ici, depuis 2017, 95 % des foyers.





vreté et d'autres aspects du développement humain, notamment la santé et l'éducation», expliquent les auteurs du rapport. Et les progrès sont lents : au rythme actuel de l'électrification et de la croissance démographique, il faudrait attendre 2080 pour que tous les Africains aient accès à l'électricité.

Les autorités sénégalaises encouragent donc les initiatives privées. A Niomoune, l'espoir des îliens a commencé à renaître après l'installation du premier lampadaire solaire, en novembre 2015. A l'origine de cette innovation, l'ingénieur français Thomas Samuel, 35 ans aujourd'hui. Le jeune homme, qui avait fait escale à Niomoune pour des vacances dix ans plus tôt, a proposé aux habitants de tester le dernier prototype de sa petite entreprise, Sunna

Design, basée près de Bordeaux. La start-up s'était déjà fait remarquer en installant l'éclairage public solaire dans le camp de réfugiés de Zaatari, en Jordanie. Mais ici, elle est passée à la vitesse supérieure, car ses lampadaires, fabriqués en France, ne se contentent pas d'éclairer l'espace public. «Nous appelons ce système Nanogrid car c'est le plus petit niveau d'une centrale solaire», explique Antoine Sebastianutti, un jeune ingénieur de Sunna Design installé à Ziguinchor depuis deux ans. Le poteau, haut de trois mètres, est lui-même surmonté d'un panneau solaire. Doté d'une batterie et d'une carte électronique intelligente, il est relié par des câbles électriques à quatre maisons. Dans chacune d'elles, un boîtier fournit le courant à cinq •••

UN CONTINENT DANS L'OBSCURITÉ

L'Afrique, 1,2 milliard d'habitants, ne génère que 1,8 % de l'électricité produite dans le monde. Elle dispose pourtant d'un formidable potentiel en matière d'énergies renouvelables.

DES SOLUTIONS DURABLES PUISÉES DANS LA NATURE

SOLAIRE AU BURKINA FASO

En novembre dernier, la plus grande centrale solaire d'Afrique de l'Ouest a été inaugurée à Zagtouli, au sud-ouest de Ouagadougou. Cofinancée par la France, elle devrait produire à terme 55 000 MW par an, soit 5 % de la production nationale.

ÉOLIEN EN ÉTHIOPIE

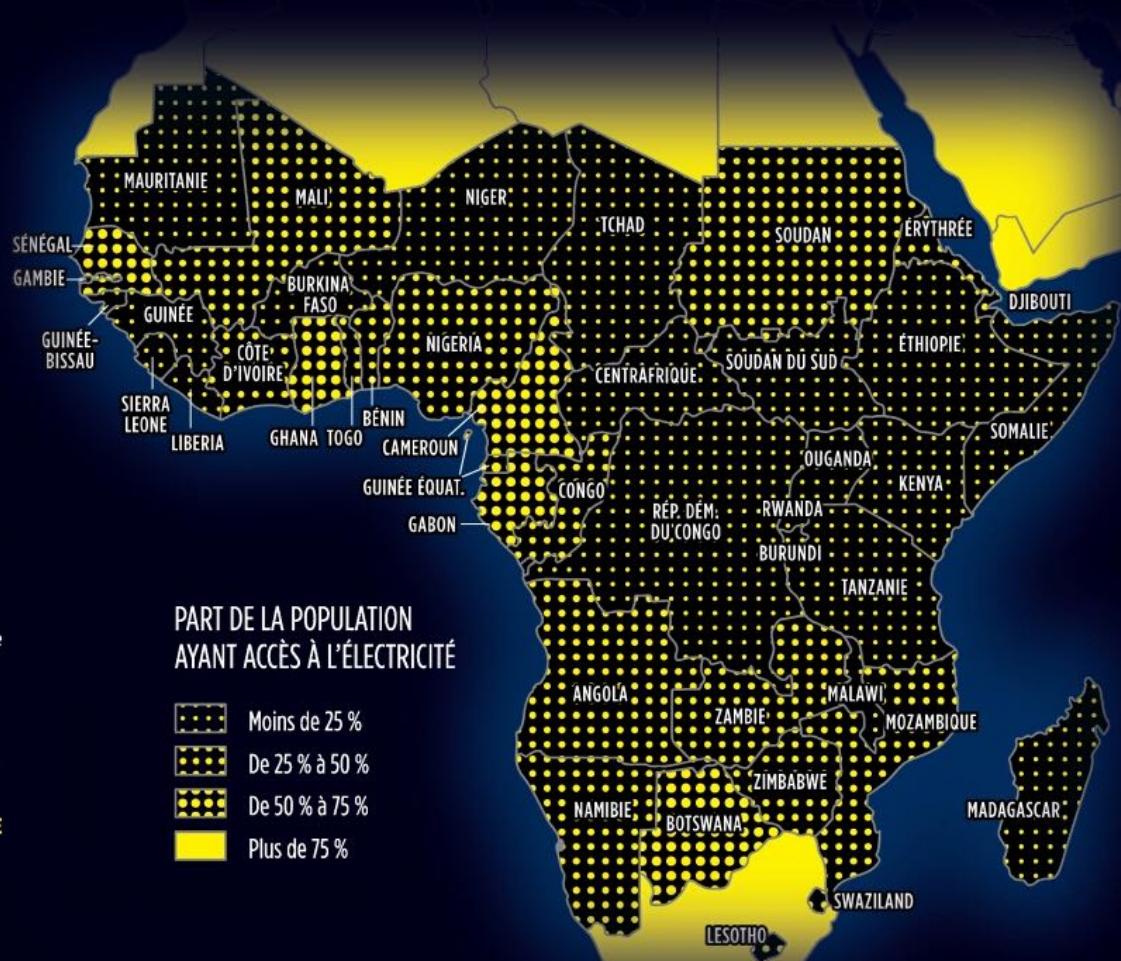
La ferme éolienne d'Ashegoda, inaugurée en 2013, est l'une des plus grandes d'Afrique subsaharienne. Sa puissance de 120 MW alimente en électricité 3 millions d'Ethiopiens.

GÉOTHERMIE AU KENYA

40 % de l'électricité consommée au Kenya provient aujourd'hui de la géothermie. La Rift Valley, qui court de la mer Rouge au Mozambique, aurait un potentiel de 20 000 MW, dont 7 000 MW pour le seul Kenya.

HYDROÉLECTRICITÉ EN ZAMBIE

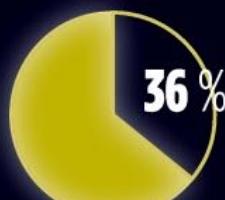
Fin 2017 a démarré le chantier d'une mégacentrale hydroélectrique près du barrage de Kafue Gorge. Objectif : ajouter 750 MW à la production nationale, soit une augmentation de 38 %.



**2 AFRICAINS* SUR 3 VIVENT
SANS ÉLECTRICITÉ SOIT
621 MILLIONS DE PERSONNES**



des ruraux n'ont pas accès à l'électricité



des urbains n'ont pas accès à l'électricité

*En Afrique subsaharienne, hors Afrique du Sud.

CONSOMMATION MOYENNE
D'ÉLECTRICITÉ PAR AN*



70
FOIS
PLUS CHER

Le kWh coûte entre
60 et 80 fois plus
cher à un villageois
du nord du Nigeria
qu'à un Londonien
ou un New-Yorkais

Pour faire son thé deux fois par jour, une famille britannique consomme chaque année **5 fois plus d'électricité** qu'un habitant du Mali



600 000

AFRICAINS MEURENT CHAQUE ANNÉE,
dont 300 000 enfants de moins de 5 ans,
à cause de la **pollution** de l'air due
à l'utilisation de combustibles solides pour
cuisiner : **charbon et bois** essentiellement*.



C'est la proportion
des ménages qui
utilisent des systèmes
d'éclairage solaire,
contre 1 % en 2009*.

Sources : Rapport 2015 de l'Africa Progress Panel, Agence internationale de l'énergie.

●●● ampoules LED dernière génération et à une prise USB permettant de recharger une lampe portative et le téléphone mobile dont est doté tout Africain, en l'absence de ligne fixe. Emporter l'adhésion des villageois ne fut pas chose aisée : il a fallu un an de tractations avant qu'un premier essai ne soit accepté par la communauté qui, échaudée par l'échec de la précédente expérience, se montrait très sceptique. En novembre 2015, Sunna Design a enfin pu installer le premier Nanogrid dans la cour de la maison du chef traditionnel de Niomoune, Rigobert Dabar, 40 ans, la personne clé qu'il fallait convaincre pour avoir la chance de poursuivre l'aventure. «Je ne pensais pas voir la lumière chez moi un jour», concède-t-il aujourd'hui, assis sous l'ampoule qui éclaire faiblement la salle de réception de sa maison de terre. La lumière change toute la vie ! Du temps de mon père, les réunions se déroulaient à la lueur du feu. Aujourd'hui, on appuie sur l'interrupteur et on a la lumière.» Les autres habitants ont suivi. En mai 2016, 60 % des foyers de Niomoune étaient reliés, 95 % à l'automne 2017, pour un total de cinquante-quatre Nanogrid. Chaque famille paye sa box 20 000 francs CFA (30 euros). L'abonnement mensuel coûte 3 780 francs CFA (5,77 euros, l'équivalent de dix kilos de riz), payés d'avance à la semaine, la quinzaine ou au mois. C'est Sud Solar, le partenaire sénégalais de Sunna Design, qui se charge des factures.

A Niomoune, on trouve ces prix trop élevés. Avant, il fallait payer les bougies, les piles, le pétrole, et payer aussi pour recharger le téléphone ! Une seule bougie coûte 100 francs CFA. Or, ramené à la journée, l'abonnement au Nanogrid coûte 125 francs CFA. Reste qu'il faut avoir les moyens d'avancer les fonds. «Les populations vivent pour la plupart dans une économie journalière, et épargner est très difficile, constate Yves Maigne, directeur de la Fondation pour les énergies du monde (Fondem). De plus, la plupart des gens ont du mal à concevoir qu'il faille payer pour le soleil.» D'autant que les tarifs du Nanogrid restent plus élevés que ceux de la Senelec. «Nous payons plus cher que les habitants de Dakar ou de Saint-Louis, qui sont reliés au réseau national», protestent en chœur les villageois. Tous attendent l'alignement des tarifs sur ceux de la Senelec, promis par le gouvernement. ●●●

L'arrivée du courant est généralement vécue comme une petite révolution. Mais les tarifs, parmi les plus élevés du monde, font souvent grincer des dents

••• nement, mais qui reste flou sur les détails. «C'est une question d'équité entre les citoyens», confirme Ibrahima Niane, le directeur de l'électricité au ministère de l'Energie et du Développement des énergies renouvelables.

Malgré le coût, l'arrivée de la fée électricité est une heureuse révolution pour les habitants de l'île, qui profitent enfin d'un confort simple mais essentiel, dont les citoyens des pays occidentaux, électrifiés depuis un siècle, sont tellement coutumiers qu'ils n'en sont plus conscients. En cette chaude après-midi de fin septembre, à l'ombre d'un manguier, Léon Badgi partage avec cinq autres vieux messieurs une bouteille de vin de cajou, production locale. Il brandit ses lunettes rondes et affirme dans son français châtié d'ancien instituteur : «Moi qui porte des verres correcteurs, je peux vous l'assurer : la lampe à pétrole, c'est très mauvais. La lumière est si faible qu'il est impossible de lire sans s'abîmer les yeux. Nous ne pouvons pas revenir en arrière, nos enfants ont le droit de réviser le soir sans blesser leur vue, comme ceux de Dakar ou Ziguinchor !» Son ami Léopold Diatta approuve : «Tout le village vivait dans le noir. Nous n'osions pas sortir le soir car rien ne fait plus peur que les ténèbres !» Plus loin, une vieille dame, robe bleue imprimée à l'effigie du pape Jean-Paul II, montre son unique marmite, posée sur un brasero dans une pièce complètement nue, et, au-dessus d'elle, une ampoule : «Avant, je devais tenir une lampe torche d'une main et la cuillère de l'autre pour cuisiner le soir ou même l'après-midi pendant les grosses

pluies, dit-elle. Maintenant, aussitôt qu'il fait sombre dehors, je peux allumer. Jamais je n'aurais cru voir ça chez moi !» Le système se met en route en fonction de la lumière extérieure, grâce à des capteurs. Les habitants s'y sont vite habitués : «Au début, tout le monde applaudissait quand les ampoules s'allumaient, raconte Elie-Paul Dieme. Maintenant, les gens râlent à la moindre coupure et m'appellent, il faudrait que ce soit réparé dans l'heure.»

Aujourd'hui, Elie-Paul le pêcheur est devenu un homme important sur l'île. C'est lui qui assure la maintenance des Nanogrid. Formé par les techniciens de Sunna Design et de Sud Solar, il est le seul à posséder les compétences nécessaires. Et le matériel : une échelle, une trousse à outils, des ampoules.

«Naguère, on applaudissait quand les ampoules s'allumaient. Maintenant, on râle à la moindre coupure»

A Dialo Waly, sur les rives du fleuve Sénégal, dans le nord du pays, la prière du soir se fait à la lueur des lampadaires solaires fournis en 2016 par l'entreprise qui exploite la grande centrale de Bokhol, toute proche.



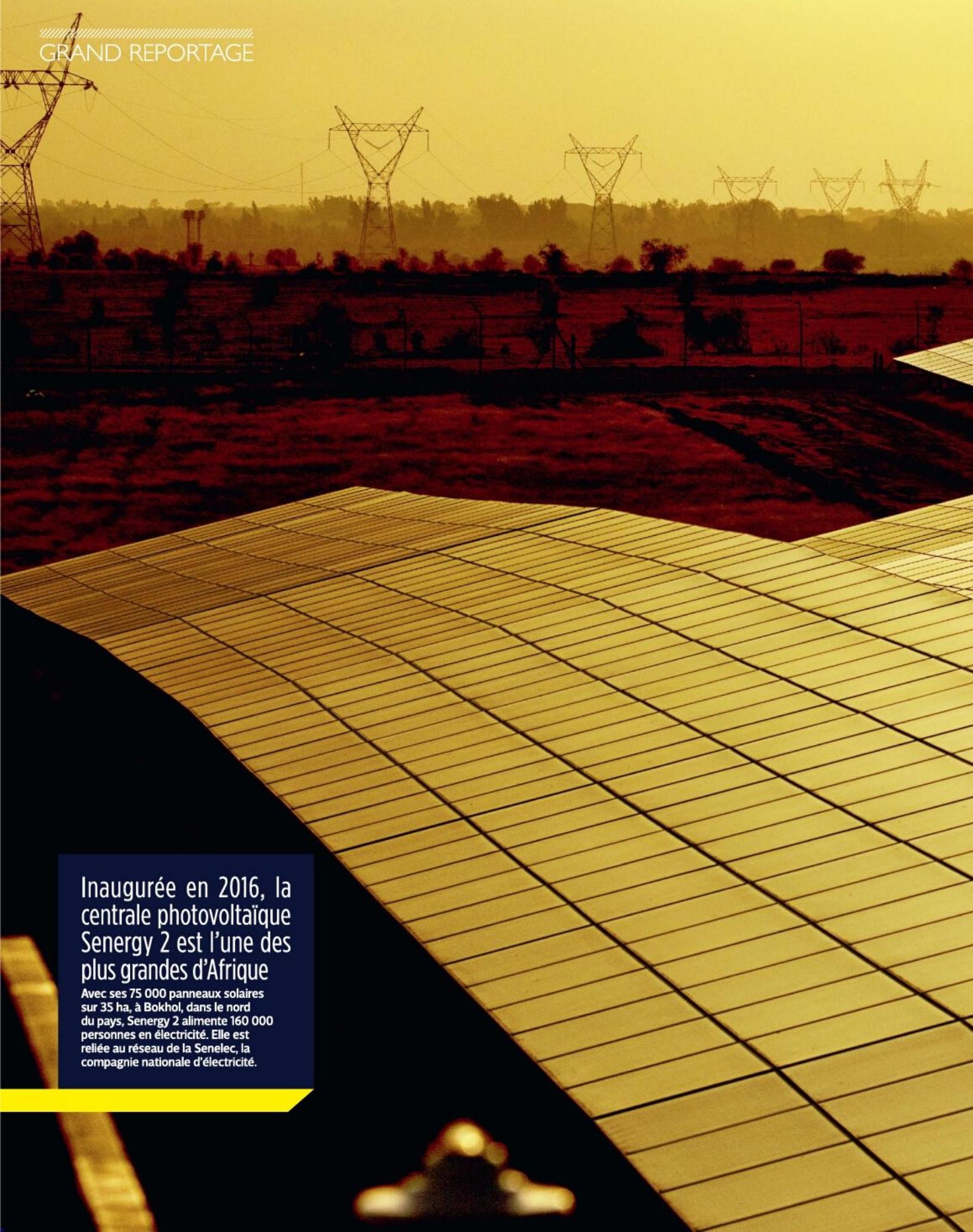
«Je nettoie les panneaux une fois par mois, explique-t-il. Parfois, il faut aussi réparer, ou tirer des câbles.» C'est ce qu'il doit faire ce matin. Un coup de vent a fait s'envoler une toiture et la box a été noyée sous des trombes d'eau. Elie-Paul relie un nouveau boîtier au lampadaire sous l'œil attentif de quelques habitants. «Je suis fier de participer à tout ça, sourit-il, perché sur son échelle. Avant, les fêtes s'arrêtaient à la nuit tombée. Aujourd'hui, l'île vit pleinement, surtout quand les jeunes viennent pour les vacances.» En cette saison des pluies et de congés scolaires, le soir, des gamins jouent à la belote sous les lampadaires de Niomoune, pendant que des adolescents commentent leurs prestations lors du dernier tournoi de lutte,



un sport habituellement pratiqué quartier contre quartier pendant les grandes vacances.

Mais ailleurs en Casamance, la lumière se fait attendre. A Niamone, 400 habitants, à une heure de route de Ziguinchor, les nuits sont opaques sous les arbres immenses : même la pleine lune, masquée par les feuillages touffus, n'apporte aucune lueur. Pas d'électricité, juste des lampes solaires portatives qui, rapidement après l'achat, ne tiennent plus la charge car elles ne sont pas conçues pour un usage intensif. Moustafa Sambou, le chef traditionnel, est intarissable sur les problèmes liés à l'absence d'électricité, les enfants qui s'abîment les yeux sur leurs cahiers le soir à côté des lampes à kérozène, les accouchements à la lueur des télé-

phones portables, les scorpions qu'on ne voit plus à la nuit tombée, le poisson et la viande qu'on ne peut pas conserver, le téléphone portable qu'il faut recharger à cinq kilomètres de là et les jeunes qui ne reviennent pas après leurs études... «Certains ne rentrent même pas pour les vacances, se désolé-t-il. Ici, les étudiants ne peuvent pas consulter leurs cours sur Internet. Or nous avons besoin d'eux, pendant les journées d'hivernage, pour cultiver les parcelles.» Réunis autour de lui sous un fromager, les jeunes et les anciens acquiescent. Pas d'électricité, c'est l'absence de perspective de développement et la fuite des forces vives vers des villes saturées ou les pays du Nord. En témoigne, un peu amer, Libass Mbodj, 21 ans, petit-fils du chef ***



Inaugurée en 2016, la centrale photovoltaïque Senergy 2 est l'une des plus grandes d'Afrique

Avec ses 75 000 panneaux solaires sur 35 ha, à Bokhol, dans le nord du pays, Senergy 2 alimente 160 000 personnes en électricité. Elle est reliée au réseau de la Senelec, la compagnie nationale d'électricité.



••• et étudiant à Ziguinchor : «Je rêve de créer une petite usine de jus de fruit et de confiture car le village possède beaucoup de manguiers. Mais comment faire sans électricité ? Nos mangues pourrissent sur les arbres et nous sommes tous obligés de partir chercher du travail en ville.»

Le gouvernement sénégalais est conscient des enjeux. Et ambitieux. «Nous voulons que 60 % de la population rurale ait accès à l'électricité en 2019 et tout le pays en 2025», explique Ibrahima Niane, du ministère de l'Energie. Dans le cadre de l'initiative des Nations unies pour l'accès universel à l'électricité en 2030, adoptée en juin 2012, de la COP 21 de Paris et du plan «Sénégal émergent» adopté en

2014, le pays mise sur les énergies renouvelables pour fournir une électricité en quantité suffisante et de bonne qualité à tous ses habitants. «Avec une moyenne nationale de plus de 1 600 heures d'ensoleillement par an (contre 1 200 à Marseille, par exemple), le solaire est la solution», remarque l'ingénieur Pierre-Jean Guichené, superviseur travaux pour une filiale du groupe Vinci au Sénégal. Mais le chantier est gigantesque et les 179 millions d'euros investis par l'Etat sénégalais dans l'électrification rurale sont une goutte d'eau dans l'océan. Dakar a donc divisé le pays en dix concessions ouvertes à des appels d'offres internationaux. Six ont déjà été accordées pour vingt-cinq ans, avec un cahier

Avec 1 600 heures d'ensoleillement par an, le potentiel du Sénégal est impressionnant

Elie-Paul Dieme, ancien pêcheur, est devenu le Monsieur Électricité de l'île de Niomoune. Il est le seul à savoir réparer les câbles ou les boîtiers endommagés, comme ici après une tempête en août dernier.



des charges précis. Ainsi, une filiale d'EDF, qui a remporté celle de Kaffrine-Tambacounda, dans l'est du pays, est-elle tenue de raccorder 18 000 foyers en trois ans en construisant des centrales.

Depuis le lancement du plan «Sénégal émergent», trois centrales solaires ont été inaugurées dans le pays, et trois autres sont en chantier. Le courant est vendu en gros à la compagnie sénégalaise d'électricité, la Senelec, qui se charge de la distribution. A Bokhol, dans le nord du pays, près de la frontière mauritanienne, un drôle de véhicule circule lentement entre des rangées de panneaux photovoltaïques : un tracteur muni d'une énorme brosse qui passe, comme un essuie-glace, sur les surfaces

brillantes tournées vers le ciel. Un engin d'un genre unique. Les équipes de la centrale solaire Senergy 2 ont dû faire preuve d'imagination pour lutter contre les vents de sable qui balaient la région du fleuve Sénégal. Inaugurée en octobre 2016, Senergy 2 est une vitrine. Avec ses 75 600 panneaux solaires sur 35 hectares, c'est la première centrale solaire de taille industrielle en Afrique de l'Ouest. Le fonds d'investissement français GreenWish a réuni les 26 millions d'euros nécessaires à la réalisation du projet. Vinci a construit Senergy 2 et en assure la gestion. Le courant de 30 000 volts est injecté directement dans le réseau de la Senelec. Sur le papier, Bokhol a une puissance de vingt mégawatts, ●●●



Quand la nuit tombe sur la mangrove, les minicentrales solaires installées par une PME française éclairent les cours des maisons de Niomoune. Ces femmes en profitent pour se faire tresser les cheveux.



Les échoppes vendant du matériel solaire ont fleuri le long des routes, comme ici près de Seleki. Lampes à LED, kits individuels... la plupart de ces gadgets, fabriqués en Chine, sont bon marché, mais de piètre qualité.



••• de quoi fournir 160 000 personnes. Dans la réalité, du fait de déperditions normales, sa production varie de quatorze à dix-sept mégawatts. Cheikh Touré, le jeune ingénieur responsable de la centrale, revenu au pays après des études et un début de carrière en Espagne, est fier de cette installation qui n'a rien à envier à ses homologues européennes : «Etant donné la faible consommation d'électricité des ménages sénégalais, qui n'ont souvent ni réfrigérateur, ni machine à laver, ni four micro-ondes, notre production dépasse les besoins actuels des 500 000 personnes du district desservi, celui de Dagana-Podor-Sakkal», affirme-t-il.

Mais cela pourrait ne pas durer. Tous les foyers de la région ne sont pas reliés à ce réseau, loin de

là. Il suffit de traverser la route pour s'en rendre compte. A deux pas de la centrale et du transformateur de la Senelec, les villages écrasés de soleil ne sont pas raccordés. Seuls des kits individuels composés d'un panneau solaire, d'un onduleur, d'un régulateur et d'une batterie ont été distribués à la population, mais beaucoup sont rapidement tombés en panne. Dans le village de Méry, la famille d'Aminata Diallo est la seule équipée d'un kit en état de marche, protégé des chèvres par des barbelés. Aminata, en licence d'anglais à Saint-Louis, peut consulter ses cours en ligne pendant les vacances et son père ne se lasse pas du ventilateur. Mais les voisins viennent tous recharger leurs portables et les multiprises sont en surchauffe.



«Les gens ne savent pas utiliser les installations correctement et branchent des objets trop énergivores, un frigo, une télévision, explique Cheikh Touré. La batterie ne supporte pas la charge.»

«La batterie, ici, c'est le Graal !» résume Antoine Sebastianutti, de Sunna Design. Les grandes centrales solaires comme Bokhol alimentent bien sûr les foyers raccordés au réseau. Les autres systèmes, tels les Nanogrid, exigent un moyen de stockage. Là commencent les récriminations. «Ça ne marche plus, la batterie est gâtée» est une litanie entendue partout au Sénégal. En Basse-Casamance, le village de Seleki, au bout d'une longue piste en latérite creusée par les averses, a des allures de cimetière pour éclairage public solaire. Disséminés

entre les maisons en torchis au toit de tôle, les baobabs, les acacias et les marigots, les lampadaires surmontés de panneaux photovoltaïques ont été implantés deux par deux. Dans le meilleur des cas, un seul fonctionne et ne diffuse qu'une lueur ténue. «C'est un problème, parce qu'on ne peut plus se passer de la lumière, regrette Joseph Bassene, un pêcheur qui habite une grande maison à l'entrée de la bourgade. Le soir, on se retrouve pour boire le thé près des lampadaires. S'ils ne marchent plus, chacun reste chez soi et le village est vide dès le coucher du soleil.» Les batteries sont souvent chinoises, comme la plupart des autres composants. Moins chères que les européennes, elles ne sont pas «tropicalisées», c'est-à-dire qu'elles ne sont pas conçues pour des climats chauds et humides. «Une batterie classique, au gel ou au plomb, coûte moins de cent euros mais elle dure un an, deux au maximum si elle est au frais dans une maison, observe Antoine Sebastianutti. Il faut débourser 330 euros pour une "tropicalisée" comme les nôtres, mais elle tient dix ans.» La PME française a mis des années pour développer sa batterie ultrarésistante à base de nickel, qui peut supporter les canicules comme les déluges. Et s'est engagée à assurer la maintenance : «Au Sénégal, souvent, les vendeurs s'improvisent installateurs, soupire Pierre-Jean Guichené, de Vinci. Or la plupart de ces systèmes solaires ne sont pas pérennes, ce qui crée une impression désastreuse : ça ne marche pas.» Rares sont les entreprises qui forment des techniciens capables d'effectuer un entretien régulier et de répondre rapidement aux petites pannes.

«Les politiques sénégalais n'ont pas encore pris conscience de cet enjeu de la formation, crucial pour les centrales et encore plus pour les systèmes hors réseau», insiste Pierre-Jean Guichené. L'ingénieur se veut cependant optimiste : «Le transfert de compétences est en cours, nous embauchons et nous formons des techniciens supérieurs en Afrique de l'Ouest.» Avec en tête, la date butoir de 2030, l'horizon que l'ONU a fixé pour l'accès universel à l'électricité. L'une des clés du développement de l'Afrique, de la fin de l'exode des jeunes. La lumière, enfin, au bout du tunnel. ■

Le temps presse : l'ONU a fixé 2030 comme date butoir pour l'accès universel à l'électricité

A Mery, dans le nord du Sénégal, M. Diallo est le seul du village à avoir le courant, grâce à un kit solaire. Le ventilateur est souvent le premier achat des familles équipées, avec la télévision et la recharge pour les portables.

Gwenaëlle Lenoir



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-senegal-solaire

ABONNEZ-VOUS À GEO ET

PRÈS
35%
DE
RÉDUCTION*



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

Abonnez-vous en 3 clics !

SIMPLE, RAPIDE, je souscris à ces offres d'abonnement GEO sur internet.

1

RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR
www.prismashop.fr ET CLIQUEZ SUR
« MON OFFRE MAGAZINE »

Mon offre magazine



2

SAISISSEZ LE CODE
OFFRE MAGAZINE
PRÉSENT DANS LE
BON D'ABONNEMENT

VOTRE CODE OFFRE

Me réabonner Mon offre magazine

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

Code offre :

Voir l'offre

Retrouvez votre code à l'intérieur de votre dernier
magazine, sur un coupon du même format que
ci-contre.

3

CHOISISSEZ VOTRE OFFRE :
OFFRE LIBERTÉ 6€25/MOIS
OU
OFFRE COMPTANT 1 AN - 79€90
OU GEO SEUL 55€

GEO HORS-SÉRIES



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'**approfondir un sujet spécifique**. De la découverte des balades en France, aux médecines ancestrales, en passant par l'exploration de l'univers Tintin, **GEO Hors-Série satisfera votre curiosité !**

+ Je reçois GRATUITEMENT mon magazine chez moi !



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

J'opte pour l'Offre Liberté :

GEO + GEO Hors-séries
(18 n°/ an) pour **6€25/mois** au lieu de **9€35***

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

MEILLEURE OFFRE

- › 0€ aujourd'hui
- › Sans frais supplémentaire
- › Payez en petites mensualités

J'opte pour l'Offre Comptant :

GEO + GEO Hors-séries
(1 an - 18 n°) pour **79€90** au lieu de **112€20***.

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°)

pour **55€** au lieu de **70€50***.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

Mme M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal :

Ville : _____

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DÉBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT

Tél.

- Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
- Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° :

Date d'expiration : /

Signature :

Cryptogramme :

VOTRE CODE OFFRE



GEO469D

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélevements. ** À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.



EN LIBRAIRIE

VOYAGEZ AU PLUS PRÈS DE LA FAUNE EN RESPECTANT LA NATURE

Le tourisme animalier fascine autant qu'il préoccupe les passionnés de la planète que vous êtes. Et ce nouvel ouvrage de la collection GEOBook (qui fête ses dix ans cette année), vous aidera justement à composer un voyage au plus près de la nature, mais respectueux de la faune et de la flore.

Où voir les plus beaux animaux du monde ? Quand partir ? Proposant plus de cinquante destinations proches ou lointaines, à la découverte d'espèces rares ou plus répandues, l'ouvrage, à la fois beau livre agrémenté de superbes photos et guide pratique, inclut des tableaux qui permettent de choisir son voyage en fonction de ses goûts, du climat, des migrations, mais aussi de la distance, du coût et de la durée du séjour. A vous les hérons de Camargue ou les *big five* du Serengeti, en Tanzanie ! Vous trouverez aussi des conseils sur l'organisation d'un safari, sur les prises de vue en pleine nature, le matériel à prévoir, etc. Ainsi que des gros plans sur des espèces animales emblématiques tels que les orangs-outans d'Indonésie ou les tortues des îles Galápagos. Alors à vos valises, pour vous embarquer dans l'aventure avec GEOBook !

Indonésie

Le parc national de Gunung Leuser

Le mont Leuser (3 381 m) a donné son nom à ce pic du nord de Sumatra. Le sanctuaire de Bukit Lawang est l'un des rares endroits au monde où l'on peut encore voir des orangs-outans dans leur milieu naturel (voir focus p. 3). Vous ferrez une balade magique dans la forêt épaisse où cris et bruissements maladifs témoignent de la vie grouillante de la jungle. Le long de la rivière, vous verrez peut-être des éléphants sauvages se délasser dans l'eau. Mais attention : certains des guides sont des oiseaux farfelus, que la déforestation met en danger. En visitant ce parc écotouristique, vous contribuerez à la protection de cet environnement précieux.

Le parc national de Tanjung Puting

Ce parc est un incontournable pour qui veut rencontrer des orangs-outans. Situé dans le Kalimantan, la partie indonésienne de l'île de Bornéo, il abrite également le singe orang-outan, le plus grand primate d'Asie : Tanjung Puting, Pontio Tanggul et Camp Leakey. Ce dernier réhabilite les orangs-outans, capturés comme animal domestique, à vivre en liberté dans leur espace naturel. Au cours de ce périple, vous observerez de nombreux autres singes, dont les macaques, ainsi que des oiseaux. Les mésanges sont peuplées de crocodiles. La baignade n'est pas recommandée.

Le parc national de Meru Betiri

La vie sauvage prend tout son sens dans ce parc très peu fréquenté. Plages désertes, caïmans, cacayiers, forêt luxuriante sont le cadre naturel de ce parc situé dans la partie la plus orientale de Java. À pied ou en 4x4, à vélo ou en canoë, à cheval ou à dos de singe, traversez le parc et explorez ses 1 000 km² de jungle et d'océan Indien, vous pourrez aussi découvrir une pépite : la plage aux sables de Sukarame. Pour y parvenir (97 km de la ville de Banyuwangi), le voyage est quelque peu éprouvant mais quel endroit ! Quarante des sept espèces de primates qui existent dans le monde viennent pondre leurs œufs sur cette plage immaculée. Le spectacle des makis (mouvementés) qui s'efforcent de rejoindre la mer est inoubliable.

GEO BOOK
1000 idées de voyages
Spécial Asie

1000 idées de voyages. Bien choisir son séjour à la rencontre des animaux, éd. Prisma/GEO, 22,95 €, disponible en librairie.

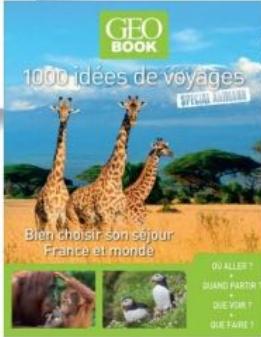
QUAND PARTIR ?

	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
Grat	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■

INDONÉSIE



Les calaos sont menacés par la perte de leur habitat, due à la déforestation.



DU ALLER ?
QUAND PARTIR ?
QUE VOIR ?
QUE FAIRE ?

À LA RADIO

franceinfo:

Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Kyoto et sa région, l'esprit du Japon ■ La brigade des morses du détroit de Béring ■ Grâce à l'énergie solaire, le Sénégal sort des ténèbres ■ Oregon, la nouvelle terre promise
- Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.**

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20 h 05

4 mars Birmanie, les sculpteurs de marbre de Mandalay (43'). Inédit. Deuxième ville de Birmanie, Mandalay est célèbre pour ses sculpteurs de marbre, qui fabriquent des milliers de statues de Bouddha en marbre blanc pour des temples et monastères de toute l'Asie.

11 mars Canada, le vieil homme et la rivière (43'). Inédit. Sur la côte pacifique du Canada, tout au nord, là où l'océan jouxte la «forêt pluviale du Grand Ours», Stan Hutchings est chargé par le gouvernement de recenser les populations de saumon qui remontent les rivières jusqu'à leurs frayères, loin de l'embouchure. Il est l'un des derniers à faire ce métier.

18 mars Le caroubier, l'or noir de la Crète (43'). Inédit. La Crète est le paradis des oliviers mais aussi des caroubiers, dont les gousses brunes peuvent remplacer le cacao. Sans caféine, pauvre en matières grasses, la poudre de caroube est promise à un bel avenir.

25 mars L'Anglais qui murmure à l'oreille des chiens (43'). Inédit. Thérapeute animalier spécialisé dans le comportement des chiens, Roger Mugford est le meilleur lorsqu'il s'agit de dresser un chien agressif. A tel point que la Reine a fait plusieurs fois appel à ses services.

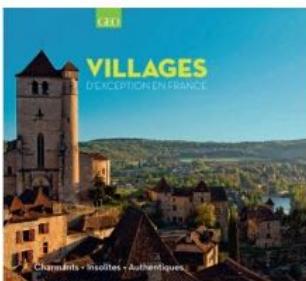


arte

Martin Schacht / MedienKontor

EN KIOSQUE

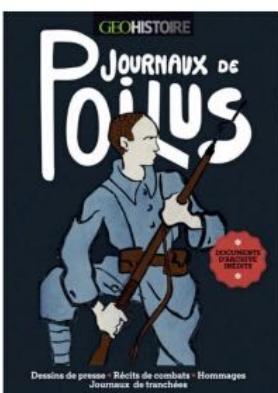
LES TRÉSORS CACHÉS DES VILLAGES DE FRANCE



Surprenants, souvent méconnus, les villages font la richesse de la France. Pour découvrir certains d'entre eux, il faut sortir des sentiers battus, survoler un canyon, grimper dans la montagne, vagabonder dans des ruelles multicolores... Mais aussi oser s'approcher de ces hameaux étranges, ceux qui n'ont plus d'habitants (ou n'en abritent plus qu'un seul), uniquement des souvenirs. Certains d'entre eux ont disparu engloutis sous les eaux d'un lac artificiel, d'autres ont été détruits par les guerres. Riche de photos exceptionnelles, ce livre propose une série d'escapades à la découverte de près de quatre-vingts villages qui vous surprendront et vous fascineront.

Villages d'exception en France, éd. Prisma/GEO, 17,99 €, disponible chez votre marchand de journaux.

LA GRANDE GUERRE VUE PAR CEUX QUI L'ONT FAITE



«Le poilu, c'est l'homme qui ne peut jamais être propre et qui se couche sans trop savoir sur quoi.» Pour lutter contre lennui et entretenir leur moral, les poilus, les soldats français de la Grande Guerre, créaient, avec les moyens du bord,

leurs propres journaux de tranchées. D'incredibles documents créatifs, poétiques, politiques. Ce beau livre en rassemble une collection encore inédite. Un témoignage riche et émouvant sur cette guerre, racontée du point de vue de ceux qui étaient au front.

Journaux de poilus, 224 pp., 19,99 €, chez votre marchand de journaux.



En 1968, les étudiants se rebellent contre une société jugée à bout de souffle. Le vent de démocratie est étouffé à Prague par les chars soviétiques. La guerre s'intensifie au Vietnam... Cinquante ans après, GEO Histoire consacre un numéro exceptionnel à cette année explosive. La révolte de Tokyo. Les coulisses

des Jeux olympiques de Mexico. Les 55 jours qui ont secoué la France. Des images inédites et des documents rares. Et un entretien exclusif avec l'historien Jean-François Sirinelli autour de l'héritage du «joli mois de mai».

GEO Histoire, 1968, une année qui a secoué le monde, 138 pp., 6,90 €, chez votre marchand de journaux.

À LIRE... LES YEUX FERMÉS

Pourquoi dort-on ? Comment guérir de ses nuits blanches ? Quel est le rôle des rêves ? Dans ce numéro de GEO Sciences, on découvrira le monde fabuleux des «onironautes», celui plus troublé des somnambules ou les dangers du ronflement... Dans une interview, le professeur Duforez explique pourquoi nos nuits nous rendent plus forts et insiste sur l'importance de la sieste. Un numéro complet, accessible, riche de nombreux témoignages. Avec un choix des meilleures applis... pour fermer les yeux.



GEO Sciences, Le Sommeil et les Rêves, 138 pp., 9,90 €, chez votre marchand de journaux.



Les cartes du monde trichent-elles ? Représenter la Terre, c'est la déformer. L'enquête de GEO Ado de mars raconte ces petits arrangements avec la réalité. Egalement au sommaire, Voyage entre sœurs : deux sœurs ont traversé l'Amérique en stop, du Brésil à l'Alaska. Elles racontent leur épopée. Sur la piste des caribous : dans une cabane du Nunavik, un territoire québécois, Michel attend la grande migration des caribous en dessinant le froid, les gens et les moustiques. Bravo les artistes ! Pour apprécier un bel objet ou un graffiti, pas besoin d'être Léonard de Vinci. Pour s'essayer à l'art, pas besoin d'être Picasso. La preuve autour du monde !

GEO Ado, mars 2018, 5,50 €, chez votre marchand de journaux.

AU SOMMAIRE DE GEO ADO

LE MOIS PROCHAIN

Kozłowski / robertharding / Andia



L'ÉCOSSE

Sur les sentes spectaculaires de la North Coast 500, à Glasgow la bouillonnante, dans les distilleries d'Islay, avec les rebelles de l'île d'Eigg ou dans les Hébrides extérieures chères à l'auteur de polars Peter May... Les reporters de GEO ont suivi cinq itinéraires sur cette fabuleuse terre d'évasion.

Et aussi...

- **Découverte.** Cow-boys, chercheurs d'or... le Far West existe encore, en Australie.
- **Regard.** Immersion en noir et blanc chez des pêcheurs du Ghana.
- **Découverte.** Pour freiner l'avancée du désert de Gobi, la Chine reforeste à tout-va.
- **Grand reportage.** De l'Iran à Oman, la vie sur les deux rives du détroit d'Ormuz.

En vente le 28 mars 2018

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tel. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tel. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gjy.es

Russie : Tel. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denu (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschan (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (6089),

Léia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montréal, cadreuse-monceuse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef du studio (6084),

Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarede (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe géographie : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphanie Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Alice Checaglini, Sophie Dolce, Anne Doublet,

Gaëtan Lebrun, Hugues Piollet et Miriam Rousseau.

Magazine mensuel édité par **PM PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6424)

Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (6424),

Amandine Lemaignen (5694)

Trading manager : Alice Antunes (4659), Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eyang'o (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolier (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Europosphère : Ptot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2018. Dépôt mars 2018,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP

Notre publication adhère à
l'association internationale
et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES

STRESSLESS® : LE FAUTEUIL S'ADAPTE A VOUS, PAS L'INVERSE !

Stressless® a déjà séduit plus de 85 millions de consommateurs dans le monde. Son secret ? Un confort inégalé : fauteuil et canapé suivent le moindre de vos mouvements. Croisez les jambes, le fauteuil* bouge de façon à ce que votre corps soit à chaque instant idéalement maintenu. À la différence de toute autre marque où le corps est obligé de s'adapter au fauteuil qui bouge lui, sur commande électrique, avec Stressless® le fauteuil accompagne le moindre de vos gestes ! Et contrairement aux produits mécanisés, ceux-ci ont l'avantage d'être silencieux.

*Le pouf, l'assise et le dossier.

Trouvez votre revendeur le plus proche sur :
www.stressless.com ou contactez-nous au 0.805.024.032
 (n° vert - appel gratuit depuis un poste fixe).



L'OR EN QUÊTE DE L'EXTRAORDINAIRE

Goûtez l'excellence L'Or Espresso maintenant dans une capsule aluminium, compatible avec votre machine espresso à capsule. Les capsules L'Or Espresso offrent une qualité en tasse extraORDinaire. Des arômes mieux préservés, des cafés plus intenses, une mousse plus onctueuse... * Présentée dans un écrin aux lignes parfaites noir et or, la gamme L'Or Espresso englobe 16 variétés d'espressos et lungos, d'intensité 5 à 12.



Prix indicatif pour 10 capsules : 2,99 €. www.lor.fr

* En comparaison des capsules plastiques actuelles compatibles avec les machines à café Nespresso®. Marque appartenant à un tiers n'ayant aucun lien avec Jacobs Douwe Egberts. Voir liste des machines compatibles sur lor.fr



ALPINA SAVOIE : STARTIMER PILOT

Depuis 1921, la manufacture horlogère suisse Alpina est restée fidèle à l'une des principales sources d'inspiration de son univers : l'aviation. Aujourd'hui, la marque complète sa collection Startimer Pilot avec un nouveau modèle doté d'une fonction GMT. Décliné en trois versions, ce garde-temps allie une extrême lisibilité à un design caractéristique des montres de pilotes.

A partir de 550 €. Les montres Alpina sont distribuées chez les horlogers-bijoutiers exclusivement. Point de vente au 01.48.87.23.23. www.alpinawatches.com

PRIME À LA REPRISE TAMRON

Vous souhaitez remplacer votre objectif photo ? Du 1^{er} février au 31 mars 2018, Tamron propose une offre de reprise exceptionnelle pour tous les possesseurs d'un objectif qui souhaitent renouveler leur parc optique avec la série Tamron « G2 ». Pour en bénéficier, revendez votre ancien objectif (toute marque) auprès d'un revendeur Tamron agréé et bénéficiez de 100 € offerts* pour tout achat d'un objectif Tamron G2 :

- SP 24-70 mm F/2,8 G2 (modèle A032)
- SP 70-200 mm F/2,8 G2 (modèle A025)
- SP 150-600 mm F/5-6,3 G2 (modèle A022)

* Sous réserve d'acceptation de reprise auprès d'un revendeur Tamron agréé situé en France Métropolitaine pratiquant la reprise de matériel d'occasion. La reprise et l'achat doivent être effectués auprès du même revendeur, le même jour. Le crédit de reprise est immédiat au moment de l'achat du nouvel objectif. Cette reprise doit faire l'objet d'une facture indépendante, ou être spécifiée sur la facture d'achat du produit.

www.tamron.fr



BIODERMA : SOS SPRAY

Le symptôme du prurit touche 1/3 de la population mondiale. Cette altération de la barrière cutanée est due à une pénétration d'irritants ou d'allergènes qui entraînent des irritations et rouges. Pour répondre à ce problème Bioderma a créé Atoderm SOS Spray qui agit sur le visage, le corps et même le cuir chevelu des nourrissons aux adultes. Son action freine le processus biologique des démangeaisons grâce à une approche scientifique qui réapprend à la peau à vivre selon sa biologie naturelle. Son application ultra rapide 360° permet un résultat immédiat en 60 secondes et une efficacité d'une durée de 6 heures.

Disponible en pharmacie et parapharmacie au prix indicatif de 14,90 € pour le spray 200 ml et 8,90 € pour le spray 50 ml.

À LA RENCONTRE DU NOUVEAU XC40 DE VOLVO

Voici le nouveau Volvo XC40, le SUV compact qui joue la carte de l'innovation. Avec son design expressif, ses astucieux rangements et ses technologies intelligentes, il est taillé pour la vie en ville. Fruit d'une alchimie parfaite entre design et innovation, il a été conçu pour vous rendre la vie plus facile, et plus agréable.

Venez découvrir les différents modèles en concession ou sur www.volvocars.fr





La journaliste et animatrice de télévision Daphné Roulier, qui présente *l'Effet papillon*, sur Canal+, est amoureuse de la Grèce. Grecque par sa mère, elle est parfaitement bilingue et ne laisse pas passer un été sans partir se ressourcer en famille sur l'île de Céphalonie, qu'elle affectionne.

Pourquoi êtes-vous tant attachée à Céphalonie ?

C'est l'île de la mer Ionienne dont était originaire ma grand-mère maternelle. Enfant, je passais deux mois l'été dans un village très pauvre de l'île, avec mon frère et ma sœur. Pieds nus en permanence, nous occupions notre temps à chasser les grillons, à papoter sur le pas des portes, à domestiquer les poussins, à taquiner les ânes et à cueillir des mûres. Il n'y avait pas de télévision. Seul le bureau de poste avait le téléphone.

Pour parcourir les six kilomètres qui nous séparaient de la mer, il fallait prendre un bus antique. Ou parfois la décapotable rouge de mon oncle avec ses sièges en cuir blanc ! Céphalonie est une île très verdoyante car il y pleut énormément en hiver. Elle est plantée de pins, de cyprès et d'oliviers. On y respire des odeurs de sauge, de jasmin et de figue. On trouve aussi quelques vignes, des ruches... La chaleur n'est jamais écrasante. La mer

est verte et translucide et la lumière incomparable. Le soir, elle offre des dégradés de rose et d'orange. Et les gens ont un sens de l'hospitalité exceptionnel.

N'est-ce pas là une particularité de la Grèce ?

Pour moi, la Grèce, c'est l'Orient. C'est pour cette raison que la greffe n'a pas vraiment pris avec l'Europe : les valeurs, le rapport au monde et à l'autre ne sont pas les mêmes. A 20 ans, je suis partie durant le mois de mars, avec mon frère et sa petite amie sur l'île de Sifnos, dans les Cyclades. Nous n'avions pas anticipé qu'il ferait si froid et que la saison touristique n'aurait pas démarré. Les chambres chez l'habitant étaient fermées et nous nous sommes retrouvés à minuit dans le seul café du village ouvert. Des vieux qui buvaient du raki en jouant au backgammon ont engagé la conversation. L'un d'eux nous a invités chez lui. Il a réveillé sa femme et ses deux filles, a installé ces dernières dans un appentis et nous a laissé leur chambre. Ce n'était pas négociable ! Nous avons vécu chez lui dix jours sans qu'il nous soit possible de lui donner de l'argent. Aujourd'hui, les Grecs sont asphyxiés et pourtant, ça tient. Ils sont solidaires : pour eux, la famille est un socle. Il leur est impensable d'abandonner un enfant en pension ou de placer ses parents en maison de retraite.

Céphalonie, cette île bénie des dieux



Un peu partout chez elle, l'animatrice disperse des petits yeux en céramique rapportés de Grèce, comme celui-ci. Là-bas, ils sont censés protéger du mauvais œil.

Céphalonie a une histoire particulière...

Oui, c'est l'île d'Ulysse ! On a toujours dit qu'il avait embarqué à Ithaque, alors que c'est de Céphalonie qu'il est parti. L'île fut occupée par les Anglais puis, longtemps, par les Vénitiens. Comme les autres îles ionniennes, elle n'a jamais connu l'occupation ottomane. Elle a vu naître beaucoup d'intellectuels et de savants. Mais on l'appelle aussi « l'île des fous » car, les grandes familles se mariant entre elles, il y a eu de la consanguinité. C'est l'île où se déroule en partie la tétralogie du romancier Albert Cohen dont font partie *Mangelous* et *Belle du Seigneur*.

Aujourd'hui, que faites-vous quand vous passez du temps là-bas ?

Dans cet endroit béni des dieux, on se donne d'abord rendez-vous avec soi-même et l'on retrouve des amis. On paresse, on lit, on nage, on s'accorde des siestes à l'ombre des oliviers, bercé par le ressac de la mer et la scie des grillons. Je lis – ma principale activité avec le crawl – en chassant la guêpe... ou l'inverse ! Parfois, je vais dans un restaurant situé sur une plage que l'on atteint en deux heures de voiture ou après une demi-heure de bateau, quand on en trouve un pour nous y emmener. On s'y régale de produits du jardin et de rougets marinés, le tout arrosé d'un vin blanc léger et doux. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

Suzuki **IGNIS**

CHANGEZ DE POINT DE VUE



SUZUKI IGNIS, le SUV ultra compact.



Si vous avez envie de voir les choses autrement, venez essayer le premier SUV ultra compact de Suzuki.

Système Hybrid SHVS⁽²⁾, technologie exclusive 4 roues motrices AllGrip, position de conduite surélevée, freinage actif d'urgence avec double caméra, dans seulement 3m70.... jamais une citadine ne s'est sentie aussi à l'aise partout.

Et vous, êtes-vous prêt à changer de point de vue ?

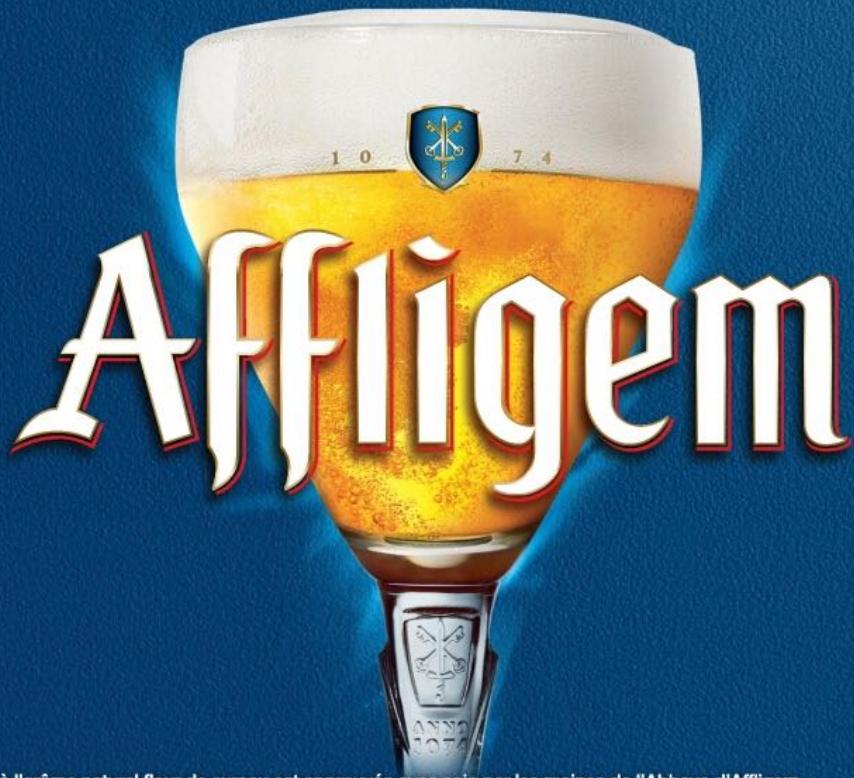
Retrouvez d'autres expériences Ignis et réservez votre essai sur www.suzuki.fr

Équipements selon version. (1) Prix TTC de la Suzuki Ignis 1.2 Dualjet Aventage, hors peinture métallisée, après déduction d'une remise de 2 100 € offerte par votre concessionnaire et d'une prime à la conversion de 1 000 € **. Offre réservée aux particuliers valable pour tout achat d'une Suzuki Ignis neuve du 01/01/2018 au 31/03/2018, en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles, chez les concessionnaires participants. Modèle présenté : Suzuki Ignis 1.2 Dualjet Pack : 12 940 €, remise de 1 800 € déduite et d'une prime à la conversion de 1 000 € ** + peinture métallisée : 500 €. Tarifs TTC clés en main au 08/01/2018. Consommations mixtes CEE gamme Suzuki Ignis (l/100 km) : 4,3 - 5,0. Émissions CO₂ (g/km) : 97 - 114. (2) Smart Hybrid Vehicle by Suzuki. *Un style de vie ! ** 1 000 € de prime à la conversion déduite pour la mise au rebut de votre véhicule particulier diesel immatriculé pour la première fois avant 2001, ou essence immatriculé avant 1997, selon dispositions fixées par le Code de l'Energie.

Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.



ON NE PLAISANTE PAS
— AVEC LE GOÛT —



La recette d'Affligem Cuvée Florem à l'arôme naturel fleur de sureau est approuvée avec soin par les moines de l'Abbaye d'Affligem.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.